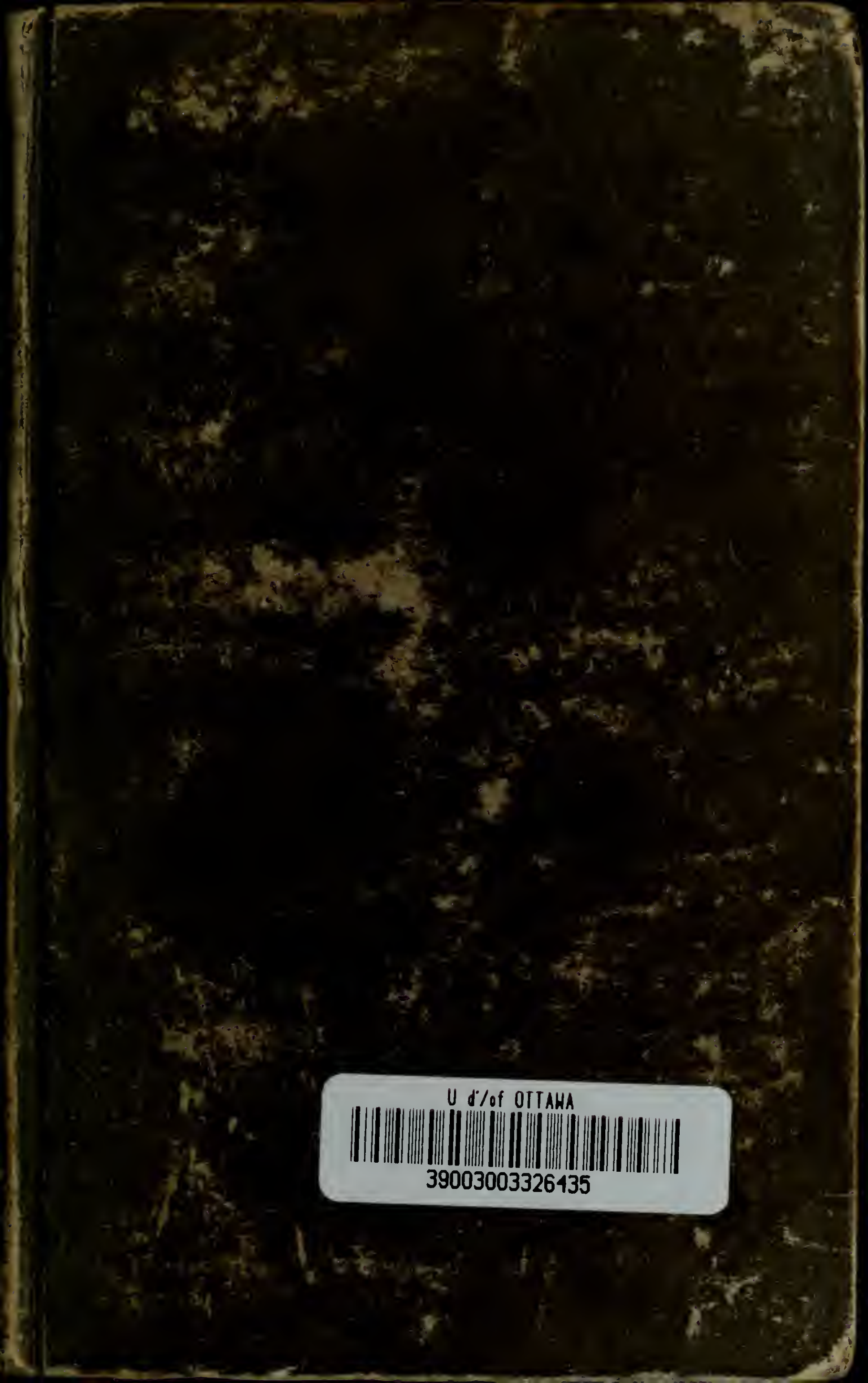

U d'/of OTTAWA
39003003326435

ŒUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE

ET

DE TENCIN.

NOUVELLE ÉDITION, revue, corrigée, précédée de notices historiques et littéraires, et augmentée de *la Comtesse de Tende*, par madame de La Fayette, de la *Correspondance* de madame de Tencin avec M. de Richelieu, de *la Comtesse de Savoie* et d'*Aménophis*, par madame de Fontaines, etc.

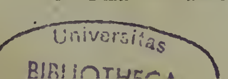
TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN JEUNE ET COMPAGNIE.

A PARIS,

CHEZ
- COLNET, Libraire, au coin de la rue du Bac et du quai Voltaire.
- FAIN jeune, et Compagnie, Imprimeur, Place du Panthéon.
- MONGIE, aîné, Libraire, Cour des Fontaines, n°. 1.
- DEBRAY, Libraire, rue St.-Honoré, barrière des Sergens.
- DELAUNAI, Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois.

AN XII — 1804.



MÉMOIRES

DE LA COUR DE FRANCE,

POUR LES ANNÉES 1688 ET 1689.

SECONDE PARTIE.

LA chasse, le billard et la comédie de St.-Cyr partageoient les plaisirs innocens du roi. Il alloit à Marly tous les quinze jours, et jouoit aux portiques, qui est un jeu de nouvelle introduction, où il n'y a pas plus de finesse qu'à croix et pile. Le roi y étoit pourtant très-vif. Monseigneur donnoit un peu plus dans les plaisirs de la jeunesse; car il fut trois ou quatre fois au bal. Monseigneur en donna un : M. de la Feuillade en fit un autre d'une magnificence qui approchoit de la profusion; monseigneur avoit fait une partie avec la princesse de Conti d'y aller; le roi ne l'approuva pas, disant que jamais on n'alloit à ces sortes d'endroits qu'il n'y eût quelque conte désagréable, et que les femmes d'un certain air

n'y devoient pas aller. Cela fit que la princesse, qui aime bien les plaisirs, s'en priva à son grand regret.

A Versailles il y en eut aussi : monseigneur donna le sien au public; M. le duc et M. le prince de Conti en donnèrent aussi à monseigneur. Il n'y eut point d'aventure remarquable : madame la comtesse du Roure s'y trouva; mais monseigneur est un amant si peu dangereux, que l'on ne parla pas seulement de lui. Il n'y a que madame la dauphine qui se défie de la force de ses charmes, qui croie qu'il y ait autre chose que les lorgneries qu'elle lui voit; ainsi la pauvre princesse ne voit que le pire pour elle, et ne prend aucune part aux plaisirs. Elle a une fort mauvaise santé et une humeur triste, qui, jointes au peu de considération qu'elle a, lui ôtent le plaisir qu'une autre que la princesse de Bavière sentiroit de toucher presqu'à la première place du monde. Le goût de monseigneur aux bals est de changer souvent d'habit, par le seul plaisir de n'être pas reconnu, et de parler à des personnes indifférentes. Les bals de la cour étoient si tristes, qu'ils ne commençoient qu'à près de minuit, et ils étoient toujours finis avant deux heures. La princesse de Conti ne s'y masquoit que pour un moment. Elle a des yeux qui la font reconnoître de

tout le monde, et ces yeux-là, quelque beaux qu'ils soient, s'ils lui donnoient le plaisir de les entendre admirer, faisoient éloigner les personnes qui l'auroient pu amuser, par la peur d'avoir le lendemain une affaire auprès du roi. Ainsi la pauvre princesse n'y prenoit guère de plaisir, et monseigneur étoit assurément celui qui s'y attachoit le plus, sans prendre d'autre plaisir que celui du bal.

Les plaisirs n'étoient pas assez grands pour empêcher que l'on n'eût beaucoup d'attention aux affaires de la guerre. Vers ce temps-là, M. de Bavière vint sur le Rhin, à l'heure que l'on s'y attendoit le moins, pour reconnoître un peu le pays où il devoit faire la guerre l'été, et pour se montrer à ses troupes. Il vint se faire tirer du canon à toutes les places que nous tenions, et s'avança avec beaucoup d'escadrons à la portée d'Heidelberg. Il se retira après s'être montré, et laissa un poste retranché à un quart de lieue de la ville; mais il n'y demeura pas long-temps; car Melac, qui est un vieux officier de cavalerie, sortit sur lui avec de la cavalerie, des dragons et des grenadiers en croupe. On entra très-vigoureusement dans le retranchement, et on tua beaucoup d'ennemis. Ce fut une assez jolie action.

Le maréchal de Lorge partit dans ce temps-là pour s'en aller commander en Guyenne, et le maréchal d'Estrées pour s'en aller commander sur les côtes de Bretagne. On fit marcher des troupes de tous ces côtés-là, parce qu'on avoit une très-grande appréhension que les Anglois, joints aux Hollandois, ne fissent des descentes; et cela étoit sûr, pour peu que les affaires d'Angleterre allassent au gré du prince d'Orange.

Vers les derniers temps du carnaval, lorsque les beaux jours commençoient, le roi voulut faire voir son jardin et toutes ses fontaines au roi d'Angleterre avant son départ ; car le passage de ce prince en Irlande commençoit à être certain. On avoit déjà nommé les officiers qui y devoient passer avec lui ; et, comme charité bien ordonnée commence par soi-même, ceux que l'on nomma étoient d'une habileté très-médiocre. On retira beaucoup de vieux officiers de qui l'on croyoit que l'âge avoit diminué la force et le courage, des postes où ils étoient, pour en mettre des plus jeunes, en cas que les places fussent attaquées ; et on les fournit généralement de ce qui étoit nécessaire. Calais entr'autres fut celle pour laquelle on eut plus de peur. Aussi y fit-on travailler très-vigoureusement, et l'on y mit deux ou trois commandans pour se succéder les uns

aux autres, en cas qu'il y arrivât quelque chose. Il sembloit enfin que tout le monde attendoit avec une grande impatience de savoir sa destinée.

Mais sur quoi l'on étoit encore plus impatient, c'étoit sur les pensions qui ne se payoient point du tout. La plupart des officiers n'avoient pourtant que cet argent de sûr et de solide. Cela faisoit appréhender la continuation de la guerre, quoique d'abord on l'eût souhaitée démésurément; car il paroissoit certain, que, puisqu'après dix ans de paix, ou peu s'en falloit, et le roi jouissant d'un aussi grand revenu, on ne trouvoit pas un sou dans ses coffres, deux ans de guerre mettroient un tel désordre dans les finances, que l'on seroit obligé de prendre le bien de tout le monde. Pour trouver de l'argent, on commença par créer deux charges de trésorier de l'épargne. On obligea Bremont et Brunet, qui étoient les financiers les plus à leur aise, de prendre ces charges. C'étoit une taxe fort honnête : il leur en coûtoit à chacun sept cent mille livres. Ensuite on créa six nouvelles charges de maître des requêtes, que l'on vendit deux cent mille francs chacune. On rechercha les partisans, dont on tira beaucoup d'argent. M. Betan fut un des plus recherchés, et il paya quatre cent mille francs.

Les villes firent des présens considérables au roi; celle de Toulouse commença, et lui donna cent mille écus; celle de Paris suivit son exemple peu de temps après, elle donna quatre cent mille francs; et puis celle de Rouen donna aussi cent mille écus. Le roi reçut ceux qui lui venoient porter la parole de ces présens avec une douceur et une humanité qui les payoient assez de leur argent.

On avoit averti, il y avoit déjà quelque temps, le maréchal de Duras qu'il falloit qu'il songeât à partir. Les ennemis se remuoient beaucoup sur le Rhin. Il y en arrivoit tous les jours, et l'on étoit dans de grandes appréhensions à la cour, que la paix de l'Empire ne se fît avec le Turc, et que tous les efforts ne tombassent de ce côté-là. Le maréchal sut profiter de l'occasion : il remplissoit la plus grande place de l'état, et il n'avoit jamais roulé sur M. le prince et sur M. de Turenne d'aussi grandes affaires qu'il en alloit rouler sur lui. De plus, il souhaitoit passionnément l'établissement de sa famille avant sa mort, sans quoi, son fils demeuroit un très-médiocre gentilhomme de quinze mille livres de rente au plus. Mademoiselle de la Marck, qui étoit le plus grand parti de France, étoit déjà trop âgée pour une fille; car elle avoit passé trente ans; mais l'incertitude

de sa mère en étoit cause. Il y avoit eu des propositions très-avancées, entr'autres son mariage avoit presqu'été fait l'année précédente avec le duc d'Estrées. Rien n'étoit plus sortable; et cependant cela fut rompu tout d'un coup. Tout nouvellement son mariage avoit presque été conclu avec le comte de Brione, fils aîné de M. le Grand, que la naissance et les établissemens de son père rendoient le parti de France le plus considérable. L'affaire avoit été si avancée, que les deux partis l'avoient publiée faite; mais cela s'étoit rompu, et même avec beaucoup d'aigreur des deux côtés. On proposa donc au maréchal de Duras de faire épouser mademoiselle de la Marck à son fils, s'il pouvoit avoir le duché passé au parlement. Il se servit de la conjoncture; il obtint du roi le duché à cause du mariage, et la fille à cause du duché; ainsi, quelque disproportion d'âge qu'il y eût, car le fils de M. de Duras n'avoit que dix-sept ans, le mariage se fit, au grand contentement du maréchal de Duras, de voir son fils si bien établi; et à celui de la fille, d'être mariée et d'avoir pour mari un aussi joli garçon que le petit Duras. C'étoit de tous les jeunes gens le plus joli et le mieux fait.

Vers la fin du carnaval (il n'en restoit plus que trois jours, qui étoient destinés à passer en céré-

monie, c'est-à-dire, un jour un grand souper dans l'appartement du roi, et le mardi-gras un grand bal, en masque, dans le grand appartement), l'on apprit la mort de la reine d'Espagne, fille de monsieur. Toute la cour en fut affligée, et cela retrancha les plaisirs sérieux dont je viens de parler. La nouvelle en vint le soir assez tard. M. de Louvois, qui est toujours mieux informé de tout que M. de Croissi, quoique celui-ci ait les affaires étrangères, vint l'apprendre au roi, une demi-heure avant que M. de Croissi eût reçu son courrier. Le roi n'en voulut rien dire à monsieur le soir, et ne le dit à personne; mais le lendemain, à son lever, il le dit tout haut, et, quand il fut habillé, il se transporta à l'appartement de monsieur, le fit éveiller, et lui apprit cette triste nouvelle. Monsieur en fut affligé autant qu'il est capable de l'être. Dans le premier mouvement, ce furent des transports, et quatre ou cinq jours après tout fut calme. Monsieur l'aimoit naturellement; mais il étoit encore plus flatté de voir sa fille reine, et d'un aussi grand royaume que l'Espagne. A la vérité, la manière dont elle mourut ajoutoit quelque chose à la douleur de monsieur; car elle mourut empoisonnée. Elle en avoit toujours eu du soupçon, et le mandoit presque tous les ordinaires à monsieur. Enfin, mon-

sieur lui avoit envoyé du contre-poison, qui arriva le lendemain de sa mort. Le roi d'Espagne aimoit passionnément la reine; mais elle avoit conservé pour sa patrie un amour trop violent pour une personne d'esprit. Le conseil d'Espagne, qui voyoit qu'elle gouvernoit son mari, et qu'apparemment, si elle ne le mettoit pas dans les intérêts de la France, tout au moins l'empêcheroit-elle d'être dans les intérêts contraires; ce conseil, dis-je, ne pouvant souffrir cet empire, prévint, par le poison, l'alliance qui paroissoit devoir se faire. La reine fut empoisonnée, à ce que l'on a jugé, par une tasse de chocolat. Quand on vint dire à l'ambassadeur qu'elle étoit malade, il se transporta au palais; mais on lui dit que ce n'étoit pas la coutume que les ambassadeurs vissent les reines au lit. Il fallut qu'il se retirât, et le lendemain, on l'envoya querir, dans le temps qu'elle commençoit à n'en pouvoir plus. La reine pria l'ambassadeur d'assurer monsieur qu'elle ne songeoit qu'à lui en mourant, et lui redit une infinité de fois qu'elle mouroit de sa mort naturelle. Cette précaution qu'elle prenoit, augmenta beaucoup les soupçons, au lieu de les diminuer. Elle mourut plus âgée de six mois que feue madame, qui étoit sa mère, et qui mourut de la même mort, et eut, à peu près, les mêmes

accidens. Cette princesse laissa, par son testament, au roi, son mari, tout ce qu'elle lui put laisser, donna à la duchesse de Savoie, sa sœur, ce qu'elle avoit de pierreries, avec une garniture entière de toutes pièces, et à M. de Chartres et à mademoiselle, ce qu'elle avoit apporté de France.

Dans le temps que la reine d'Espagne mourut, on assuroit qu'il alloit se faire un échange de places considérables de Flandre, qui nous étoient nécessaires, contre des places de Catalogne. Cet échange ne devoit pas être à perpétuité; mais il servoit de gage de fidélité entre les deux rois. Tout cela fut dérangé par la mort de la reine. On envoya ordre à l'ambassadeur de se retirer le plutôt qu'il pourroit.

Pendant ce temps-là, le roi d'Angleterre songeoit à son départ pour l'Irlande. M. de Tirconel, qui en étoit le vice-roi, lui manda qu'il croyoit que sa présence étoit nécessaire. Cela fut fort débattu dans le conseil. Enfin, on jugea à propos que sa majesté britannique s'y en allât incessamment. Elle fit partir le duc de Berwick, un de ses enfans naturels, avec ce qu'il y avoit ici d'Anglois, d'Écossois et d'Irlandois, pour se rendre à Brest, où ils devoient s'embarquer. Les officiers généraux que l'on avoit nommés pour servir a-

vec lui, s'y rendirent aussi. M. de Lausun avoit envie d'y suivre le roi d'Angleterre ; mais il vouloit faire ses conditions bonnes. Les ministres n'étoient point fâchés de le voir partir ; ils appréhendoient toujours le goût naturel que le roi avoit eu pour lui. Ils opinèrent fort à ce qu'il suivît le roi d'Angleterre ; mais, quand il fut question de partir, il demanda qu'on le fît duc, et en fit la première proposition à M. de Seignelay, pour la porter au roi. M. de Seignelay lui dit de bien songer à ce qu'il faisoit. Le roi reçut très-mal cette proposition, et, quand Lausun parla au roi, sa majesté lui répondit très-rudement. Lausun s'excusa, en disant que le roi d'Angleterre lui avoit dit de le faire, et prévint le roi et la reine d'Angleterre, afin qu'ils dissent la même chose au roi, ce qu'ils ne manquèrent pas de faire l'un et l'autre. M. de Lausun s'étant vu refusé, ne voulut plus aller en Irlande, et trouva que ce voyage ne lui convenoit plus. On nomma Rosen pour y aller en qualité de lieutenant général. Les autres officiers que l'on y avoit envoyés, étoient Maumont, capitaine aux gardes, pour maréchal de camp ; Pusignan, colonel du régiment de Languedoc, pour brigadier d'infanterie ; Lesy-Girardin, brigadier de cavalerie, et Boeslo, capitaine aux gardes, pour major général. Ils étoient

tous fort honnêtes gens, mais des plus médiocres officiers des troupes du roi. Le seul Rosen, qui est allemand, étoit celui sur qui l'on pouvoit se confier pour faire tenter quelque chose par lui. Avec cela, l'on envoya cent capitaines et cent lieutenans des corps qui n'étoient pas destinés à servir en campagne, et deux cents cadets. Cela ne laissoit pas d'être considérable, et pouvoit en peu de temps servir à discipliner des troupes. On travailla à l'équipage du roi d'Angleterre. Le roi lui fit tenir prêt tout ce qui lui étoit nécessaire, et avec profusion, meubles, selles, housses; enfin, tout ce que l'on peut s'imaginer au monde : le roi lui donna même sa cuirasse.

Le roi d'Angleterre voulut, avant que de partir, laisser quelque marque à M. de Lausun de sa reconnoissance. Sa majesté britannique vint à Paris faire ses dévotions à Notre-Dame, et y donna à M. de Lausun l'ordre de la Jarretière : en le lui donnant, il mit à son ruban bleu une médaille de Saint-Georges enrichie de diamans, qui étoit la même que le roi d'Angleterre, qui eut la tête tranchée, avoit donnée à son fils le feu roi, en se séparant de lui. Les diamans en étoient très-considérables : comme il n'y a que vingt-cinq personnes qui aient cet ordre, il n'y en avoit qu'un de vacant, qui étoit celui de l'électeur

de Brandebourg. Le roi le donna ici à M. de Lausun, et le prince d'Orange le donna en Angleterre à M. de Schomberg, à quoi il ajouta vingt mille écus de pension, avec la charge de grand-maître de l'artillerie du royaume. Il dispensa beaucoup d'autres grâces à ceux qui l'avoient suivi.

Le roi d'Angleterre, après avoir donné l'ordre à M. de Lausun, alla dîner chez lui avec le nonce du pape, qui résidoit à sa cour, M. l'archevêque de Paris et beaucoup d'autres gens. Ses amis les jésuites y vinrent lui dire adieu. Ensuite il alla chez des religieuses angloises, où il toucha des écrouelles, qu'il ne touche, et dont il ne prétend guérir qu'en qualité de roi de France. Il vint ensuite voir au Luxembourg mademoiselle qui n'alloit point à la cour, parce qu'elle étoit fort mécontente du roi, sur le sujet de M. de Lausun. Elle prenoit le prétexte de la mort de madame de la Menuille, qui étoit morte de la petite vérole, dans sa maison de la ville à Versailles. Il est vrai qu'elle en étoit tombée malade dans le château au sortir de chez mademoiselle. Le roi d'Angleterre alla aussi aux filles de la visitation de Chaillot, qui étoient ses amies du temps qu'il avoit demeuré en France, parce que la reine d'Angleterre, sa mère, y faisoit d'assez longs séjours, et il repassa ensuite par St.-Cloud, pour faire com-

pliment à monsieur sur la mort de la reine, sa fille, et pour voir St.-Cloud, qu'il n'avoit jamais vu. De là, il alla à Versailles dire adieu au roi, et s'en retourna à St.-Germain, où il faisoit son séjour ordinaire. Le lendemain, le roi lui alla aussi dire adieu à St.-Germain. Leur séparation fut fort tendre. Le roi dit au roi d'Angleterre, que tout ce qu'il pouvoit lui souhaiter de meilleur, étoit de ne le jamais revoir. Il nomma M. d'Avaux pour le suivre comme ambassadeur, et le comte de Mailly, qui avoit épousé une nièce de madame de Maintenon, pour l'accompagner jusqu'à Brest, où il s'embarquoit. La reine d'Angleterre demeura avec son fils, le prince de Galles, à St.-Germain, et pria qu'on ne lui allât faire sa cour que les lundis, trouvant qu'il ne lui étoit pas convenable de se livrer beaucoup au public, dans le temps que, selon les apparences, son mari alloit essuyer de grands périls.

Le roi d'Angleterre alla en chaise jusqu'à Brest; mais sa chaise se rompit à Orléans; les gens superstitieux trouvèrent cela de mauvais augure. Il arriva un autre malheur à son équipage, qui s'étoit embarqué. Il y eut un bateau qui se rompit contre les arches du pont de Cé, et un de ses valets de garde-robe, nommé la Bastie, qui étoit celui qui l'avoit toujours suivi fidèlement, se noya.

Il prit, à sa place, un des valets de chambre de Mailly. Sa majesté britannique arriva à Brest, sans avoir souffert d'autre accident. Elle y trouva une escadre de treize vaisseaux, toute prête à la transporter; mais le temps fut si mauvais, qu'il fallut demeurer un assez long temps à Brest. Le vent ayant tourné, le roi s'embarqua; mais à peine l'étoit-il que dans le moment il changea si bien, qu'il fallut rentrer dans le port. Comme il y rentroit, un autre vaisseau, qui sortoit à pleines voiles, vint donner sur celui du roi d'Angleterre, et ce prince courut grand risque, sans l'habileté du capitaine qui, dans le moment, fit faire une manœuvre excellente, et le vaisseau du roi en fut quitte pour le mât de beaupré, qui fut rompu.

Après que le grand deuil de la reine d'Espagne fut passé, on recommença les comédies, et l'on croyoit que les appartemens recommenceroient aussi; mais le roi retrancha ses plaisirs, et dit, qu'il avoit beaucoup d'affaires; que l'heure des appartemens étoit celle qui lui convenoit le plus pour travailler, et qu'il aimoit mieux employer le beau temps à aller à la chasse. Ainsi ce fut là une occupation de moins pour les courtisans. M. de Duras partit alors avec Chanlay, pour se rendre sur les bords du Rhin, et pren-

dre toutes les mesures pour la campagne. Il y avoit de temps en temps de petites escarmouches entre les troupes du roi et celles des Allemands, et le plus souvent nous n'y trouvions pas notre avantage. On jugea que l'on ne pourroit pas soutenir les places du pays de Cologne, qui étoient Nuits, Kayserswert, Lintz, et Rhinberg; le roi avoit besoin de ses troupes, et ne les vouloit pas exposer sans en tirer quelqu'avantage, outre que les places étoient si mauvaises, que la prise en étoit sûre.

Le départ du roi d'Angleterre pour l'Irlande ne laissa pas une grande espérance au roi de le voir remonter sur le trône. Il n'avoit pas été longtemps en France, sans qu'on le connût tel qu'il étoit : c'est-à-dire, un homme entêté de sa religion, abandonné d'une manière extraordinaire aux jésuites. Ce n'eût pas été pourtant son plus grand défaut à l'égard de la cour; mais il étoit foible, et supportoit plutôt ses malheurs par insensibilité que par courage, quoiqu'il fût né avec une extrême valeur, soutenue du mépris de la mort si commun aux Anglois. Cependant c'étoit quelque chose qu'il eût pris ce parti-là. On en étoit défait en France; et, selon les apparences, les troupes que le prince d'Orange s'étoit engagé d'envoyer sur les côtes pour faire une di-

version, alloient passer en Irlande. On donna donc à sa majesté britannique une escadre de dix vaisseaux, et il arriva enfin heureusement en Irlande avec beaucoup d'officiers françois, et avec tous les Anglois et Irlandois, qui l'étoient venu trouver, ou qui avoient demeuré en France. Le roi les fit conduire tous à Brest par différentes routes, à ses frais, et ils y firent un désordre épouvantable. Le roi d'Angleterre, qui avoit été homme de mer, étant duc d'Yorck, ne fut pas content de la marine, et le manda au roi. Cela donna des vapeurs à M. de Seignelay. Il y eut des ordres pour faire conduire à Brest toutes les choses nécessaires pour l'Irlande; elles y furent expédiées avec promptitude et en grande quantité, parce que M. de Louvois s'en mêla. On y envoya aussi tout ce qui étoit nécessaire pour un corps raisonnable de cavalerie, et pour armer l'infanterie. L'armée du roi d'Angleterre produisit une grande joie en Irlande dans l'esprit des peuples : il y avoit un temps infini qu'ils n'en avoient vu, et ils étoient comme les esclaves des Anglois. Le roi leur conserva leurs priviléges, les augmenta même, et confisqua aux catholiques les biens que l'on avoit autrefois confisqués aux grands seigneurs de la religion anglicane. Il fit Tirconel duc, pour le récompenser

du soin qu'il avoit pris de lui conserver cette île, et de sa fidélité personnelle.

La mort de la reine d'Espagne avoit entièrement indisposé la cour du roi catholique contre la France. La passion que ce prince avoit pour son épouse l'avoit empêché de se déclarer contre nous, malgré les menées de la cour de l'empereur, qui tenoit auprès du roi catholique l'homme d'Allemagne qui avoit le plus d'esprit. C'étoit M. de Mansseld, qui avoit épousé mademoiselle d'Aspremont, veuve du duc de Lorraine, et qui étoit maître de l'esprit du conseil d'Espagne. On sut à la cour à quoi l'on devoit s'attendre des Espagnols, et l'on prévint leurs desseins en leur déclarant la guerre. On ordonna à Rebenac, ambassadeur en Espagne, de revenir incessamment, et tout fut fini de ce côté-là.

La cour étoit fort occupée pour les affaires de la guerre. Il y avoit peu d'argent; il en falloit beaucoup; et le contrôleur général étoit homme peu capable et peu stylé à son emploi. Il falloit que M. de Louvois, qui l'avoit porté à cette place, l'y soutînt, et travaillât pour lui; et lui-même avoit déjà tant d'affaires, qu'il étoit étonnant comment il n'y succomboit pas. Cependant il n'y avoit point à reculer; il falloit cheminer, quoiqu'il en fût; car les ennemis se préparoient très-forte-

ment. On fit la destination des armées : il y en devoit avoir une en Allemagne, commandée par M. de Duras ; une en Flandre, par le maréchal d'Humières ; une en Roussillon, par M. de Noailles, gouverneur de la province, et une au milieu de la France, pour prévenir les désordres, dont on étoit menacé par les gens de la religion, et aussi pour qu'elle pût être transportée en quelqu'endroit que ce fût, en cas que les ennemis fussent assez forts pour faire une descente. Pour le roi, il demeuroit à Versailles, afin d'être toujours dans le milieu du royaume, et, de là, pouvoir plus aisément donner ses ordres par tout. On envoya M. le maréchal de Lorge commander en Guyenne ; M. le maréchal d'Estrées, dans les deux évêchés de St.-Pol et de Cornouailles en Bretagne, où les ennemis pouvoient plus aisément faire des descentes ; M. de Chaulnes, dans le reste de la Bretagne, qui étoit son gouvernement ; M. de la Trousse, en Poitou et pays d'Aunis, quoique Gacé, qui étoit gouverneur de la province, y fût actuellement ; mais, afin de lui faire supporter plus patiemment ce désagrément, on le fit maréchal de camp. On laissa le commandement de la Normandie aux lieutenans généraux de la province, Beuvron et Matignon, gens de qualité, et honnêtes gens, mais fort peu

capables pour la guerre. Beuvron étoit frère de madame d'Arpajon, que madame de Maintenon avoit faite dame d'honneur de madame la dauphine. Les Beuvron s'étoient attachés à madame de Maintenon ; cela suffisoit pour ne point recevoir de désagrément, et l'on ne pouvoit pas bien traiter l'un sans faire le même traitement à l'autre. Beuvron, dont je parle, étoit beau-frère de M. de Seignelay, et faisoit fort bien sa charge, quand il n'y avoit rien à faire. On lui donna la Hoguette, officier des mousquetaires, pour maréchal de camp, qui étoit celui sur lequel rouloient les affaires de la guerre. On mit, pour commander en Languedoc, Broglio, lieutenant général, parce qu'il se trouvoit beau-frère de l'intendant, qui étoit homme d'esprit, et en qui la cour avoit beaucoup de confiance. On laissa en Provence Grignan, lieutenant du roi de la province, qui y avoit toujours bien fait ce qu'il avoit à faire. En Dauphiné, l'on mit Lassai, maréchal de camp, qui étoit d'une famille de robe, mais qui avoit toujours eu la réputation de bon officier. En Béarn, on envoya le duc de Grammont, pour représenter seulement ; car l'on savoit bien qu'il n'y avoit rien à faire. Telle étoit la disposition des commandemens. On changea beaucoup de gouverneurs de villes particulières, parce qu'ils é-

toient trop vieux, et que les affaires présentes demandoient des gens un peu plus actifs qu'ils ne pouvoient être. On fit faire le tour du royaume à M. de Vauban, pour visiter les places maritimes, qui étoient en fort mauvais état, parce qu'elles n'étoient pas du district de M. de Louvois; outre que, tandis que la France n'avoit point d'affaire avec l'Angleterre, il ne pouvoit rien arriver de mauvais de ce côté-là. Cependant l'on y fit travailler très-vigoureusement. La Rochelle fut en fort peu de temps mise en bon état: on travailla à Bordeaux, et Brest fut mis en représentation de défense; car la place vaut si peu de chose par sa situation, que rien ne la peut rendre bonne. M. de Vauban ordonna aussi des redoutes le long des côtes, dans les endroits où l'on pouvoit faire des descentes, et fit planter des palissades, en manière de cheval de frise, le long des rivages de la mer. On posta beaucoup de pièces de canon, selon la situation des endroits, pour battre les bâtimens qui pourroient tenter la descente. Enfin, toutes les côtes furent au mois de mai en état de défense. On déclara la guerre au prince d'Orange, et aux Anglois qui l'avoient suivi, et qui avoient contribué à chasser leur prince naturel; on fit marcher des troupes aux endroits de France, où l'on croyoit en avoir

le plus de besoin : on en fourmilloit depuis le Béarn jusqu'en Normandie.

Cependant, chacun songeoit, à la cour, à son départ. Le prince de Conti, qui n'étoit pas encore rentré dans les bonnes grâces du roi, lui avoit demandé dans le commencement de l'hiver, et avec instance, un régiment. Le régiment lui fut refusé. Il demanda ensuite d'être brigadier, croyant qu'un régiment tiroit à conséquence, parce que l'on s'y fait des créatures. Sa demande lui fut aussi refusée. Enfin, il demanda d'aller volontaire dans l'armée d'Allemagne. On ne le lui put refuser; et il se prépara à y aller avec M. le duc, qui fut prêt à n'y avoir non plus aucun commandement; car l'on mit son régiment d'infanterie dans Bonn, et celui de cavalerie aussi; et, quand il s'en plaignit, on dit que c'étoit la faute de M. de Sourdis, à qui l'on avoit mandé d'y mettre un régiment de dragons, et qu'il avoit lu *Bourbon*. On crut que l'on ne pourroit pas aisément tirer le régiment de Bourbon de Bonn, on lui donna un brevet pour commander le régiment de Condé. Cependant, à la fin, on l'en tira, et il servit à la tête de son régiment. M. du Maine, qui devoit aussi servir en Allemagne, n'y fut pourtant pas employé. On fit venir son régiment en Flandre; mais, en entrant en campa-

gne, on lui donna une brigade à commander, pendant que les princes du sang avoient à peine la simple permission de servir : encore fut-ce beaucoup, que l'on leur épargnât le désagrément d'être dans la même armée.

Vers ce temps-là, il ne se passa rien de considérable à la cour, que le combat du comte de Brionne avec Hautefort-Saint-Chamand, qui étoit exempt des gardes du corps, honnête garçon, et assez bien traité de tout le monde. Il avoit, chez madame la princesse de Conti, la fille du roi, une sœur qui étoit fort laide; cependant, elle se fit aimer du comte de Brionne; et cette passion dura fort long-temps. Ils se brouillèrent, et se raccommodèrent plus d'une fois, comme il arrive dans toutes les passions. Enfin, la demoiselle, que l'exemple de la comtesse de Soissons avoit gâtée, comme bien d'autres qui croyoient que l'on ne les aimoit que pour les épouser, parla de mariage. Je crois que le comte de Brionne le sut. Il s'en moqua. Le frère, en sortant du coucher de monseigneur, attaqua le comte de Brionne de conversation. Ils allèrent sur le bord de l'étang auprès de l'hôtel de Soissons, qui étoit un chemin peu passant, sur-tout à l'heure qu'il étoit, et ils s'y battirent. Hautefort fut blessé d'abord; mais il donna un coup d'épée dans la cuis-

se du comte de Brionne, et lui laissa son épée. Le coup de Hautefort ne l'empêcha pas de paroître encore le soir; mais le lendemain tout se sut. Le grand prévôt fit des informations. Hautefort s'écarta, et fut cassé; on fit si bien, que cela ne passa pas pour duel. Le parlement en prit connoissance, et on les mit tous deux en prison: le comte de Brionne à la Bastille, et l'autre à la Conciergerie. La demoiselle alla du château où elle demeuroit, à l'hôtel de Conti. Elle fut trois semaines ou un mois sans paroître; ensuite elle revint, et voulut faire comme auparavant. On lui dit de se retirer; elle se mit dans le Port-Royal.

Il partit, dans ce temps-là, un secours considérable pour l'Irlande. Il y eut une escadre de vingt-deux ou vingt-trois vaisseaux, commandés par le comte de Chateau-Regnault, qui sortirent de Brest avec beaucoup de bâtimens de charge, tous chargés de ce que l'on avoit pu assembler, depuis trois ou quatre mois, de choses nécessaires à une armée. Le prince d'Orange avoit aussi mis une flotte en mer, inférieure de deux ou trois vaisseaux à celle du roi. Cette flotte étoit commandée par Herbert, dont la réputation et la capacité étoient beaucoup supérieures à celles de M. de Château-Regnault. On vouloit aller débarquer à Kinsale, petit port d'Irlande, où le

roi d'Angleterre avoit descendu, quand il étoit arrivé dans l'île; mais l'on apprit que les ennemis étoient postés à portée de là. On tint conseil de guerre; on trouva le hasard trop grand de faire un débarquement à la vue des ennemis; on prit donc le parti d'aller chercher un autre port à l'occident de l'Irlande; on le trouva propre, et on travailla avec beaucoup de vitesse au débarquement à la baie de Bantry. Comme il n'y avoit plus que deux brûlots à décharger, les ennemis parurent; on appareilla pour aller au-devant d'eux; on se canonna beaucoup; mais on ne s'approcha guère. Enfin, les ennemis prirent le large, et voilà ce que l'on appela un combat gagné. Herbert s'y trouva blessé, et les ennemis confessèrent que, si l'on avoit voulu, on auroit mis leur flotte hors d'état de servir, et qu'on leur auroit pris quelques vaisseaux, quoique les anglois soient beaucoup meilleurs voiliers que les nôtres. M. de Château-Regnault se contenta d'avoir fait heureusement son débarquement, et d'avoir pardevers lui l'idée ou la représentation d'une bataille gagnée. Il s'en revint content avec un bon vent à Brest, ayant fort peu de monde de tué, et un seul de ses vaisseaux incommodé, qui étoit celui qu'avoit Coëtlogon, dont la dunette et la galerie avoient sauté en l'air. Quand le

comte de Château-Regnault fut arrivé, il envoya son neveu à la cour. D'abord, la joie y fut grande; mais deux ou trois jours après, que chaque officier général, et les plus éveillés des particuliers eurent envoyé des relations, on ne fut plus du tout content. Ils se jetoient la faute les uns sur les autres, de ce que l'on n'avoit pas davantage battu les ennemis; aussi en eurent-ils tous des réprimandes de la cour.

Cependant, on travailloit dans les ports avec une grande activité à mettre une grosse flotte en mer; on travailloit aussi à Toulon, où l'on devoit mettre vingt-deux vaisseaux, à ce que l'on disoit, pour la Méditerranée. A Brest et à Rochefort, on en devoit mettre plus de quarante : on envoyoit courriers sur courriers à Brest, pour faire avancer; et cependant, cela alloit avec une lenteur extraordinaire. M. de Seignelay faisoit marcher Bonrepos, son premier ministre, et tout manquoit.

Malgré cela, il y avoit déjà quelque temps que M. de Duras avoit eu ordre de partir pour se rendre en Allemagne, sur ce que les troupes de l'empereur, et celles de l'électeur de Bavière, avoient marché sur le Rhin. Elles s'étoient déjà saisies des postes que les troupes du roi avoient abandonnés de l'autre côté, et commençoient à

se retrancher dans une île dans le Rhin, entre Philisbourg et le Fort-Louis, qui en ôtoit la communication. Ils nous eussent trop incommodés, s'ils s'y fussent établis. Ils avoient encore un poste fort considérable à portée de là, qui étoit Hausen, où le prince Eugène de Savoie avoit pris poste avec beaucoup de troupes. Le reste de leurs troupes s'étendoit dans le Wirtemberg, et dans le petit état de M. de Bade-Dourlac jusque à Huningue. On avoit grand'peur qu'ils n'attaquassent cette place qui est fort voisine des Suisses; et l'on n'étoit pas encore trop sûr de leur amitié. Le parti des ennemis y étoit très-puissant; la religion mettoit encore entièrement contre nous les cantons protestans. Le nonce du pape affectoit de persuader aux catholiques que cette affaire-ci n'étoit point une affaire de religion, et se servoit de toutes sortes de raisons pour les mettre contre nous. De plus, nous avions déjà souvent abusé de leur bonne foi. Enfin, tout les portoit à nous devenir contraires; et, quoique les levées eussent été faites l'hiver, comme nous les souhaitions, cependant, nous étions peu certains de leur amitié. On avoit fait revenir Tamboneau, qui étoit ambassadeur, il y avoit déjà quelque temps, parce qu'il parloit beaucoup, et ne faisoit que peu de chose. A sa place, on y a-

voit envoyé M. Amelot, qui n'étoit pas un homme tout à fait consommé dans les négociations; mais aussi, il avoit un esprit plus posé, plus froid, et par conséquent plus convenable à l'humeur et au naturel des Suisses. Peu de temps après qu'il y fut, il renvoya le traité ratifié, et scellé de tous les cantons. Si nous eussions encore eu les Suisses contre nous, il eût été bien difficile de résister, parce que c'est l'entrée de France la moins fortifiée. Nous n'avions plus alors, dans l'Europe, que le Danemarck, qui fût notre allié; mais il étoit trop séparé de nous, pour se pouvoir soutenir l'un et l'autre. Tous ses voisins étoient ligués contre lui, et parce qu'il étoit allié de la France, et parce qu'il s'étoit saisi des états du duc de Holstein-Gottorp, par droit de bienséance. Mais ce seul allié, nous le pouvions perdre encore. Les intérêts de son frère, le prince Georges, qui naturellement devoit succéder au prince d'Orange, parce qu'il avoit épousé la seconde fille du roi d'Angleterre, et que le prince d'Orange n'avoit point d'enfans, le pouvoient détacher en peu de temps de l'alliance qu'il avoit avec le roi.

Le projet de la campagne fut très-sage. Les ministres supposoient que tant de différens princes ne pouvoient pas demeurer long-temps unis.

La plus grande partie de ceux d'Allemagne sont très-pauvres, et ne peuvent subsister, quand ils ont des troupes, que par les quartiers d'hiver qu'ils prennent ou dans le pays ennemi, ou les uns sur les autres. Le roi étoit bien sûr qu'en ne hasardant rien, les ennemis ne pouvoient pas prendre de quartier dans son pays. En Allemagne, il y avoit les pays des princes ecclésiastiques qui d'ordinaire fournissent les quartiers aux princes protestans : nous tenions la plus grande partie des trois électorats; le roi avoit Mayence et toutes les petites villes qui en dépendent en deçà du Rhin; le pays de Trèves étoit au moins partagé, car le Mont-Royal d'un côté, et Bonn de l'autre, nous laissoient un grand terrain à notre disposition. A la vérité, les ennemis avoient Coblentz que l'on avoit manqué l'hiver dernier. Pour celui de Cologne, nous étions maîtres des quatre places fortifiées de l'électeur, qui étoient Bonn, Rhinberg, Nuits et Keiserswerd. On avoit abandonné Nuits au commencement de l'hiver, et ce fut en se retirant, que les ennemis battirent la garnison, et que M. de Sourdis, qui commandoit dans tout ce pays, la laissa battre, et s'enfuit. Keiserswerd demeura sous le commandement de Marconié : c'étoit une mauvaise place, d'où l'on retira toute

la garnison françoise, pour y en laisser une allemande. M. de Furstemberg avoit mis dans Rhinberque un Allemand, domestique de feu M. l'électeur de Cologne, en qui il avoit beaucoup de confiance, mais l'Allemand le trahit, et, avant le commencement de la campagne, prêta serment à M. le prince Clément, concurrent de M. de Furstemberg pour l'électorat de Cologne, et appuyé par les bulles du saint-père. Dans Bonn, on avoit mis huit bataillons de campagne, un régiment de cavalerie, et un de dragons. Asfeld commandoit, et on lui avoit donné de bons officiers subalternes. Mayence étoit garni à foison; on y avoit mis le marquis d'Huxelles pour y commander. M. d'Huxelles étoit l'officier d'infanterie à la mode, et la créature de M. de Louvois. On dit qu'on lui avoit donné quatre cents milliers de poudre, avec douze bataillons des meilleurs qui fussent en France, le régiment des bombardiers, la compagnie des mineurs, un régiment de cavalerie, un de dragons, M. de Choisi, habile ingénieur, et qui avoit défendu Maestricht sous M. de Caylus, pour commander sous lui, et trois ou quatre autres bons officiers, en cas qu'il mésarrivât aux premiers. La place n'étoit pas excellente; mais on y avoit travaillé tout l'hiver, et on l'avoit assez bien raccommodée. Le

Mont-Royal, qui étoit encore une place pour laquelle il y avoit beaucoup à craindre, d'autant plus qu'elle n'étoit pas encore achevée, étoit fournie de même, et avoit M. de Montal pour y commander. Philisbourg et Landau étoient encore pourvus de la même manière. Outre cela, le roi avoit beaucoup de troupes répandues dans le Palatinat, pays qu'on avoit juré de ruiner entièrement, parce qu'il étoit trop voisin de l'Alsace, et que celui qui avoit le plus de part à la guerre étoit M. l'électeur palatin. Quoiqu'on l'appelât alors le *Nestor Germanique*, sa prudence s'étoit bien endormie d'aigrir le roi au point qu'il l'avoit aigri ; il devoit se reconnoître trop petit prince, et trop sous la coulevrine de la France, pour ne pas s'accommoder au temps. Toutes les places du Palatin étoient garnies des troupes du roi, et pendant l'hiver on avoit tiré tout l'argent qu'on avoit pu du pays. D'abandonner ces places, et de les laisser dans leur entier, c'étoit presque mettre les ennemis du roi dans son pays. On commença par évacuer la plus avancée, qui étoit Heidelberg, capitale du Palatinat. On fit sauter la moitié du château, qui avoit l'air grand, et méritoit des égards. On brûla la moitié de la ville, avec des excès qu'une guerre moins vindicative auroit empêchés. Ensuite, on évacua

Manheim ; on rasa la ville et la citadelle, en sorte qu'il n'y resta pas une maison, et les ruines même en furent jetées dans le Rhin et dans le Necker. On brûla Worms, qui étoit une petite république sur le Rhin. On en fit autant à Spire, ville appartenant à l'électeur de Trèves, comme évêque de Spire, parce qu'on trouvoit qu'elle pressoit trop l'Alsace. Pour Franckendal, il fut rasé seulement, parce que, comme l'on avoit Mayence, il étoit difficile à nos ennemis de s'en rendre les maîtres. On fit un pareil traitement à un grand nombre de petits mauvais châteaux, que les troupes du roi avoient occupés pendant l'hiver, et qui pouvoient servir de postes aux ennemis. M. de Duras alla s'établir à Strasbourg, pour attendre le commencement de la campagne. Les Allemands ne s'y mettent jamais de bonne heure ; mais nous ne pouvions rien faire pour les prévenir : il falloit voir à quoi ils s'attacheroient. Il y avoit deux places qui n'étoient point achevées, qui étoient Bedfort et Landau. On y travailloit à force ; ainsi il falloit laisser les troupes, et sur-tout l'infanterie, tout le plus long-temps que l'on pouvoit, dans les places. A l'égard de la cavalerie, il n'étoit pas bon non plus qu'elle campât de trop bonne heure, parce qu'il y en avoit beaucoup de nouvelle, et que même,

dans la vieille, on avoit été obligé d'y fourrer beaucoup de compagnies, qui venoient d'être tout fraîchement faites; ainsi tout demeura dans les places ou dans des quartiers, jusqu'à ce que les Allemands commencèrent à paroître du côté de la Flandre. M. le maréchal d'Humières, qui étoit à Lille, eut ordre de s'en aller à Philippeville, pour mettre de bonne heure l'armée en campagne. Il eut ordre de l'assembler auprès de Maubeuge, et le fit au commencement de mai, que les ennemis n'avoient pas encore songé à assembler leurs troupes. Il reprit quelques châteaux, dont les ennemis s'étoient saisis pendant l'hiver, et les fit raser. Il eut le même ordre qu'ont tous les généraux en France : ce fut de ne pas combattre. M. de Valdec, informé de cet ordre, assembla son armée, l'assembla foible, et donna au maréchal d'Humières de fort belles occasions de le battre. Même le peu de précaution qu'il prenoit, alloit ou à la malhabileté ou à l'insolence. Cependant le maréchal, suivant son ordre aveuglément, n'en profita point.

Le premier exploit qui se passa, fut en Catalogue, où M. de Noailles, qui commandoit l'armée, composée de deux ou trois vieux régimens d'infanterie, avec quelque cavalerie nouvelle, des dragons de même, et le reste des milices de la

province, se saisit de Campredon, mauvais village, et d'une tour, qui étoit à deux lieues delà. Comme c'étoit là son premier exploit, il envoya un courrier en porter la nouvelle à la cour, et l'on y parla de cette conquête, comme de quelque chose de fort considérable. Le poste étoit pourtant de lui-même fort mauvais; il y avoit peu de gens à le défendre; point d'armée à le secourir, les Espagnols n'étant pas assez puissans pour mettre deux mille hommes ensemble dans leur pays.

On espéroit toujours en France que l'humeur hautaine du prince d'Orange deviendroit insupportable aux Anglois, et, comme nous nous flattons très-volontiers, on ne doutoit point de voir, en très-peu de temps, une révolte en Angleterre. Cependant, le prince d'Orange avoit été couronné roi d'Angleterre, avec de très-grands applaudissemens. La convention d'Écosse lui avoit aussi envoyé la couronne, quoique le roi eût encore des partis fort puissans dans le nord de l'Écosse. Le prince d'Orange avoit fait assembler le parlement, qui lui avoit accordé généralement tout ce qu'il lui avoit demandé; c'est-à-dire, de l'argent pour payer les troupes hollandoises, et pour rembourser les avances que lui avoit faites la Hollande pour son dessein, de l'argent pour sa

subsistance, et les moyens d'en tirer pour faire la guerre à la France. Tout cela s'étoit fait avec une tranquillité étonnante. Londres, qui n'étoit point accoutumée à avoir des troupes, en étoit remplie, sans oser souffler, et le prince d'Orange, en deux mois, étoit devenu plus maître de l'Angleterre qu'aucun roi ne l'avoit jamais été. Les Anglois, qui avoient chassé leur roi, sous prétexte de défendre et conserver leur religion, la voyoient changer entièrement; car le prince d'Orange, tout en faisant semblant d'accommoder les deux religions, c'est-à-dire, l'anglicane et la sienne, prétendue réformée, laissoit les ministres de la dernière entièrement les maîtres, et professoit publiquement son calvinisme, à quoi tous les Anglois applaudissoient.

Le prince d'Orange faisoit travailler avec un grand soin à l'armement de la flotte angloise, pour la joindre avec celle des Hollandois. On ne pouvoit pas s'imaginer, dans ce pays-là, qu'après les dépenses que le roi avoit faites, il fût en état de mettre sur pied une flotte assez considérable pour leur opposer, et ils comptoient d'être entièrement les maîtres de la mer. Dans les combats particuliers, qui s'étoient donnés de vaisseau à vaisseau, les François avoient presque toujours eu l'avantage, et on avoit fait plus de prises aux

ennemis, qu'ils ne nous en avoient faites. Ils ne comptoient pas que l'on laissât la Méditerranée entièrement abandonnée, et gardée seulement par les galères. Ils savoient que nous avions la guerre contre les corsaires d'Alger, et jugeoient que cette guerre suffisoit pour occuper un nombre assez considérable de vaisseaux : on traitoit pourtant de la paix; mais, en traitant, nous continuions dans cette hauteur à quoi nous sommes si bien accoutumés, et depuis si long-temps. Quoique nous ne vissions que des ennemis autour de nous, nous voulions que les Algériens se contentassent d'une trêve, parce qu'il y avoit un grand nombre de leurs gens, qui étoient esclaves sur nos galères, qui nous servoient bien, et que par la trêve on ne rendroit pas; mais les Algériens n'y voulurent point consentir.

Le prince d'Orange comptoit donc que l'armée de mer n'apporteroit aucun obstacle à ses desseins; et, par-là, il regardoit l'affaire de l'Irlande comme une très-petite affaire. Ceux qui, dans le commencement, y avoient tenu son parti, avoient été battus, et tous s'étoient réfugiés dans une place assez bien fortifiée pour une province comme l'Irlande, où il n'y en a aucune. Les Anglois l'avoient fait bâtir pour la sûreté du commerce avec l'Irlande : elle s'appeloit Deri; et com-

me c'étoient les marchands de Londres qui l'avoient fait bâtir, ils y avoient ajouté *London*, qui, en anglois, veut dire Londres; de manière qu'elle s'appeloit Londonderi. Tous les partisans du prince d'Orange s'étoient jetés dedans, et en cédèrent le commandement à un Anglois qui avoit été ministre. Le roi d'Angleterre donna ses ordres pour la faire investir, sans pourtant quitter Dublin. Sa majesté britannique avoit deux officiers d'infanterie françois, que le roi lui avoit donnés pour aller avec lui, qui étoient Maumont, capitaine aux gardes et maréchal de camp, et Pusignan, colonel d'infanterie et brigadier. Il y avoit long-temps qu'ils servoient tous deux; mais, avec cela, ils étoient au nombre des officiers de médiocre capacité; cependant, ils pouvoient passer pour bons en Irlande, où il n'y en avoit point de meilleurs. Les troupes qu'ils commandoient étoient fort mal disciplinées; celles qui étoient dans Londonderi l'étoient tout aussi mal; mais les Anglois ont pour la nation irlandoise un mépris, qui leur donnoit un air de supériorité. Maumont fut tué en allant reconnoître la place, et l'autre, peu de jours après, voyant une sortie que les ennemis faisoient assez en désordre, crut qu'il n'y avoit qu'à les pousser avec le peu de gens qu'il avoit. Il ne s'aperçut pas d'une embus-

cade que l'on avoit dressée. Il fut coupé, et il y périt avec beaucoup de gens. Il ne restoit plus d'officiers sur qui l'on pût faire rouler le siége; car Rosen, qui étoit le meilleur que le roi eût envoyé en Irlande, étoit un Allemand, très-bon officier de cavalerie, mais qui, en sa vie, n'avoit rien su qui regardât l'infanterie. On se contenta de tenir bloqué Londonderi, dans l'espérance qu'il seroit obligé de se rendre, parce que la quantité de gens qui s'étoient retirés dedans, ne pouvoient subsister long-temps; et l'on comptoit aussi qu'ils ne seroient pas secourus. On prit deux petits forts qui gardoient la rivière, par où l'on y pouvoit jeter du secours; on fit faire ensuite une estacade, pour empêcher les bâtimens de passer de nuit, et l'on employa le peu d'artillerie qu'il y avoit pour la défendre.

Tous les jours, il nous venoit de fausses nouvelles de ce pays-là. Il y eut des vaisseaux anglois, qui, après le combat de Bantry, se détachèrent; le bruit fut d'abord, qu'ils s'étoient venus rendre au roi; mais il se trouva qu'ils étoient allés pour tenter le secours de Londonderi, qu'ils tentèrent d'abord fort inutilement; mais, dans la suite, ils trouvèrent moyen de rompre l'estacade, et de porter dans la ville un secours considérable, qui fit qu'on leva le blocus, et qu'on ne songea plus

au siége de cette place. Il y eut même des révoltés, qui se saisirent encore d'une autre petite place dans les marais ; mais le roi d'Angleterre y envoya Hamilton, qui étoit lieutenant général de ses armées, et qui avoit été long-temps colonel d'infanterie en France. On l'avoit chassé de la cour, parce qu'il s'étoit rendu amoureux de la princesse de Conti, fille du roi, et qu'il paroissoit qu'elle aimoit bien mieux lui parler qu'à un autre. Hamilton défit ces révoltés, qui étoient en fort petit nombre.

Cependant, la reine d'Angleterre étoit à St.-Germain, dans une tristesse et un abattement épouvantables. Ses larmes ne tarissoient pas. Le roi, qui a l'âme bonne, et une tendresse extraordinaire, sur-tout pour les femmes, étoit touché des malheurs de cette princesse, et les adoucissoit par tout ce qu'il pouvoit imaginer. Il lui faisoit des présens, et, parce qu'elle étoit aussi dévote que malheureuse, c'étoient des présens qui convenoient à la dévotion. Il avoit aussi pour elle toutes les complaisances qu'elle méritoit : il la faisoit venir à Trianon et à Marly, aux fêtes qu'il y donnoit ; enfin, il avoit des manières pour elle si agréables et si engageantes, que le monde jugea qu'il étoit amoureux d'elle. La chose paroissoit assez probable ; les gens qui ne voyoient pas

cela de fort près, assuroient que madame de Maintenon, quoiqu'elle ne passât que pour amie, regardoit les manières du roi pour la reine d'Angleterre avec une furieuse inquiétude. Ce n'étoit pas sans raison; car il n'y a point de maîtresse qui ne terrasse bientôt une amie. Cependant, le bruit de cet amour ne fut que l'effet d'un discours du public, fondé sur les airs honnêtes que le roi ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour une personne dont le mérite étoit aussi avoué de tout le monde, que celui de la reine d'Angleterre, quand même elle n'eût été que particulière.

M. de Lausun étoit le seul François considérable qui eût eu part à l'affaire d'Angleterre, parce qu'il étoit le seul qui y fût.

Cependant, sa majesté britannique crut lui avoir des obligations infinies, et le laissa, en partant, dans la confidence de la reine. A proprement parler, M. de Lausun étoit le ministre d'Angleterre en France. Il n'avoit jamais été aimé de M. de Louvois; mais il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour gagner les bonnes grâces de madame de Maintenon. Il savoit bien qu'il n'y avoit que ces deux côtés, pour pouvoir approcher le roi, et peut-être comptoit-il celui de madame de Maintenon comme le plus sûr. Il jugeoit, avec tout le monde, que madame de Maintenon ne regardoit

point M. de Louvois comme son ami : au contraire, elle ne le regardoit que comme un ministre utile au roi, un ministre qui étoit bien avec son maître, sans qu'elle y eût contribué, et qui étoit bien dans son esprit avant elle. Mais M. de Seignelay, elle le regardoit comme sa créature : quoiqu'elle ne fût pas liée de droit fil avec lui, elle l'étoit par ses sœurs, madame de Beauvilliers et madame de Chevreuse. M. de Lausun crut donc qu'il feroit un grand coup pour lui, et qui plairoit fort à madame de Maintenon, de tirer l'affaire d'Irlande des mains de M. de Louvois, pour la mettre dans celles de M. de Seignelay. Il persuada si bien la reine d'Angleterre, que cela fut fait, et peut-être au grand contentement de M. de Louvois, qui ne pouvoit pas être généralement chargé de tout.

Sa santé n'étoit pas aussi robuste qu'elle paroissoit ; il n'étoit jamais long-temps sans avoir des accès de fièvre, et ne savoit ce que c'étoit que de se ménager dans un temps comme celui-ci. M. de Seignelay avoit la marine, et il paroissoit probable que, comme tous les passages d'Irlande dépendoient de lui, le roi d'Angleterre seroit mieux servi. Ce n'est pas que sous la direction de M. de Louvois, qui fut à la vérité pendant peu de temps, il n'y eût une grande profusion de

toutes les choses nécessaires, et cela étoit allé si loin, qu'elles ne purent pas toutes passer avec le roi d'Angleterre, ni avec la flotte qui suivit. Il en demeura même encore quantité à Brest.

Il y avoit déjà long-temps que la dauphine étoit malade, et qu'elle ne voyoit presque personne. On n'avoit aucune foi à son mal; cependant, elle étoit enflée et maigrissoit fort. Les médecins ne lui faisoient rien du tout. A la fin de l'hiver, elle s'étoit mise entre les mains d'une femme, qui lui avoit donné d'abord quelque soulagement, et qui, en effet, l'avoit fait désenfler; mais cela étoit revenu : ensuite, elle s'étoit remise encore une fois entre les mains des médecins. Enfin, ils avouèrent leur ignorance. Madame la dauphine voulut tâter des empiriques : on en consulta beaucoup. Enfin, elle demanda au roi la permission de se mettre entre les mains d'un prêtre normand, dont le maréchal de Bellefond étoit entêté, et qui se donnoit pour un homme à divers secrets. Son premier métier avoit été, demeurant au collége de Navarre, d'apprendre à siffler à des linottes. Un de ses amis, souffleur de sa profession, lui laissa en mourant tous ses secrets, et le prêtre s'en servit heureusement. Cela établit sa réputation : il se trouva, en Normandie, auprès de chez le maréchal, qui est homme à s'entêter

fort aisément. Il vanta le prêtre, et, enfin, lui établit une réputation d'habileté, qu'il ne méritoit nullement. Ce fut l'homme dont madame la dauphine se servit. Elle s'en trouva bien dans le commencement, et redevint ensuite dans le même état. Peu de gens se soucioient de cette princesse, parce qu'elle ne contribuoit, ni à la fortune des personnes, ni aux plaisirs de la cour. Il y avoit un temps assez considérable que M. de la Trémouille faisoit l'amoureux d'elle publiquement. Il étoit à la vérité parfaitement bien fait, mais d'une laideur choquante, et, l'on peut dire, non commune. On l'accusoit d'avoir l'esprit à l'avenant. On étoit si accoutumé à le voir lorgner, que personne n'y faisoit la moindre attention, et l'on ne s'avisoit pas de faire le tort à madame la dauphine de croire qu'elle l'aimât. Cependant, quelques gens osèrent à la fin le penser. Madame la dauphine lui parloit, même plus souvent qu'à un autre, parce qu'il se présentoit plus souvent à elle. On n'a pu savoir si M. de la Trémouille avoit pris la liberté de lui découvrir sa passion un peu plus évidemment que par des lorgneries; mais, enfin, la dauphine lui fit dire par la d'Arpajon, sa dame d'honneur, de ne se plus présenter devant elle.

Cela se seroit passé entr'eux trois, et peut-être

monseigneur, à qui madame la dauphine pouvoit l'avoir dit, si M. de la Trémouille ne se fût avisé d'en aller porter sa plainte au roi, qui lui répondit, que madame la dauphine étoit sage, qu'elle avoit ses raisons pour cette défense, et que, peut-être, le tort qu'elle avoit eu, c'étoit de ne l'avoir pas faite plutôt.

Dans ce temps-là, il se passa une autre scène assez considérable, à l'égard de madame la duchesse.

Elle étoit des plus jeunes et des plus éveillées, et rassembloit chez elle ce qu'il y avoit de plus jeunes femmes, à la tête desquelles étoit madame de Valentinois, fille de M. d'Armagnac, plus coquette, elle toute seule, que toutes les femmes du royaume ensemble.

Dès l'hiver, il y avoit eu une grande affaire : M. de Marsan, de qui madame la duchesse s'étoit moquée, pendant qu'il étoit amoureux de la cadette Grammont, s'avisa de lorgner madame la duchesse, à ce qu'on dit, pour se venger d'elle, et pour en faire un sacrifice à sa maîtresse. Madame la duchesse répondit aux lorgneries. M. de Marsan écrivit; madame la duchesse fit réponse. Ces sortes de vengeances, avec une aussi jolie personne, et du rang de madame la duchesse, retombent bien souvent sur les maîtres-

ses. Je crois que cela fût arrivé ; car les deux meilleurs amis de M. de Marsan, qui étoient Commenge et Mailly, étoient amoureux chacun d'une fille de madame la duchesse ; le premier, d'une mademoiselle de Doré, qui depuis long-temps faisoit l'amour, et qui l'avoit fait avec le prince d'Harcourt, avant que d'entrer chez madame la duchesse ; l'autre, d'une mademoiselle de la Roche-Ainard. Elles étoient toutes deux favorites de madame la duchesse, et lièrent ce commerce. Il fut découvert. M. le prince s'en plaignit au roi. Le roi lui dit qu'il n'avoit qu'à faire ce qu'il voudroit, qu'il ne se mêloit plus de la conduite de madame la duchesse. Madame la duchesse fut bien grondée. Le roi ne voulut pas lui en parler ; mais il dit à madame de Maintenon de le faire. Madame de Maintenon en parla à madame la duchesse, qui se mit à lui rire au nez, et dit qu'elle n'avoit écrit que pour se moquer de M. de Marsan.

A cette affaire, se mêla un autre incident. M. le prince qui, quand il veut savoir quelque chose, y prend tous les soins imaginables, mit des gens en campagne pour savoir ce qui se passoit chez madame la duchesse. On lui vint rapporter que l'on avoit vu sortir de chez elle un homme qui se cachoit. M. le prince envoya querir madame

de Mareuil, qui étoit la dame d'honneur, pour savoir qui étoit cet homme; madame de Mareuil jura qu'il n'en étoit point entré, et que madame la duchesse avoit demeuré, tout le jour, seule dans son cabinet avec madame de Valentinois. On fit de grandes perquisitions; enfin, on trouva que c'étoit un peintre que madame de Valentinois avoit fait venir, pour avoir un portrait en petit à donner, à ce qu'on dit, à M. de Barbesieux, qui étoit son amant. Elles furent grondées au dernier point. Elles en fondirent en larmes, et l'on interdit à madame la duchesse tout commerce avec madame de Valentinois; mais elles se rejoignirent bientôt, et puis il n'en fut plus parlé.

Tout cela demeura pendant quelque temps dans une assez bonne intelligence; mais, peu après le départ de M. le duc pour l'armée, il y eut une nouvelle scène, ou plutôt une continuation de la première. M. le prince en reparla au roi, mais avec plus de chaleur. Enfin, les filles furent chassées. Mesdemoiselles de Doré et de la Roche-Ainard allèrent dans des couvens; mademoiselle de Paulmi demeura chez madame la princesse, et se maria peu de temps après. Le roi ordonna que madame la duchesse seroit toujours avec madame la princesse; que, quand elle iroit

à Chantilli, elle ne recevroit pas de visite dans son appartement. Rien de tout cela ne fut exécuté, hormis qu'elle n'eut plus la compagnie de ses filles.

Les armées étoient en campagne : celle de M. le maréchal d'Humières dans le pays ennemi ; M. de Duras, dans le pays de Mayence, avec de la cavalerie seulement, ayant laissé toute son infanterie dans les places, et sur-tout à Landau. La disposition de celle des ennemis étoit que M. de Bavière devoit être à la tête du haut Rhin : on donna de ce côté-là un corps de cavalerie à commander au comte de Choiseuil ; M. de Lorraine devoit occuper le Palatinat et l'électorat de Mayence ; M. de Saxe devoit être dans le pays de Trèves, et joindre M. de Lorraine quand il en auroit besoin ; et M. de Brandebourg, avec les troupes de Munster et des troupes de Hollande, dans l'électorat de Cologne. L'empereur avoit laissé M. de Bade en Hongrie, pour faire tête aux Turcs avec une armée médiocre.

L'électeur de Brandebourg fut le premier qui attaqua quelque chose. Il s'étoit déjà saisi de Nuits, quand les troupes du roi l'avoient abandonné. On avoit aussi retiré toutes les troupes françoises de Kayserswert, et l'on y avoit laissé une garnison allemande. Ce fut à cette place, qui étoit mau-

vaise, que s'attaqua M. l'électeur de Brandebourg. Il ne fut que trois jours devant; le quatrième, la garnison allemande obligea Marconié, qui en étoit gouverneur, et qui étoit François, de se rendre. Le roi n'avoit plus de place où il y eût de ses troupes, que Bonn. M. le cardinal de Furstemberg en étoit parti, quand il avoit vu les troupes de M. l'électeur s'approcher du pays de Cologne, et étoit venu demeurer à Metz. Cependant, M. l'électeur de Brandebourg, n'osant pas attaquer Bonn dans les règles avec son armée, se contenta de l'investir, et peu de temps après, il résolut de la bombarder. M. de Lorraine étoit arrivé à Francfort, et tous les princes, dont les troupes composoient l'armée, qui devoit agir de ce côté-là, s'y étoient rendus. On y tenoit force conseils de guerre, où l'on ne décidoit rien; chacun parloit selon son intérêt: tous vouloient que l'on attaquât une place; mais chacun vouloit que ce fût celle qui étoit la plus près de ses états, et, par conséquent, celle qui les pouvoit le plus incommoder. La ville de Francfort vouloit absolument Mayence, et offroit une somme considérable, et de fournir tout ce qui seroit nécessaire pour les frais du siége. Cela étoit tentant; mais M. de Lorraine n'y opinoit pas, parce qu'il avoit peur de risquer sa réputation; il savoit la

quantité de troupes qu'il y avoit dans la place. Le marquis d'Huxelles avoit de la réputation, parce que M. de Louvois l'avoit élevé en très-peu de temps. M. de Duras étoit en Alsace avec une armée considérable : tout cela faisoit douter du succès du siége.

L'Espagne avoit une envie démesurée de voir des enfans à son roi. Peu de jours après que la reine fut morte, on proposa au roi catholique de se remarier, et on lui fit voir les portraits de l'infante de Portugal, de la princesse de Toscane, et de la troisième fille de l'électeur palatin, dont l'aînée avoit épousé l'Empereur, et la seconde, le roi de Portugal. On ne sait si ce fut le goût, dont il n'avoit guère, qui prévalut, ou les conseils de ses ministres, qui étoient l'écho de M. de Mansfeld; mais il choisit la fille de l'électeur palatin, qui étoit des trois la moins belle. On demanda des vaisseaux au roi de Portugal pour l'aller chercher. Le ministre du roi obligea le roi de Portugal à n'en point donner. M. de Mansfeld fut choisi par le roi d'Espagne pour l'aller épouser. Il s'embarqua sur un vaisseau portugais; passa en Angleterre; vit le prince d'Orange comme roi, ce qu'avoit déjà fait l'ambassadeur d'Espagne et l'envoyé de l'empereur; prit des ordres du prince d'Orange, pour qu'on lui

fournît, en Hollande, tous les vaisseaux qui seroient nécessaires pour la sûreté du passage de la reine, et s'en alla à la cour de l'empereur.

La flotte de la Méditerranée se mit en mer, sous le commandement du chevalier de Tourville ; l'on publioit que ce n'étoit que pour la Méditerranée : cependant il ouvrit ses ordres secrets, et trouva que c'étoit pour passer dans l'Océan, et venir à Brest joindre le reste de l'armée navale : elle étoit composée de vingt-deux vaisseaux de guerre. Il y en avoit beaucoup parmi, qui ne pouvoient soutenir ni un combat, ni l'effort d'une tourmente. On n'avoit voulu que paroître, et mettre beaucoup de vaisseaux sur mer. La flotte fut long-temps à passer ; on pressoit extrêmement l'armement de Brest ; on envoyoit courriers sur courriers au maréchal d'Estrées, qui étoit vice-amiral, et qui comptoit de commander toute cette flotte. Jamais la France n'en avoit mise une si nombreuse sur pied, et jamais elle n'avoit paru plus nécessaire. On savoit la jonction de beaucoup de vaisseaux hollandois avec les Anglois, et qu'ainsi ils ne manqueroient pas de mettre les premiers en mer. On avoit beau presser pour les nôtres : cela étoit inutile, parce qu'il manquoit une infinité de choses qu'il falloit qui vinssent de différens endroits, et l'on n'alloit

pas commodément des ports de la Manche à ceux de l'Océan, de manière que les Anglois nous tenoient une infinité de choses bloquées. On attendoit un gros vaisseau de Dunkerque, qu'on n'osa faire joindre. Nos matelots n'étoient pas en grand nombre; la religion en avoit fait évader une infinité, et des meilleurs; et il en falloit un furieux nombre. On fut donc obligé de prendre des bateliers de la rivière de Loire pour les remplacer; mais il falloit les dresser; tout cela demandoit du temps; et à la cour on n'en vouloit pas donner. M. de Seignelay donna ses ordres, pour que tout ce qui étoit nécessaire tâchât au moins d'arriver, et il partit de Versailles pour se rendre à Brest, où le maréchal d'Estrées le reçut fort bien, quoique, dans le fond du cœur, ils ne fussent nullement amis. Ils eurent une conférence sur la marine; et, dans la conférence, M. de Seignelay lui donna une lettre du roi, qui lui marquoit, qu'étant informé des desseins des ennemis, il le croyoit plus nécessaire à commander le long des côtes les troupes qu'il avoit, qu'à commander l'armée navale. La lettre étoit fort douce; mais il n'y avoit miel qui pût faire avaler un tel poison. Le maréchal sentit le dégoût de celui-ci aussi vivement qu'on le peut sentir. On lui avoit fait toujours, et dans tous les temps, commander les

flottes ; il avoit toute l'expérience que l'on peut avoir; il étoit revêtu d'une grande dignité, et on lui ôtoit sa fonction dans le temps qu'elle étoit la plus brillante, sous un fort mauvais prétexte, pour la donner à un homme, dont la dignité, le mérite et la naissance étoient fort inférieurs au maréchal ; mais celui à qui on la donnoit étoit un homme soumis, qui, de tout temps, avoit été des plaisirs de M. de Seignelay, et qui étoit le seul homme de la marine, pour qui il eût une sorte de confiance et d'amitié. Le maréchal soutint ce coup avec douleur, mais sans bassesse, et partit pour aller donner ses ordres où le roi lui ordonnoit. M. de Seignelay cependant trancha du maître dans la marine, comme font tous les ministres du roi chacun dans leur district ; donna des ordres signés LOUIS, et plus bas *Colbert.* Il étoit enfin général en tout, hors qu'il ne donnoit pas le mot, et même il en avoit et les habits et la mine. Dans sa pénible fonction, il parla d'aller attaquer les ennemis jusque dans leurs ports, exagéra le peu de cas que le roi faisoit des combats de mer qui s'étoient donnés jusqu'à lui, et dit qu'il prétendoit que ces combats fussent dorénavant plus décisifs, et que l'on allât d'abord à l'abordage. Il s'embarqua, demeura quelque temps embarqué, et fit faire de grandes provi-

sions. En un mot, il n'y eut personne qui n'eût cru qu'il alloit tout de bon commander l'armée. Quand on sut cette nouvelle à la cour, elle parut fort extraordinaire. Tout le monde, grands et petits, s'y trouvoient intéressés, et il n'y avoit personne qui ne songeât que, puisque l'on faisoit un aussi grand tort à un homme de la dignité du maréchal d'Estrées, on devoit s'attendre à pis. M. de Seignelay s'ennuya bientôt sur son vaisseau : on n'avoit nulle nouvelle de la flotte de la Méditerranée ; cependant les ennemis parurent à la hauteur d'Ouessant, qui est une petite île à huit lieues de Brest, et parurent au nombre de soixante vaisseaux. On avoit de petits bâtimens de garde, qui en vinrent avertir. Le maréchal d'Estrées s'en revint incessamment à Brest, parce que c'étoit la grande affaire. M. de Seignelay, qui n'avoit plus d'affaires, songea à ses plaisirs, joua gros jeu, fit l'amour aux dames de Brest, conserva peu le *decorum* de ministre, laissa promener les ennemis huit ou dix jours le long des côtes, et souffrit qu'il vînt une escadre de dix-huit ou vingt vaisseaux à demi-lieue de la côte, et à quatre de Brest. Pendant ce temps-là pourtant, le convoi qu'il attendoit des ports de la Manche, arriva fort heureusement. Il lui vint aussi des vaisseaux de Rochefort, chargés de ce qui

manquoit pour la flotte. Il lui vint des matelots de tous côtés : enfin cette flotte, à qui tout manquoit huit jours avant qu'il arrivât, mais à un tel point que les officiers ne vouloient pas même monter sur leurs vaisseaux, fut pourvue de tout au delà de ce qu'il falloit.

Malgré cette heureuse réussite et les plaisirs que prenoit M. de Seignelay, il ne laissoit pas d'avoir ses heures de chagrin. La flotte de Provence n'arrivoit pas; on avoit nouvelle qu'elle avoit passé à Cadix, il y avoit bien du temps. Celle des ennemis étoit justement au passage pour arriver à Brest; on avoit envoyé au-devant des vaisseaux qui ne revenoient pas. On lui rendoit aussi compte de l'inquiétude du roi. Elle augmentoit la sienne, d'autant plus qu'il avoit emporté l'armement du roi à lui, et que tous les autres ministres n'en avoient point été d'avis. Il se lassa enfin de voir continuellement cette escadre des ennemis s'avancer du côté de Brest; il en fit sortir une de dix vaisseaux de la rade, pour donner la chasse aux ennemis quand ils paroîtroient : cela leur fit tenir un peu bride en main. Le vent avoit toujours été assez bon aux ennemis; il changea un soir, et fut si violent, qu'il les obligea de quitter Ouessant, et de se retirer aux côtes d'Angleterre. Ce vent, qui leur étoit contraire, étoit bon

à l'armée de Provence. Tourville, qui depuis deux jours étoit à vingt lieues de Brest, et qui avoit su par un petit bâtiment anglois qu'il avoit pris, que l'armée des ennemis étoit à la hauteur d'Ouessant, jugeant qu'ils n'avoient pas pu demeurer en cet endroit, fit donner toutes les voiles et arriva dans l'endroit où se tenoit ordinairement leur escadre. Il y avoit vingt-quatre heures qu'ils s'en étoient retirés; ainsi son arrivée fut due à un coup du ciel; car il eût été obligé de s'en retourner, ou d'aller à Rochefort, si les ennemis eussent encore demeuré long-temps là. La joie de son arrivée fut grande à Brest, et encore plus grande à la cour, où l'on commençoit d'en désespérer.

On avoit déjà commencé à faire marcher en Flandre les troupes de Guyenne; le maréchal de Lorge avoit eu aussi avis qu'on l'en tireroit bientôt. Il n'y avoit plus d'autres troupes qu'en Bretagne et en Normandie. Elles eurent aussi ordre de marcher en Flandre, aussitôt que le courrier eut apporté la nouvelle de l'arrivée de M. de Tourville.

La chose du monde que l'on souhaitoit le plus en France, et qui nous étoit la plus importante dans la conjoncture présente, étoit la mort du pape. On apprit qu'il étoit malade à l'extrémité.

Lavardin, qui avoit été envoyé ambassadeur à Rome, parce qu'on n'en avoit pas pu trouver d'autre qui y voulût aller, dans l'assurance où l'on étoit à peu près de ne pas réusssir à une si pénible négociation, avoit été rappelé. Ce ministre s'étoit fort mal gouverné avec le cardinal d'Estrées, et avoit pris des engagemens tout contraires aux siens, et à tous ceux que la France avoit. Avant que de partir de Paris, il avoit commencé à prendre des liaisons avec l'abbé Servien, qui avoit été envoyé par le pape, pour apporter la barrette aux cardinaux nommés. L'abbé Servien étoit ennemi particulier du cardinal. Il étoit françois, mais établi à Rome depuis long-temps avec une charge chez le pape, et vouloit faire sa fortune indépendamment de la France. Cet abbé donna à Lavardin des vues toutes contraires à celles qu'il devoit prendre; d'autant plus que l'intention du roi et de M. de Croissi, secrétaire d'état des étrangers, étoit, que l'ambassadeur ne fît rien que de concert avec le cardinal, qui étoit un homme d'un esprit supérieur; qui, depuis long-temps, étoit à Rome; qui, outre cela, y avoit fait beaucoup de voyages, et par conséquent, connoissoit beaucoup mieux cette cour qu'un homme qui n'y faisoit que d'arriver. Dans toutes les affaires qui se rencontrèrent pendant l'ambas-

sade de Lavardin, il jetoit la faute sur le cardinal d'Estrées; mais lui, plus sage et plus posé, ne donnoit des coups à Lavardin que quand ils pouvoient bien porter. On avoit donné à l'ambassadeur beaucoup d'officiers de marine et des gardes pour l'accompagner à Rome, afin qu'il ne lui arrivât rien. Il rendit tous ces gens-là mal contens de ses manières, de sa mauvaise chère, de son peu d'apparat; au lieu que le cardinal d'Estrées gagnoit le cœur à tous par ses manières honnêtes et par sa magnificence. Enfin, pendant deux ans et demi que Lavardin fut ambassadeur à Rome, il ne s'attira que beaucoup de brocards, dépensa bien de l'argent, ne parut guère, et ne réussit à aucune de ses négociations. Cela n'étoit pas bien étonnant, vu l'obstination du pape et la haine qu'il portoit au roi et à la nation, haine qui n'a que trop paru, par la manière dont il a engagé toute l'Europe contre nous, et par le peu de secours qu'il voulut accorder au roi d'Angleterre, qui perdoit son royaume parce qu'il étoit trop zélé catholique. Ce roi, en partant de France, avoit envoyé M. Porter, homme de beaucoup d'esprit, pour tâcher de tirer du secours de sa sainteté, qui ne lui donna, pour tout réconfort, que des chapelets et des indulgences, choses fort peu nécessaires à d'autres qu'à des dévots con-

sommés, et qui n'étoient d'aucune utilité pour reconquérir un royaume. Porter s'en revint fort peu édifié de sa sainteté, qui disoit envoyer à l'empereur, pour faire la guerre contre les Turcs, un argent que l'empereur employoit contre le roi.

Quand on vit le peu de succès de l'ambassadeur dans ces affaires, la dépense furieuse qu'il faisoit au roi, et le besoin qu'on avoit d'officiers, on lui envoya ordre de revenir. Le pape ne se portoit pas bien; la reine de Suède, qui ne nous aimoit pas, et le cardinal Azolin, qui étoit ennemi déclaré de la France, et avoit part à la confiance du pape, étoient morts à peu de temps l'un de l'autre. Il y avoit eu, disoit-on, une prédiction sur leur mort, et l'on y joignoit aussi celle du pape. Sa mauvaise santé et son âge, qui passoit quatre-vingts ans, étoient la plus sûre prédiction. Quelques gens ont cru que sa mort, que l'on prévoyoit prochaine, eut plus de part au rappel de Lavardin, que son peu de progrès dans les négociations.

Dans toutes les petites affaires qui se passèrent en Flandre, les troupes du roi, quoiqu'il y en eût beaucoup de nouvelles dans l'armée, avoient l'avantage sur celles des ennemis; mais ils en avoient un autre, qui étoit qu'il en désertoit un

nombre infini des nôtres, et que des leurs il n'en désertoit point. L'affaire la plus considérable qu'il y eut, fut un détachement où Saint-Gelais commandoit. On tomba sur une partie des gardes à cheval du roi d'Espagne aux Pays-Bas. Ils témoignèrent une bravoure extraordinaire, et revinrent jusqu'à cinq fois à la charge; ils furent pourtant tous tués et faits prisonniers; comme la cavalerie des Espagnols n'étoit pas montée, les gouverneurs des places faisoient ce qu'ils pouvoient pour la monter à nos dépens, et envoyoient beaucoup de partis pour prendre des chevaux au fourrage. Il y en eut un d'assez insolent pour venir se mettre entre les gardes, pour prendre des chevaux, dès le soir, à l'abreuvoir, et il fut assez indiscret pour tirer. Rien ne le pouvoit mieux faire découvrir : aussi le fut-il; et le bruit en vint aussitôt au quartier-général, que les gardes étoient attaqués. Tous les jeunes gens qui y étoient, montèrent à cheval, et poussèrent sans savoir ce que c'étoit; le prince de Rohan, fils de M. de Soubise, eut le genou cassé; Nogaret, un cheval tué sous lui, et le bras un peu égratigné. Tout le parti fut sacrifié; il ne s'en sauva pas un seul. C'étoient-là les grandes affaires du maréchal d'Humières, à cause des ordres qu'il avoit. Pour ce qui regardoit l'armée de M. de Duras, on n'y avoit point

encore vu d'ennemis, et il n'y avoit eu que de la cavalerie rassemblée.

M. de Lorraine avoit envoyé à l'empereur pour savoir s'il vouloit absolument que l'on assiégeât Mayence, et lui en remontrer les inconvéniens. Il en reçut l'ordre et s'y disposa. La nouvelle vint à Versailles de cette résolution. La joie en fut grande; le roi même et M. de Louvois dirent que, si les ennemis avoient pris un conseil d'eux, ils n'auroient pas fait autre chose. Il y eut beaucoup de paris à la cour qu'ils l'attaqueroient ou qu'ils ne l'attaqueroient pas; le maréchal de Bellefond, qui tient de l'extraordinaire en tout, paria encore, trois jours après que la nouvelle fut venue de l'ouverture de la tranchée, qu'ils ne l'attaqueroient pas. Mayence étoit un si grand événement, que tout le monde avoit les yeux attachés dessus.

L'empereur s'avança à Neubourg pour le mariage de la reine d'Espagne. Il devoit venir ensuite à Ausbourg, pour tâcher de faire déclarer son fils roi des Romains, qui étoit déjà roi de Hongrie. Jamais il ne pouvoit prendre une plus belle occasion; toute l'Allemagne étoit dans ses intérêts, et protestans et catholiques; et c'étoit peut-être la seule fois que cela s'étoit ainsi rencontré, et, s'il y avoit un temps où le roi ne pût lui apporter d'obstacle, c'étoit celui-là.

M. de Bavière se rendit à Mayence. M. de Lorraine y disposa ses attaques, et en fit trois, qui furent celle de l'Empire, celle des Saxons, et celle des Bavarois; l'armée n'étoit composée que de quarante mille hommes: la quantité de troupes qu'il y avoit dans Mayence, faisoit qu'ils étoient obligés de monter une tranchée très-forte, et leurs troupes en étoient fort fatiguées. Quand M. de Duras vit le siége en train, il commença à rassembler son armée, fit joindre la cavalerie et l'infanterie, passa le Rhin à Philisbourg, entra dans le Palatinat, et voulut occuper les postes que remplissoient des troupes de M. l'électeur de Bavière, commandées par M. de Sérini, qui étoit son général. On en reprit d'abord quelques-uns, et l'on fut à Heidelberg, qui étoit l'endroit où il y en avoit davantage, ne doutant point que l'on ne l'emportât; mais cela ne réussit pas comme l'on avoit espéré. M. de Sérini jeta beaucoup de troupes dedans, et se retira dans les bois avec le reste. On voulut faire attaquer Heidelberg; mais l'on y trouva trop de résistance. M. de Duras jeta la faute de la réussite sur Tessé, maréchal de camp, qui avoit eu l'ordre de l'évacuer et de le raser, disant qu'il l'avoit assuré que cette place ne pourroit être en un moindre état de défense. Il fallut s'en revenir avec sa courte honte.

On prit et brûla un assez gros bourg où il y avoit beaucoup de troupes, et tous les châteaux qui étoient à portée d'incommoder l'Alsace pendant l'hiver. On fit environ quatre mille prisonniers dans toutes ces places, et on les envoya en France, où ils furent dispersés dans les villes.

Dans le temps que l'on commença à parler du siége de Mayençe par l'armée d'Allemagne, on eut peur que celle de Flandre n'attaquât Dinant, qui étoit une place de la dernière importance pour le roi. On fit partir Guiscard, colonel de Normand e et brigadier, pour aller se jeter dedans avec ses deux bataillons. Il étoit très-brave garçon, et avoit beaucoup de mérite; mais, six mois auparavant, on ne le croyoit pas seulement digne d'être colonel de Normandie, et on lui avoit donné tous les dégoûts imaginables. Il paroissoit à la cour que l'on avoit envie de secourir Mayence. On en parloit beaucoup; on disoit aussi que le roi avoit permis à M. le maréchal d'Humières, de donner bataille, de manière que tout le monde étoit fort éveillé sur les événemens. On ne doutoit point aussi de voir un combat naval, de manière que tout étoit aussi en mouvement sur cela. On fut quelques jours à raccommoder les vaisseaux, et à faire prendre de l'eau à ceux de Provence en attendant que le vent fût

bon pour sortir de Brest. Il y avoit des officiers qui devoient passer en Irlande. Gacé, qui étoit gouverneur du pays d'Aunis et de la Rochelle, avoit eu le dégoût que l'on y avoit envoyé, à la fin de l'hiver, la Trousse pour y commander. La Trousse se trouva extrêmement mal, et par conséquent dans l'impossibilité de servir. On y envoya Saint-Rhut prendre sa place : ce dégoût-là fut plus violent pour Gacé que le premier. Il demanda à aller servir en Irlande, et il fut lieutenant général du roi d'Angleterre. Outre lui, le roi envoya encore le marquis d'Escars, vieux brigadier, avec MM. d'Hocquincourt, d'Amanse et de Saint-Pater, qui étoient de jeunes colonels. On fit appareiller un vaisseau pour les porter, et quand le vent fut bon, la flotte mit à la voile. Le vaisseau destiné pour l'Irlande et une grande flute destinée à porter les équipages, se séparèrent de l'armée navale pour aller en Irlande; mais la flotte, sur laquelle étoit M. de Seignelay, s'en alla descendre à Belle-Isle. Le vaisseau, dont je viens de parler, destiné pour l'Irlande, fut attaqué par les Anglois, à son retour à Belle-Isle, et le capitaine en fut tué. Voilà à quoi se termina, pour lors, l'exploit de la plus formidable armée que le roi eût jusqu'à présent mise sur la mer.

FIN DES MÉMOIRES DE LA COUR DE FRANCE.

PRÉFACE

DE L'HISTOIRE

DE MADAME HENRIETTE.

HENRIETTE DE FRANCE, veuve de Charles I.er, roi d'Angleterre, avoit été obligée, par ses malheurs, de se retirer en France, et avoit choisi, pour sa retraite ordinaire, le couvent de Sainte-Marie de Chaillot : elle y étoit attirée par la beauté du lieu, et plus encore par l'amitié qu'elle avoit pour la mère Angélique (*), supérieure de cette maison. Cette personne étoit venue ſort jeune à la cour, fille d'honneur d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII.

CE prince, dont les passions étoient pleines d'innocence, en étoit devenu amoureux, et elle avoit répondu à sa passion par une amitié ſort tendre, et par une si grande fidélité pour la confiance dont il l'honoroit, qu'elle avoit été à l'épreuve de tous les avantages que le cardinal de Richelieu lui avoit ſait envisager.

(*) Mademoiselle de la Fayette, dame d'honneur d'Anne d'Autriche, reine de France.

Comme ce ministre vit qu'il ne la pouvoit gagner, il crut, avec quelqu'apparence, qu'elle étoit gouvernée par l'évêque de Limoges, son oncle, attaché à la reine par madame de Seneçay (*). Dans cette vue, il résolut de la perdre, et de l'obliger à se retirer de la cour; il gagna le premier valet de chambre du roi, qui avoit leur confiance entière, et l'obligea de rapporter de part et d'autre des choses entièrement opposées à la vérité. Elle étoit jeune et sans expérience, et crut ce qu'on lui dit : elle s'imagina qu'on l'alloit abandonner, et se jeta dans les filles de Sainte-Marie. Le roi fit tous ses efforts pour l'en tirer; il lui montra clairement son erreur et la fausseté de ce qu'elle avoit cru; mais elle résista à tout, et se fit religieuse quand le temps le lui put permettre.

Le roi conserva pour elle beaucoup d'amitié, et lui donna sa confiance : ainsi, quoique religieuse, elle étoit très-considérée, et elle le méritoit. J'épousai son frère quelques années avant sa profession; et, comme j'allois souvent dans son cloître, j'y vis la jeune princesse d'Angleterre, dont l'esprit et le mérite me charmèrent. Cette connoissance me donna depuis l'honneur de sa familiarité, en sorte que, quand elle fut mariée,

(*) Dame d'honneur d'Anne d'Autriche.

j'eus toutes les entrées particulières chez elle ; et, quoique je fusse plus âgée de dix ans qu'elle, elle me témoigna jusqu'à la mort beaucoup de bonté, et eut beaucoup d'égards pour moi.

Je n'avois aucune part à sa confidence sur de certaines affaires ; mais, quand elles étoient passées, et presque rendues publiques, elle prenoit plaisir à me les raconter.

L'année 1664, le comte de Guiches (*) fut exilé. Un jour qu'elle me faisoit le récit de quelques circonstances assez extraordinaires de sa passion pour elle : Ne trouvez-vous pas, me dit-elle, que, si tout ce qui m'est arrivé, et les choses qui y ont relation, étoient écrits, cela composeroit une jolie histoire ? Vous écrivez bien, ajouta-t-elle ; écrivez, je vous fournirai de bons mémoires.

J'entrai avec plaisir dans cette pensée, et nous fîmes ce plan de notre histoire, telle qu'on la trouvera ici.

Pendant quelque temps, lorsque je la trouvois seule, elle me contoit des choses particulières que j'ignorois ; mais cette fantaisie lui passa bientôt, et ce que j'avois commencé demeura quatre ou cinq années sans qu'elle s'en souvînt.

(*) Fils aîné du maréchal de Grammont.

En 1669, le roi alla à Chambord; elle étoit à St.-Cloud, où elle faisoit ses couches de la duchesse de Savoie, aujourd'hui régnante; j'étois auprès d'elle; il y avoit peu de monde; elle se souvint du projet de cette histoire, et me dit qu'il falloit la reprendre. Elle me conta la suite des choses qu'elle avoit commencé à me dire: je me remis à les écrire; je lui montrois le matin ce que j'avois fait sur ce qu'elle m'avoit dit le soir; elle en étoit très-contente: c'étoit un ouvrage assez difficile que de tourner la vérité en de certains endroits, d'une manière qui la fît connoître, et qui ne fût pas néanmoins offensante ni désagréable à la princesse. Elle badinoit avec moi sur les endroits qui me donnoient le plus de peine, et elle prit tant de goût à ce que j'écrivois, que, pendant un voyage de deux jours que je fis à Paris, elle écrivit elle-même ce que j'ai marqué pour être de sa main, et que j'ai encore.

Le roi revint: elle quitta St.-Cloud, et notre ouvrage fut abandonné. L'année suivante, elle fut en Angleterre, et peu de jours après son retour, cette princesse étant à St.-Cloud, perdit la vie d'une manière qui fera toujours l'étonnement de ceux qui liront cette histoire. J'avois l'honneur d'être auprès d'elle, lorsque cet acci-

dent funeste arriva ; je sentis tout ce que l'on peut sentir de plus douloureux, en voyant expirer la plus aimable princesse qui fut jamais, et qui m'avoit honorée de ses bonnes grâces ; cette perte est de celles dont on ne se console jamais, et qui laissent une amertume répandue dans tout le reste de la vie.

La mort de cette princesse ne me laissa ni le dessein ni le goût de continuer cette histoire, et j'écrivis seulement les circonstances de sa mort dont je fus témoin.

HISTOIRE

DE MADAME

HENRIETTE D'ANGLETERRE,

PREMIÈRE FEMME

DE PHILIPPE DE FRANCE,

DUC D'ORLÉANS.

PREMIÈRE PARTIE.

LA paix étoit faite entre la France et l'Espagne; le mariage du roi étoit achevé après beaucoup de difficultés; et le cardinal Mazarin, tout glorieux d'avoir donné la paix à la France, sembloit n'avoir plus qu'à jouir de cette grande fortune où son bonheur l'avoit élevé : jamais ministre n'avoit gouverné avec une puissance si absolue; et jamais ministre ne s'étoit si bien servi de sa puissance pour l'établissement de sa grandeur.

La reine-mère (*), pendant sa régence, lui a-

(*) Anne d'Autriche.

voit laissé toute l'autorité royale, comme un fardeau trop pesant pour un naturel aussi paresseux que le sien. Le roi (*), à sa majorité, lui avoit trouvé cette autorité entre les mains, et n'avoit eu ni la force, ni peut-être même l'envie de la lui ôter. On lui représentoit les troubles que la mauvaise conduite de ce cardinal avoit excités, comme un effet de la haine des princes pour un ministre qui avoit voulu donner des bornes à leur ambition; on lui faisoit considérer le ministre comme un homme qui seul avoit tenu le timon de l'état pendant l'orage qui l'avoit agité, et dont la bonne conduite en avoit peut-être empêché la perte.

Cette considération, jointe à une soumission sucée avec le lait, rendit le cardinal plus absolu sur l'esprit du roi, qu'il ne l'avoit été sur celui de la reine. L'étoile qui lui donnoit une autorité si entière, s'étendit même jusqu'à l'amour. Le roi n'avoit pu porter son cœur hors de la famille de cet heureux ministre; il l'avoit donné, dès sa plus tendre jeunesse, à la troisième de ses nièces, mademoiselle de Mancini (**); et, s'il le retira quand il fut dans un âge plus avancé, ce ne fut que pour le donner entièrement à une quatrième nièce,

(*) Louis XIV.

(**) Depuis madame de Soissons.

qui portoit le même nom de Mancini (*), à laquelle il se soumit si absolument, que l'on peut dire qu'elle fut la maîtresse d'un prince que nous avons vu depuis maître de sa maîtresse et de son amour.

Cette même étoile du cardinal produisoit seule un effet si extraordinaire. Elle avoit étouffé dans la France tous les restes de cabale et de dissention ; la paix générale avoit fini toutes les guerres étrangères ; le cardinal avoit satisfait en partie aux obligations qu'il avoit à la reine, par le mariage du roi qu'elle avoit si ardemment souhaité, et qu'il avoit fait, bien qu'il le crût contraire à ses intérêts.

Ce mariage lui étoit même favorable, et l'esprit doux et paisible de la reine ne lui pouvoit laisser lieu de craindre qu'elle entreprît de lui ôter le gouvernement de l'état ; enfin on ne pouvoit ajouter à son bonheur que la durée ; mais ce fut ce qui lui manqua.

La mort interrompit une félicité si parfaite ; et, peu de temps après que l'on fut de retour du voyage où la paix et le mariage s'étoient achevés, il mourut au bois de Vincennes, avec une fermeté beaucoup plus philosophique que chrétienne.

(*) Depuis madame Colonne.

Il laissa par sa mort un amas infini de richesses; il choisit le fils du maréchal de la Meilleraie (*) pour l'héritier de son nom et de ses trésors : il lui fit épouser Hortense (**), la plus belle de ses nièces, et disposa en sa faveur de tous les établissemens qui dépendoient du roi, de la même manière qu'il disposoit de son propre bien.

Le roi en agréa néanmoins la disposition, aussi bien que celle qu'il fit, en mourant, de toutes les charges et de tous les bénéfices qui étoient pour lors à donner. Enfin après sa mort son ombre étoit encore la maîtresse de toutes choses, et il paroissoit que le roi ne pensoit à se conduire que par les sentimens qu'il lui avoit inspirés.

Cette mort donnoit de grandes espérances à ceux qui pouvoient prétendre au ministère; ils croyoient, avec apparence, qu'un roi qui venoit de se laisser gouverner entièrement, tant pour les choses qui regardoient son état que pour celles qui regardoient sa personne, s'abandonneroit à la conduite d'un ministre qui ne voudroit se mêler que des affaires publiques, et qui ne prendroit point connoissance de ses actions particulières.

(*) Depuis duc de Mazarin.

(**) Depuis madame de Mazarin.

Il ne pouvoit tomber dans leur imagination qu'un homme pût être si différent de lui-même, et, qu'ayant toujours laissé l'autorité de roi entre les mains de son premier ministre, il voulût reprendre à la fois, et l'autorité de roi, et les fonctions de premier ministre.

Ainsi beaucoup de gens espéroient quelque part aux affaires, et beaucoup de dames, par des raisons à peu près semblables, espéroient beaucoup de part aux bonnes grâces du roi. Elles avoient vu qu'il avoit passionnément aimé mademoiselle de Mancini, et qu'elle avoit paru avoir sur lui le plus absolu pouvoir qu'une maîtresse ait jamais eu sur le cœur d'un amant; elles espéroient qu'ayant plus de charmes, elles auroient pour le moins autant de crédit; et il y en avoit déjà beaucoup qui prenoient pour modèle de leur fortune celui de la duchesse de Beaufort (*).

Mais, pour mieux faire comprendre l'état de la cour après la mort du cardinal Mazarin, et la suite des choses dont nous avons à parler, il faut dépeindre en peu de mots les personnes de la maison royale, les ministres qui pouvoient prétendre au gouvernement de l'état, et les dames qui pouvoient aspirer aux bonnes grâces du roi.

La reine-mère par son rang tenoit la première

(*) Gabrielle d'Estrées, maîtresse de Henri IV.

place dans la maison royale; et, selon les apparences, elle devoit la tenir par son crédit; mais le même naturel qui lui avoit rendu l'autorité royale un pesant fardeau, pendant qu'elle étoit toute entière entre ses mains, l'empêchoit de songer à en reprendre une partie, lorsqu'elle n'y étoit plus. Son esprit avoit paru inquiet et porté aux affaires pendant la vie du roi son mari; mais, dès qu'elle avoit été maîtresse et d'elle-même et du royaume, elle n'avoit pensé qu'à mener une vie douce, à s'occuper à ses exercices de dévotion, et avoit témoigné une assez grande indifférence pour toutes choses. Elle étoit sensible néanmoins à l'amitié de ses enfans : elle les avoit élevés auprès d'elle avec une tendresse qui lui donnoit quelque jalousie des personnes avec lesquelles ils cherchoient leurs plaisirs; ainsi elle étoit contente, pourvu qu'ils eussent l'attention de la voir, et elle étoit incapable de se donner la peine de prendre sur eux une véritable autorité.

La jeune reine étoit une personne de vingt-deux ans, bien faite de sa personne, et qu'on pouvoit appeler belle, quoiqu'elle ne fût pas agréable. Le peu de séjour qu'elle avoit fait en France, et les impressions qu'on en avoit données avant qu'elle y arrivât, étoient cause qu'on ne la connoissoit quasi pas, ou que du moins on croyoit

ne la pas connoître, en la trouvant d'un esprit fort éloigné de ces desseins ambitieux dont on avoit tant parlé. On la voyoit toute occupée d'une violente passion pour le roi, attachée dans tout le reste de ses actions à la reine sa belle-mère, sans distinction de personnes, ni de divertissemens, et sujette à beaucoup de chagrin, à cause de l'extrême jalousie qu'elle avoit du roi.

Monsieur, frère unique du roi, n'étoit pas moins attaché à la reine sa mère; ses inclinations étoient aussi conformes aux occupations des femmes, que celles du roi en étoient éloignées. Il étoit beau et bien fait; mais d'une beauté et d'une taille plus convenables à une princesse qu'à un prince: aussi avoit-il plus songé à faire admirer sa beauté de tout le monde, qu'à s'en servir pour se faire aimer des femmes, quoiqu'il fût continuellement avec elles; son amour-propre sembloit ne le rendre capable que d'attachement pour lui-même.

Madame de Thianges (*), fille aînée du duc de Mortemart, avoit paru lui plaire plus que les autres; mais leur commerce étoit plutôt une confidence libertine qu'une véritable galanterie. L'esprit du prince étoit naturellement doux, bienfai-

(*) Mademoiselle de Rochechouart, sœur aînée de madame de Montespan.

sant et civil, capable d'être prévenu, et si susceptible d'impressions, que les personnes qui l'approchoient pouvoient quasi répondre de s'en rendre maîtresses, en le prenant par son foible. La jalousie dominoit en lui; mais cette jalousie le faisoit plus souffrir que personne, la douceur de son humeur le rendant incapable des actions violentes que la grandeur de son rang auroit pu lui permettre.

Il est aisé de juger, par ce que nous venons de dire, qu'il n'avoit nulle part aux affaires, puisque sa jeunesse, ses inclinations et la domination absolue du cardinal étoient autant d'obstacles qui l'en éloignoient.

Il semble qu'en voulant décrire la maison royale, je devois commencer par celui qui en est le chef; mais on ne sauroit le dépeindre que par ses actions; et celles que nous avons vues jusqu'au temps dont nous venons de parler, étoient si éloignées de celles que nous avons vues depuis, qu'elles ne pourroient guère servir à le faire connoître. On en pourra juger par ce que nous avons à dire; on le trouvera sans doute un des plus grands rois qui aient jamais été, un des plus honnêtes hommes de son royaume, et l'on pourroit dire le plus parfait, s'il n'étoit point si avare de l'esprit que le ciel lui a donné, et qu'il voulût le

laisser paroître tout entier, sans le renfermer si fort dans la majesté de son rang.

Voilà quelles étoient les personnes qui composoient la maison royale. Pour le ministère, il étoit douteux entre M. Fouquet, surintendant des finances, M. le Tellier, secrétaire d'état, et M. Colbert (*). Ce troisième avoit eu dans les derniers temps toute la confiance du cardinal Mazarin; on savoit que le roi n'agissoit encore que selon les sentimens et les mémoires de ce ministre; mais l'on ne savoit pas précisément quels étoient les sentimens et les mémoires qu'il avoit donnés à sa majesté. On ne doutoit pas qu'il n'eût ruiné la reine-mère dans l'esprit du roi aussi bien que beaucoup d'autres personnes; mais on ignoroit celles qu'il y avoit établies.

M. Fouquet, peu de temps avant la mort du cardinal, avoit été quasi perdu auprès de lui pour s'être brouillé avec M. Colbert. Ce surintendant étoit un homme d'une étendue d'esprit et d'une ambition sans bornes, civil, obligeant pour tous les gens de qualité, et qui se servoit des finances pour les acquérir et pour les embarquer dans ses intrigues, dont les desseins étoient infinis pour les affaires, aussi bien que pour la galanterie.

M. le Tellier paroissoit plus sage et plus mo-

(*) Depuis contrôleur général des finances.

déré, attaché à ses seuls intérêts, et à des intérêts solides, sans être capable de s'éblouir du faste et de l'éclat comme M. Fouquet.

M. Colbert étoit peu connu par diverses raisons, et l'on savoit seulement qu'il avoit gagné la confiance du cardinal par son habileté et son économie.

Le roi n'appeloit au conseil que ces trois personnes, et l'on attendoit à voir qui l'emporteroit sur les autres, sachant bien qu'ils n'étoient pas unis, et que, quand ils l'auroient été, il étoit impossible qu'ils le demeurassent.

Il nous reste à parler des dames qui étoient alors le plus avant à la cour, et qui pouvoient aspirer aux bonnes grâces du roi.

La comtesse de Soissons auroit pu y prétendre, par la grande habitude qu'elle avoit conservée avec lui, et pour avoir été sa première inclination. C'étoit une personne qu'on ne pouvoit pas appeler belle, et qui néanmoins étoit capable de plaire. Son esprit n'avoit rien d'extraordinaire, ni de fort poli; mais il étoit naturel et agréable avec les personnes qu'elle connoissoit. La grande fortune de son oncle l'autorisoit à n'avoir pas besoin de se contraindre. Cette liberté qu'elle avoit prise, jointe à un esprit vif et à un naturel ardent, l'avoit rendue si attachée à ses

propres volontés, qu'elle étoit incapable de s'assujétir qu'à ce qui lui étoit agréable : elle avoit naturellement de l'ambition, et, dans le temps où le roi l'avoit aimée, le trône ne lui avoit point paru trop au-dessus d'elle, pour n'oser y aspirer. Son oncle, qui l'aimoit fort, n'avoit pas été éloigné du dessein de l'y faire monter ; mais tous les faiseurs d'horoscopes l'avoient tellement assuré qu'elle ne pourroit y parvenir, qu'il en avoit perdu la pensée, et l'avoit mariée au comte de Soissons. Elle avoit pourtant toujours conservé quelque crédit auprès du roi, et une certaine liberté de lui parler plus hardiment que les autres ; ce qui faisoit soupçonner assez souvent que dans certains momens la galanterie trouvoit encore place dans leur conversation.

Cependant il paroissoit impossible que le roi lui redonnât son cœur ; ce prince étoit plus sensible en quelque manière à l'attachement qu'on avoit pour lui, qu'à l'agrément et au mérite des personnes. Il avoit aimé la comtesse de Soissons avant qu'elle fût mariée, et il avoit cessé de l'aimer, par l'opinion qu'il avoit que Villequier (*) ne lui étoit pas désagréable ; peut-être l'avoit-il cru sans fondement ; et, il y a même assez d'apparence qu'il se trompoit, puisqu'étant si peu

(*) Depuis duc d'Aumont.

capable de se contraindre, si elle l'eût aimé, elle l'eût bientôt fait paroître. Mais enfin, puisqu'il l'avoit quittée sur le simple soupçon qu'un autre en étoit aimé, il n'avoit garde de retourner à elle, lorsqu'il croyoit avoir une certitude entière qu'elle aimoit le marquis de Vardes (*).

Mademoiselle de Mancini étoit encore à la cour, quand son oncle mourut. Pendant sa vie, il avoit conclu son mariage avec le connétable Colonne; et l'on n'attendoit plus que celui qui devoit l'épouser, au nom de ce connétable, pour la faire partir de France. Il étoit difficile de démêler quels étoient ses sentimens pour le roi, et quels sentimens le roi avoit pour elle. Il l'avoit passionnément aimée, comme nous avons déjà dit; et, pour faire comprendre jusqu'où cette passion l'avoit mené, nous dirons en peu de mots ce qui s'étoit passé avant la mort du cardinal.

Cet attachement avoit commencé pendant le voyage de Calais, et la reconnoissance l'avoit fait naître plutôt que la beauté; mademoiselle de Mancini n'en avoit aucune; il n'y avoit nul charme dans sa personne, et très-peu dans son esprit,

(*) Dubec Crepin, marquis de Vardes, capitaine des cent suisses.

quoiqu'elle en eût infiniment : elle l'avoit hardi, résolu, emporté, libertin et éloigné de toute sorte de civilité et de politesse.

Pendant une dangereuse maladie (*) que le roi avoit eue à Calais, elle avoit témoigné une affliction si violente de son mal, et l'avoit si peu cachée, que, lorsqu'il commença à se mieux porter, tout le monde lui parla de la douleur de mademoiselle de Mancini; peut-être, dans la suite, lui en parla-t-elle elle-même. Enfin, elle lui fit paroître tant de passion, et rompit si entièrement toutes les contraintes où la reine-mère et le cardinal la tenoient, que l'on peut dire qu'elle contraignit le roi à l'aimer.

Le cardinal ne s'opposa pas d'abord à cette passion; il crut qu'elle ne pouvoit être que conforme à ses intérêts; mais, comme il vit dans la suite que sa nièce ne lui rendoit aucun compte de ses conversations avec le roi, et qu'elle prenoit sur son esprit tout le crédit qui lui étoit possible, il commença à craindre qu'elle n'y en prît trop, et voulut apporter quelque diminution à cet attachement. Il vit bientôt qu'il s'en étoit avisé trop tard; le roi étoit entièrement abandonné à sa passion : et l'opposition qu'il fit paroître, ne servit qu'à aigrir contre lui l'esprit de sa niè-

(*) La petite vérole.

ce, et à la porter à lui rendre toute sorte de mauvais services.

Elle n'en rendit pas moins à la reine dans l'esprit du roi, soit en lui décriant sa conduite pendant la régence, ou en lui apprenant tout ce que la médisance avoit inventé contr'elle. Enfin, elle éloignoit si bien de l'esprit du roi tous ceux qui pouvoient lui nuire, et s'en rendit maîtresse si absolue, que, pendant le temps que l'on commençoit à traiter la paix et le mariage, il demanda au cardinal la permission de l'épouser, et témoigna ensuite, par toutes ses actions, qu'il le souhaitoit.

Le cardinal, qui savoit que la reine ne pourroit entendre sans horreur la proposition de ce mariage, et que l'exécution en eût été très-hasardeuse pour lui, se voulut faire un mérite envers la reine et envers l'état d'une chose qu'il croyoit contraire à ses propres intérêts.

Il déclara au roi qu'il ne consentiroit jamais à lui laisser faire une alliance si disproportionnée; et que, s'il la faisoit de son autorité absolue, il lui demanderoit à l'heure même la permission de se retirer hors de France.

La résistance du cardinal étonna le roi, et lui fit peut-être faire des réflexions qui ralentirent la violence de son amour : l'on continua de traiter

la paix et le mariage; et le cardinal, avant que de partir pour aller régler les articles de l'un et de l'autre, ne voulut pas laisser sa nièce à la cour : il résolut de l'envoyer à Brouage; le roi fut aussi affligé que le peut être un amant à qui l'on ôte sa maîtresse; mais mademoiselle de Mancini, qui ne se contentoit pas des mouvemens de son cœur, et qui auroit voulu qu'il eût témoigné son amour par des actions d'autorité, lui reprocha, en lui voyant répandre des larmes, lorsqu'elle monta en carrosse, qu'il pleuroit et qu'il étoit le maître : ces reproches ne l'obligèrent pas à le vouloir être; il la laissa partir, quelqu'affligé qu'il fût, lui promettant néanmoins qu'il ne consentiroit jamais au mariage d'Espagne, et qu'il n'abandonneroit pas le dessein de l'épouser.

Toute la cour partit quelque temps après pour aller à Bordeaux, afin d'être plus près du lieu où l'on traitoit la paix.

Le roi vit mademoiselle de Mancini à St.-Jean-d'Angéli; il en parut plus amoureux que jamais, dans le peu de momens qu'il eut à être avec elle, et lui promit toujours la même fidélité. Le temps, l'absence et la raison le firent enfin manquer à sa promesse; et, quand le traité fut achevé, il l'alla signer à l'île de la Conférence, et prendre l'infante d'Espagne, des mains du roi, son père,

pour la faire reine de France dès le lendemain.

La cour revint ensuite à Paris. Le cardinal, qui ne craignoit plus rien, y fit aussi revenir ses nièces.

Mademoiselle de Mancini étoit outrée de rage et de désespoir; elle trouvoit qu'elle avoit perdu en même temps un amant fort aimable, et la plus belle couronne de l'univers: un esprit plus modéré que le sien auroit eu de la peine à ne pas s'emporter dans une semblable occasion; aussi s'étoit-elle abandonnée à la rage et à la colère.

Le roi n'avoit plus la même passion pour elle; la possession d'une princesse belle et jeune, comme la reine, sa femme, l'occupoit agréablement; néanmoins, comme l'attachement d'une femme est rarement un obstacle à l'amour qu'on a pour une maîtresse, le roi seroit peut-être revenu à mademoiselle de Mancini, s'il n'eût connu qu'entre tous les partis qui se présentoient alors pour l'épouser, elle souhaitoit ardemment le duc Charles, neveu du duc de Lorraine, et s'il n'avoit été persuadé que ce prince avoit su toucher son cœur.

Le mariage ne s'en put faire par plusieurs raisons; le cardinal conclut celui du connétable Colonne, et mourut, comme nous avons dit, avant qu'il fût achevé.

Mademoiselle de Mancini avoit une si horrible répugnance pour ce mariage, que, voulant l'éviter, si elle eût vu quelqu'apparence de regagner le cœur du roi, malgré tout son dépit, elle y auroit travaillé de toute sa puissance.

Le public ignoroit le secret dépit qu'avoit eu le roi du penchant qu'elle avoit témoigné pour le mariage du neveu du duc de Lorraine; et, comme on le voyoit souvent aller au palais Mazarin, où elle logeoit avec madame Mazarin, sa sœur, on ne savoit si le roi y étoit conduit par les restes de son ancienne flamme, ou par les étincelles d'une nouvelle, que les yeux de madame Mazarin étoient bien capables d'allumer.

C'étoit, comme nous avons dit, non-seulement la plus belle des nièces du cardinal, mais aussi une des plus parfaites beautés de la cour. Il ne lui manquoit que de l'esprit pour être accomplie, et pour lui donner la vivacité qu'elle n'avoit pas; ce défaut même n'en étoit pas un pour tout le monde, et beaucoup de gens trouvoient son air languissant et sa négligence capables de se faire aimer.

Ainsi les opinions se portoient aisément à croire que le roi lui en vouloit, et que l'ascendant du cardinal garderoit encore son cœur dans sa famille. Il est vrai que cette opinion n'étoit pas

sans fondement; l'habitude que le roi avoit prise avec les nièces du cardinal lui donnoit plus de dispositions à leur parler qu'à toutes les autres femmes; et la beauté de madame Mazarin, jointe à l'avantage que donne un mari qui n'est guère aimable à un roi qui l'est beaucoup, l'eût aisément porté à l'aimer, si M. de Mazarin n'avoit eu ce même soin, que nous lui avons vu depuis, d'éloigner sa femme des lieux où étoit le roi.

Il y avoit encore à la cour un grand nombre de belles dames, sur qui le roi auroit pu jeter les yeux.

Madame d'Armagnac, fille du maréchal de Villeroi, étoit d'une beauté à attirer ceux de tout le monde. Pendant qu'elle étoit fille, elle avoit donné beaucoup d'espérance à tous ceux qui l'avoient aimée, qu'elle souffriroit aisément de l'être, lorsque le mariage l'auroit mise dans une condition plus libre. Cependant, sitôt qu'elle eut épousé M. d'Armagnac, soit qu'elle eût de la passion pour lui, ou que l'âge l'eût rendue plus circonspecte, elle s'étoit entièrement retirée dans sa famille.

La seconde fille du duc de Mortemart (*), qu'on appeloit mademoiselle de Tonnay-Charente, étoit encore une beauté très-achevée,

(*) Madame de Montespan.

quoiqu'elle ne fût pas parfaitement agréable. Elle avoit beaucoup d'esprit, et une sorte d'esprit plaisant et naturel, comme tous ceux de sa maison.

Le reste des belles personnes qui étoient à la cour, ont trop peu de part à ce que nous avons à dire, pour m'obliger d'en parler; et nous ferons seulement mention de celles qui s'y trouveront mêlées, selon que la suite nous y engagera.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE

DE MADAME

HENRIETTE D'ANGLETERRE,

PREMIÈRE FEMME

DE PHILIPPE DE FRANCE,

DUC D'ORLÉANS.

SECONDE PARTIE.

LA cour étoit revenue à Paris aussitôt après la mort du cardinal. Le roi s'appliquoit à prendre une connoissance exacte des affaires : il donnoit à cette occupation la plus grande partie de son temps, et partageoit le reste avec la reine, sa femme.

Celui qui devoit épouser mademoiselle de Mancini, au nom du connétable Colonne, arriva à Paris, et elle eut la douleur de se voir chassée de France par le roi ; ce fut à la vérité avec tous les honneurs imaginables. Le roi la traita dans son

mariage, et dans tout, comme si son oncle eût encore vécu; mais enfin, on la maria, et on la fit partir avec assez de précipitation.

Elle soutint sa douleur avec beaucoup de constance, et même avec assez de fierté; mais, au premier lieu où elle coucha en sortant de Paris, elle se trouva si pressée de sa douleur, et si accablée de l'extrême violence qn'elle s'étoit faite, qu'elle pensa y demeurer; enfin elle continua son chemin, et s'en alla en Italie, avec la consolation de n'être plus sujette d'un roi, dont elle avoit cru devoir être la femme.

La première chose considérable qui se fit après la mort du cardinal, ce fut le mariage de monsieur avec la princesse d'Angleterre. Il avoit été résolu par le cardinal; et, quoiqne cette alliance semblât contraire à toutes les règles de la politique, il avoit cru qu'on devoit être si assuré de la douceur du naturel de monsieur, et de son attachement pour le roi, qu'on ne devoit point craindre de lui donner un roi d'Angleterre pour beau-frère.

L'histoire de notre siècle est si remplie des grandes révolutions de ce royaume, et le malheur qui fit perdre la vie au meilleur roi (*) du

(*) Charles I.er, qui eut la tête tranchée à Londres le 9 février 1649.

monde, sur un échafaud, par les mains de ses sujets, et qui contraignit la reine, sa femme, à venir chercher un asile dans le royaume de ses pères, est un exemple de l'inconstance de la fortune, qui est su de toute la terre.

Le changement funeste de cette maison royale fut favorable en quelque chose à la princesse d'Angleterre. Elle étoit encore entre les bras de sa nourrice, et fut la seule de tous les enfans de la reine, sa mère (*), qui se trouva auprès d'elle pendant sa disgrace. Cette reine s'appliquoit toute entière au soin de son éducation; et, le malheur de ses affaires la faisant plutôt vivre en personne privée qu'en souveraine, cette jeune princesse prit toutes les lumières, toute la civilité et toute l'humanité des conditions ordinaires, et conserva dans son cœur et dans sa personne toutes les grandeurs de sa naissance royale.

Aussitôt que cette princesse commença à sortir de l'enfance, on lui trouva un agrément extraordinaire. La reine-mère témoigna beaucoup d'inclination pour elle; et, comme il n'y avoit nulle apparence que le roi pût épouser l'infante, sa nièce, elle parut souhaiter qu'il épousât cette princesse. Le roi au contraire témoigna de l'aversion pour ce mariage, et même pour sa per-

(*) Henriette de France, fille de Henri IV.

sonne; il la trouvoit trop jeune pour lui, et il avouoit enfin qu'elle ne lui plaisoit pas, quoiqu'il n'en pût dire la raison; aussi eût-il été difficile d'en trouver; c'étoit principalement ce que la princesse d'Angleterre possédoit au souverain degré que le don de plaire et ce qu'on appelle grâces; les charmes étoient répandus en toute sa personne, dans ses actions et dans son esprit, et jamais princesse n'a été si également capable de se faire aimer des hommes, et adorer des femmes.

En croissant, sa beauté augmenta aussi, en sorte que, quand le mariage du roi fut achevé, celui de monsieur et d'elle fut résolu. Il n'y avoit rien à la cour qu'on pût lui comparer.

En ce même temps, le roi (*), son frère, fut rétabli sur le trône, par une révolution presque aussi prompte que celle qui l'en avoit chassé. Sa mère voulut aller jouir du plaisir de le voir paisible possesseur de son royaume; et, avant que d'achever le mariage de la princesse, sa fille, elle la mena avec elle en Angleterre. Ce fut dans ce voyage que la princesse commença à reconnoître la puissance de ses charmes; le duc de Buckingham (**), fils de celui qui fut décapité, jeune et

(*) Qui fut rétabli en 1660, Charles II.

(**) Il ne fut pas décapité; mais il fut assassiné par Felton.

bien fait, étoit alors fortement attaché à la princesse royale (*), sa sœur, qui étoit à Londres. Quelque grand que fût cet attachement, il ne put tenir contre la princesse d'Angleterre; et ce duc devint si passionnément amoureux d'elle, qu'on peut dire qu'il en perdit la raison.

La reine d'Angleterre étoit tous les jours pressée par les lettres de monsieur de s'en retourner en France, pour achever son mariage qu'il témoignoit souhaiter avec impatience; ainsi, elle fut obligée de partir, quoique la saison fut fort rude et fort fâcheuse.

Le roi, son fils, l'accompagna jusqu'à une journée de Londres. Le duc de Buckingham la suivit, comme tout le reste de la cour; mais, au lieu de s'en retourner de même, il ne put se résoudre à abandonner la princesse d'Angleterre, et demanda au roi la permission de passer en France; de sorte que, sans équipage et sans toutes les choses nécessaires pour un pareil voyage, il s'embarqua à Portsmouth avec la reine.

Le vent fut favorable le premier jour; mais, le lendemain, il fut si contraire, que le vaisseau de la reine se trouva ensablé, et en grand danger de périr; l'épouvante fut grande dans tout le navire; et le duc de Buckingham, qui craignoit

(*) Depuis femme de l'électeur palatin.

pour plus d'une vie, parut dans un désespoir inconcevable.

Enfin on tira le vaisseau du péril où il étoit; mais il fallut relâcher au port.

Madame la princesse d'Angleterre fut attaquée d'une fièvre très-violente. Elle eut pourtant le courage de vouloir se rembarquer dès que le vent fut favorable; mais, sitôt qu'elle fut dans le vaisseau, la rougeole sortit; de sorte qu'on ne put abandonner la terre, et qu'on ne put aussi songer à débarquer, de peur de hasarder sa vie par cette agitation.

Sa maladie fut très-dangereuse. Le duc de Buckingham parut comme un fou et un désespéré dans les momens où il la crut en péril. Enfin, lorsqu'elle se porta assez bien pour souffrir la mer, et pour aborder au Havre, il eut des jalousies si extravagantes des soins que l'amiral d'Angleterre prenoit pour cette princesse, qu'il le querella sans aucune sorte de raison; et la reine, craignant qu'il n'en arrivât du désordre, ordonna au duc de Buckingham de s'en aller à Paris, pendant qu'elle séjourneroit quelque temps au Havre, pour laisser reprendre des forces à la princesse sa fille.

Lorsqu'elle fut entièrement rétablie, elle revint à Paris; monsieur alla au-devant d'elle, avec tous les empressemens imaginables, et continua

jusqu'à son mariage, à lui rendre des devoirs auxquels il ne manquoit que de l'amour; mais le miracle d'enflammer le cœur de ce prince n'étoit réservé à aucune femme du monde.

Le comte de Guiches étoit en ce temps-là son favori. C'étoit le jeune homme de la cour le plus beau et le mieux fait, aimable de sa personne, galant, hardi, brave, rempli de grandeur et d'élévation : la vanité que tant de bonnes qualités lui donnoient, et un air méprisant répandu dans toutes ses actions, ternissoient un peu tout ce mérite; mais il faut pourtant avouer qu'aucun homme de la cour n'en avoit autant que lui. Monsieur l'avoit fort aimé dès l'enfance, et avoit toujours conservé avec lui un grand commerce, et aussi étroit qu'il y en peut avoir entre de jeunes gens.

Le comte étoit alors amoureux de madame de Chalais, fille du duc de Marmoutiers; elle étoit très-aimable, sans être fort belle; il la cherchoit partout; il la suivoit en tous lieux; enfin c'étoit une passion si publique et si déclarée, qu'on doutoit qu'elle fût approuvée de celle qui la causoit; et l'on s'imaginoit que, s'il y avoit eu quelqu'intelligence entr'eux, elle lui auroit fait prendre des chemins plus cachés. Cependant il est certain que, s'il n'en étoit pas tout-à-fait aimé, il n'en étoit

pas haï, et qu'elle voyoit son amour sans colère. Le duc de Buckingham fut le premier qui se douta qu'elle n'avoit pas assez de charmes, pour retenir un homme qui seroit tous les jours exposé à ceux de madame la princesse d'Angleterre. Un soir qu'il étoit venu chez elle, madame de Chalais y vint aussi. La princesse lui dit, en anglois, que c'étoit la maîtresse du comte de Guiches, et lui demanda s'il ne la trouvoit pas fort aimable. Non, lui répondit-il, je ne trouve pas qu'elle le soit assez pour lui, qui me paroît, malgré que j'en aie, le plus honnête homme de toute la cour, et je souhaite, madame, que tout le monde ne soit pas de mon avis. La princesse ne fit pas réflexion à ce discours, et le regarda comme un effet de la passion de ce duc, dont il lui donnoit tous les jours quelque preuve, et qu'il ne laissoit que trop voir à tout le monde.

Monsieur s'en aperçut bientôt, et ce fut en cette occasion que madame la princesse d'Angleterre découvrit pour la première fois cette jalousie naturelle, dont il lui donna depuis tant de marques. Elle vit donc son chagrin ; et, comme elle ne se soucioit pas du duc de Buckingham, qui, quoique fort aimable, a eu souvent le malheur de n'être pas aimé, elle en parla à la reine sa mère, qui prit soin de remettre l'esprit de monsieur, et de

lui faire concevoir que la passion du duc étoit regardée comme une chose ridicule.

Cela ne déplut point à monsieur; mais il n'en fut pas entièrement satisfait : il s'en ouvrit à la reine sa mère (*), qui eut de l'indulgence pour la passion du duc, en faveur de celle que son père lui avoit autrefois témoignée. Elle ne voulut pas qu'on fît de bruit; mais elle fut d'avis qu'on lui fît entendre, lorsqu'il auroit fait encore quelque séjour en France, que son retour étoit nécessaire en Angleterre; ce qui fut exécuté dans la suite.

Enfin le mariage de monsieur s'acheva, et fut fait en carême sans cérémonie dans la chapelle du palais. Toute la cour rendit ses devoirs à madame la princesse d'Angleterre, que nous appellerons dorénavant madame.

Il n'y eut personne qui ne fût surpris de son agrément, de sa civilité et de son esprit : comme la reine-mère la tenoit fort près de sa personne, on ne la voyoit jamais que chez elle, où elle ne parloit quasi point. Ce fut une nouvelle découverte de lui trouver l'esprit aussi aimable que tout le reste; on ne parloit que d'elle, et tout le monde s'empressoit à lui donner des louanges.

Quelque temps après son mariage, elle vint lo-

(*) Anne d'Autriche.



ger chez monsieur aux Thuileries; le roi et la reine allèrent à Fontainebleau. Monsieur et madame demeurèrent quelque temps à Paris; ce ſut alors que toute la France se trouva chez elle : tous les hommes ne pensoient qu'à lui ſaire leur cour, et toutes les femmes qu'à lui plaire.

Madame de Valentinois (*), sœur du comte de Guiches, que monsieur aimoit ſort, à cause de son frère et à cause d'elle-même (car il avoit pour elle toute l'inclination dont il étoit capable) fut une de celles qu'elle choisit pour être dans ses plaisirs; mesdemoiselles de Créqui, et de Châtillon (**), et mademoiselle de Tonnay-Charente (***) avoient l'honneur de la voir souvent, aussi bien que d'autres personnes à qui elle avoit témoigné de la bonté avant qu'elle fût mariée.

Mademoiselle de la Trimouille et madame de la Fayette étoient de ce nombre. La première lui plaisoit par sa bonté, et par une certaine ingénuité à conter tout ce qu'elle avoit dans le cœur, qui ressentoit la simplicité des premiers siècles; l'autre lui avoit été agréable par son bonheur; car, bien qu'on lui trouvât du mérite, c'étoit une sorte de mérite si sérieux en apparence, qu'il ne

(*) Depuis madame de Monaco.

(**) Depuis duchesse de Mekelbourg,

(***) Depuis madame de Montespan.

sembloit pas qu'il dût plaire à une princesse aussi jeune que madame. Cependant, elle lui avoit été agréable, et elle avoit été si touchée du mérite et de l'esprit de madame, qu'elle lui dut plaire dans la suite par l'attachement qu'elle eut pour elle.

Toutes ces personnes passoient les après-dinées chez madame. Elles avoient l'honneur de la suivre au cours; au retour de la promenade, on soupoit chez monsieur; après le souper, tous les hommes de la cour s'y rendoient, et on passoit le soir parmi les plaisirs de la comédie, du jeu et des violons; enfin, on s'y divertissoit avec tout l'agrément imaginable, et sans aucun mélange de chagrin. Mademoiselle de Chalais y venoit assez souvent; le comte de Guiches ne manquoit pas de s'y rendre; la familiarité qu'il avoit chez monsieur, lui donnoit l'entrée chez ce prince aux heures les plus particulières. Il voyoit madame à tous momens avec tous ses charmes. Monsieur prenoit même le soin de les lui faire admirer; enfin, il l'exposoit à un péril qu'il étoit presque impossible d'éviter.

Après quelque séjour à Paris, monsieur et madame s'en allèrent à Fontainebleau. Madame y porta la joie et les plaisirs. Le roi connut, en la voyant de plus près, combien il avoit été injuste, en ne la trouvant pas la plus belle person-

ne du monde. Il s'attacha fort à elle, et lui témoigna une complaisance extrême. Elle disposoit de toutes les parties de divertissement; elles se faisoient toutes pour elle, et il paroissoit que le roi n'y avoit de plaisir que celui qu'elle en recevoit. C'étoit dans le milieu de l'été; madame s'alloit baigner tous les jours; elle partoit en carrosse, à cause de la chaleur, et revenoit à cheval, suivie de toutes les dames habillées galamment, avec mille plumes sur leur tête, accompagnées du roi et de la jeunesse de la cour; après souper, on montoit dans des calèches, et, au bruit des violons, on s'alloit promener une partie de la nuit autour du canal.

L'attachement que le roi avoit pour madame, commença bientôt à faire du bruit, et à être interprété diversement. La reine-mère en eut d'abord beaucoup de chagrin; il lui parut que madame lui ôtoit absolument le roi, et qu'il lui donnoit toutes les heures qui avoient accoutumé d'être pour elle. La grande jeunesse de madame lui persuada qu'il seroit facile d'y remédier, et que, lui faisant parler par l'abbé de Montaigu, et par quelques personnes qui devoient avoir quelque crédit sur son esprit, elle l'obligeroit à se tenir plus attachée à sa personne, et de n'attirer pas le roi dans des divertissemens qui en étoient éloignés.

Madame étoit lasse de l'ennui et de la contrainte qu'elle avoit essuyés auprès de la reine, sa mère. Elle crut que la reine, sa belle-mère, vouloit prendre sur elle une pareille autorité; elle fut occupée de la joie d'avoir ramené le roi à elle, et de savoir, par lui-même, que la reine-mère tâchoit de l'en éloigner. Toutes ces choses la détournèrent tellement des mesures qu'on vouloit lui faire prendre, que même elle n'en garda plus aucune. Elle se lia d'une manière étroite avec la comtesse de Soissons, qui étoit alors l'objet de la jalousie de la reine et de l'aversion de la reine-mère, et ne pensa plus qu'à plaire au roi comme belle-sœur; je crois qu'elle lui plut d'une autre manière; je crois aussi qu'elle pensa qu'il ne lui plaisoit que comme un beau-frère, quoiqu'il lui plût peut-être davantage; mais enfin, comme ils étoient tous deux infiniment aimables, et tous deux nés avec des dispositions galantes; qu'ils se voyoient tous les jours au milieu des plaisirs et des divertissemens, il parut aux yeux de tout le monde qu'ils avoient l'un pour l'autre cet agrément qui précède d'ordinaire les grandes passions.

Cela fit bientôt beaucoup de bruit à la cour; la reine-mère fut ravie de trouver un prétexte si spécieux de bienséance et de dévotion, pour s'oppo-

ser à l'attachement que le roi avoit pour madame; elle n'eut pas de peine à faire entrer monsieur dans ses sentimens; il étoit jaloux par lui-même, et il le devenoit encore davantage par l'humeur de madame, qu'il ne trouvoit pas aussi éloignée de la galanterie qu'il l'auroit souhaité.

L'aigreur s'augmentoit tous les jours entre la reine-mère et elle; le roi donnoit toutes les espérances à madame; mais il se ménageoit néanmoins avec la reine-mère, en sorte que lorsqu'elle redisoit à monsieur ce que le roi lui avoit dit, monsieur trouvoit assez de matière pour vouloir persuader à madame que le roi n'avoit pas pour elle autant de considération qu'il lui en témoignoit : tout cela faisoit un cercle de redites et de démêlés qui ne donnoit pas un moment de repos ni aux uns ni aux autres. Cependant, le roi et madame, sans s'expliquer entr'eux de ce qu'ils sentoient l'un pour l'autre, continuèrent de vivre d'une manière qui ne laissoit douter à personne qu'il n'y eût entr'eux plus que de l'amitié.

Le bruit s'en augmenta fort, et la reine-mère et madame en parlèrent si fortement au roi et à monsieur, qu'ils commencèrent à ouvrir les yeux, et à faire peut-être des réflexions qu'ils n'avoient point encore faites; enfin, ils résolurent de faire cesser ce grand bruit, et, par quelque

motif que ce pût être, ils convinrent entr'eux que le roi seroit l'amoureux de quelque personne de la cour. Ils jetèrent les yeux sur celles qui paroissoient les plus propres à ce dessein, et choisirent, entr'autres, mademoiselle de Pon (*), parente du maréchal d'Albret, et qui, pour être nouvellement venue de province, n'avoit pas toute l'habileté imaginable; ils jetèrent aussi les yeux sur Chimerault (**), une des filles de la reine, fort coquette, et sur la Vallière, qui étoit une fille de madame, fort jolie, fort douce et fort naïve. La fortune de cette fille étoit médiocre; sa mère s'étoit remariée à Saint-Remi, premier maître d'hôtel de monsieur le duc d'Orléans; ainsi, elle avoit presque toujours été à Orléans ou à Blois. Elle se trouvoit très-heureuse d'être auprès de madame; tout le monde la trouvoit jolie; plusieurs jeunes gens avoient pensé à s'en faire aimer; le comte de Guiches s'y étoit attaché plus que les autres; il y paroissoit encore tout occupé, lorsque le roi la choisit pour une de celles dont il vouloit éblouir le public. De concert avec madame, il commença, non-seulement à faire l'amoureux d'une des trois qu'ils avoient choisies, mais de toutes les trois ensemble; il ne fut pas

(*) Depuis madame d'Heudicourt.

(**) Depuis madame de la Basinière.

long-temps sans prendre parti : son cœur se détermina en faveur de la Vallière ; et, quoiqu'il ne laissât pas de dire des douceurs aux autres, et d'avoir même un commerce assez réglé avec Chimerault, la Vallière eut tous ses soins et toutes ses assiduités.

Le comte de Guiches, qui n'étoit pas assez amoureux pour s'opiniâtrer contre un rival si redoutable, l'abandonna et se brouilla avec elle, en lui disant des choses assez désagréables.

Madame vit avec quelque chagrin que le roi s'attachoit véritablement à la Vallière ; ce n'est peut-être pas qu'elle en eût ce qu'on pourroit appeler de la jalousie ; mais elle eût été bien aise qu'il n'eût pas eu de véritable passion, et qu'il eût conservé pour elle une sorte d'attachement, qui, sans avoir la violence de l'amour, en eût la complaisance et l'agrément.

Long-temps avant qu'elle fût mariée, on avoit prédit que le comte de Guiches seroit amoureux d'elle ; et, sitôt qu'il eut quitté la Vallière, on commença à dire qu'il aimoit madame, et peut-être même qu'on le dit avant qu'il en eût la pensée ; mais ce bruit ne fut pas désagréable à sa vanité ; et, comme son inclination s'y trouva peut-être disposée, il ne prit pas de grands soins pour s'empêcher de devenir amoureux, ni pour empêcher

qu'on ne le soupçonnât de l'être. L'on répétoit alors à Fontainebleau un ballet, que le roi et madame dansèrent, et qui fut le plus agréable qui ait jamais été, soit par le lieu où il se dansoit, qui étoit le bord de l'étang, ou par l'invention qu'on avoit trouvée, de faire venir du bout d'une allée le théâtre tout entier, chargé d'une infinité de personnes, qui s'approchoient insensiblement, et qui faisoient une entrée, en dansant devant le théâtre.

Pendant la répétition de ce ballet, le comte de Guiches étoit très-souvent avec madame, parce qu'il dansoit dans la même entrée : il n'osoit encore lui rien dire de ses sentimens; mais, par une certaine familiarité qu'il avoit acquise auprès d'elle, il prenoit la liberté de lui demander des nouvelles de son cœur, et si rien ne l'avoit jamais touchée : elle lui répondoit avec beaucoup de bonté et d'agrément, et il s'émancipoit quelquefois à crier, en s'enfuyant d'auprès d'elle, qu'il étoit en grand péril.

Madame recevoit tout cela comme des choses galantes, sans y faire une plus grande attention : le public y vit plus clair qu'elle-même. Le comte de Guiches laissoit voir, comme on a déjà dit, ce qu'il avoit dans le cœur, en sorte que le bruit s'en répandit aussitôt. La grande amitié que ma-

dame avoit pour la duchesse de Valentinois, contribua beaucoup à faire croire qu'il y avoit de l'intelligence entr'eux, et l'on regardoit monsieur, qui paroissoit amoureux de madame de Valentinois, comme la dupe du frère et de la sœur. Il est vrai, néanmoins, qu'elle se mêla très-peu de cette galanterie; et, quoique son frère ne lui cachât point sa passion pour madame, elle ne commença pas les liaisons qui ont paru depuis.

Cependant, l'attachement du roi pour la Vallière augmentoit toujours; il faisoit beaucoup de progrès auprès d'elle; ils gardoient beaucoup de mesures; il ne la voyoit pas chez madame et dans les promenades du jour; mais à la promenade du soir, il sortoit de la calèche de madame, et s'alloit mettre près de celle de la Vallière, dont la portière étoit abattue; et, comme c'étoit dans l'obscurité de la nuit, il parloit avec beaucoup de commodité.

La reine-mère et madame n'en furent pas moins mal ensemble. Lorsqu'on vit que le roi n'en étoit point amoureux, puisqu'il l'étoit de la Vallière, et que madame ne s'opposoit pas aux soins que le roi rendoit à cette fille, la reine-mère en fut aigrie; elle tourna l'esprit de monsieur, qui s'en aigrit, et qui prit au point d'honneur que le roi

fût amoureux d'une fille de madame. Madame, de son côté, manquoit, en beaucoup de choses, aux égards qu'elle devoit à la reine-mère et même à ceux qu'elle devoit à monsieur; en sorte que l'aigreur étoit grande de toutes parts.

Dans ce même temps, le bruit fut grand de la passion du comte de Guiches. Monsieur en fut bientôt instruit, et lui fit très-mauvaise mine. Le comte de Guiches, soit par son naturel fier, soit par chagrin de voir monsieur instruit d'une chose qu'il lui étoit commode qu'il ignorât, eut avec monsieur un éclaircissement fort audacieux, et rompit avec lui, comme s'il eût été son égal; cela éclata publiquement, et le comte de Guiches se retira de la cour.

Le jour que ce bruit arriva, madame gardoit la chambre, et ne voyoit personne; elle ordonna qu'on laissât seulement entrer ceux qui répétoient avec elle, dont le comte de Guiches étoit du nombre; elle ne savoit point ce qui venoit de se passer. Comme le roi vint chez elle, elle lui dit les ordres qu'elle avoit donnés; le roi lui répondit, en souriant, qu'elle ne connoissoit pas mal ceux qui devoient être exemptés, et lui conta ensuite ce qui venoit de se passer entre monsieur et le comte de Guiches; la chose fut sue de tout le monde, et le maréchal de Grammont, père du

comte de Guiches, renvoya son fils à Paris, et lui défendit de revenir à Fontainebleau.

Pendant ce temps-là, les affaires du ministère n'étoient pas plus tranquilles que celles de l'amour; et, quoique M. Fouquet, depuis la mort du cardinal, eût demandé pardon au roi de toutes les choses passées, quoique le roi le lui eût accordé, et qu'il parût l'emporter sur les autres ministres, néanmoins on travailloit fortement à sa perte, et elle étoit résolue.

Madame de Chevreuse, qui avoit toujours conservé quelque chose de ce grand crédit qu'elle avoit eu sur la reine-mère, entreprit de la porter à perdre M. Fouquet.

M. de Laigue, marié en secret, à ce que l'on a cru, avec madame de Chevreuse, étoit mal content de ce surintendant; il gouvernoit madame de Chevreuse; M. le Tellier, et M. Colbert se joignirent à eux; la reine-mère fit un voyage à Dampierre, et la perte de M. Fouquet fut conclue, et on y fit ensuite consentir le roi. On résolut d'arrêter ce surintendant; mais les ministres, craignant, quoique sans sujet, le nombre d'amis qu'il avoit dans le royaume, portèrent le roi à aller à Nantes, afin d'être près de Belle-Isle, que M. Fouquet venoit d'acheter, et de s'en rendre maître.

Ce voyage fut long-temps résolu sans qu'on en fît la proposition; mais enfin, sur des prétextes qu'ils trouvèrent, on commença à en parler. M. Fouquet, bien éloigné de penser que sa perte fût l'objet de ce voyage, se croyoit tout à fait assuré de sa fortune; et le roi, de concert avec les autres ministres, pour lui ôter toute sorte de défiance, le traitoit avec de si grandes distinctions, que personne ne doutoit qu'il ne gouvernât.

Il y avoit long-temps que le roi avoit dit qu'il vouloit aller à Vaux, maison superbe de ce surintendant; et, quoique la prudence dût l'empêcher de faire voir au roi une chose qui marquoit si fort le mauvais usage des finances, et qu'aussi la bonté du roi dût le retenir d'aller chez un homme qu'il alloit perdre, néanmoins ni l'un ni l'autre n'y firent aucune réflexion.

Toute la cour alla à Vaux, et M. Fouquet joignit à la magnificence de sa maison toute celle qui peut être imaginée pour la beauté des divertissemens et la grandeur de la réception. Le roi en arrivant en fut étonné, et M. Fouquet le fut de remarquer que le roi l'étoit; néanmoins ils se remirent l'un et l'autre. La fête fut la plus complète qui ait jamais été. Le roi étoit alors dans la première ardeur de la possession de la Vallière; l'on a cru que ce fut là qu'il la vit pour la pre-

mière fois en particulier; mais il y avoit déjà quelque temps qu'il la voyoit dans la chambre du comte de Saint-Aignan (*), qui étoit le confident de cette intrigue.

Peu de jours après la fête de Vaux, on partit pour Nantes; et ce voyage, auquel on ne voyoit aucune nécessité, paroissoit la fantaisie d'un jeune roi.

M. Fouquet, quoiqu'avec la fièvre quarte, suivit la cour, et fut arrêté à Nantes; ce changement surprit le monde, comme on peut se l'imaginer, et étourdit tellement les parens et les amis de M. Fouquet, qu'ils ne songèrent pas à mettre à couvert ses papiers, quoiqu'ils en eussent eu le loisir. On le prit dans sa maison, sans aucune formalité; on l'envoya à Angers, et le roi revint à Fontainebleau.

Tous les amis de M. Fouquet furent chassés et éloignés des affaires. Le conseil des trois autres ministres (**) se forma entièrement. M. Colbert eut les finances, quoique l'on en donnât quelqu'apparence au maréchal de Villeroi, et M. Colbert commença à prendre auprès du roi ce crédit qui le rendit depuis le premier homme de l'état.

(*) Depuis duc de Saint-Aignan.

(**) De Lionne, le Tellier, Colbert.

L'on trouva dans les cassettes de M. Fouquet plus de lettres de galanterie que de papiers d'importance ; et, comme il s'y en rencontra de quelques femmes qu'on n'avoit jamais soupçonnées d'avoir de commerce avec lui, ce fondement donna lieu de dire qu'il y en avoit de toutes les plus honnêtes femmes de France ; la seule qui fut convaincue, ce fut Mesneville, une des filles de la reine, et une des plus belles personnes, que le duc d'Anville (*) avoit voulu épouser ; elle fut chassée, et se retira dans un couvent.

(*) Ci-devant comte de Brionne.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

HISTOIRE

DE MADAME

HENRIETTE D'ANGLETERRE,

PREMIÈRE FEMME

DE PHILIPPE DE FRANCE,

DUC D'ORLÉANS.

TROSIÈME PARTIE.

LE comte de Guiches n'avoit point suivi le roi au voyage de Nantes; avant qu'on partît pour y aller, madame avoit appris certains discours qu'il avoit tenus à Paris, et qui sembloient vouloir persuader au public que l'on ne se trompoit pas de le croire amoureux d'elle. Cela lui avoit déplu, d'autant plus que madame de Valentinois, qu'il avoit priée de parler à madame en sa faveur, bien loin de le faire, lui avoit toujours dit que son frère ne pensoit pas à lever les yeux jusqu'à elle, et qu'elle la prioit de ne point ajouter foi à tout

ce que des gens qui voudroient s'entremettre, pourroient lui dire de sa part : ainsi madame ne trouva qu'une vanité offensante pour elle dans les discours du comte de Guiches : quoiqu'elle fût fort jeune, et que son peu d'expérience augmentât les défauts qui suivent la jeunesse, elle résolut de prier le roi d'ordonner au comte de Guiches de ne le point suivre à Nantes; mais la reine-mère avoit déjà prévenu cette prière ; ainsi la sienne ne parut pas.

Madame de Valentinois partit, pendant le voyage de Nantes, pour aller à Monaco ; monsieur étoit toujours amoureux d'elle, c'est-à-dire, autant qu'il pouvoit l'être; elle étoit adorée dès son enfance par Peguilin (*), cadet de la maison de Lausun ; la parenté qui étoit entr'eux lui avoit donné une familiarité entière dans l'hôtel de Grammont, de sorte que s'étant trouvés tous deux très-propres à avoir de violentes passions, rien n'étoit comparable à celle qu'ils avoient eue l'un pour l'autre. Elle avoit été mariée depuis un an, contre son gré, au prince de Monaco ; mais, comme son mari n'étoit pas assez aimable pour lui faire rompre avec son amant, elle l'aimoit toujours passionnément; ainsi elle le quittoit avec une douleur sensible ; et lui, pour la voir encore, la

(*) Depuis duc de Lausun.

suivoit déguisé, tantôt en marchand, tantôt en postillon, enfin de toutes les manières qui le pouvoient rendre méconnoissable à ceux qui étoient à elle. En partant, elle voulut engager monsieur à ne point croire tout ce qu'on lui diroit de son frère, au sujet de madame, et elle voulut qu'il lui promît qu'il ne le chasseroit point de la cour. Monsieur, qui avoit déjà de la jalousie du comte de Guiches, et qui ressentoit l'aigreur qu'on a pour ceux qu'on a fort aimés, et dont l'on croit avoir sujet de se plaindre, ne parut pas disposé à accorder ce qu'elle lui demanda; elle s'en fâcha, et ils se séparèrent mal.

La comtesse de Soissons, que le roi avoit aimée, et qui aimoit alors le marquis de Vardes, ne laissoit pas d'avoir beaucoup de chagrin : le grand attachement que le roi prenoit pour la Vallière en étoit cause, et d'autant plus que cette jeune personne, se gouvernant entièrement par les sentimens du roi, ne rendoit compte ni à madame ni à la comtesse de Soissons, des choses qui se passoient entre le roi et elle; ainsi la comtesse de Soissons, qui avoit toujours vu le roi chercher les plaisirs chez elle, voyoit bien que cette galanterie l'en alloit éloigner. Cela ne la rendit pas favorable à la Vallière; elle s'en aperçut, et la jalousie qu'on a d'ordinaire de celles qui ont

été aimées de ceux qui nous aiment, se joignant au ressentiment des mauvais offices qu'elle lui rendoit, lui donna une haine fort vive pour la comtesse de Soissons.

Quoique le roi désirât que la Vallière n'eût pas de confidente, il étoit impossible qu'une jeune personne, d'une capacité médiocre, pût contenir en elle-même une aussi grande affaire, que celle d'être aimée du roi. Madame avoit une fille appelée Montalais.

C'étoit une personne qui avoit naturellement beaucoup d'esprit, un esprit d'intrigue et d'insinuation; et il s'en falloit beaucoup que le bon sens et la raison réglassent sa conduite. Elle n'avoit jamais vu de cour, que celle de madame douairière (*) à Blois, dont elle avoit été fille d'honneur; ce peu d'expérience du monde, et beaucoup de galanterie, la rendoient toute propre à devenir confidente. Elle l'avoit déjà été de la Vallière, pendant qu'elle étoit à Blois, où un nommé Bragelone en avoit été amoureux; il y avoit eu quelques lettres; madame de Saint-Remi s'en étoit aperçue; enfin, ce n'étoit pas une chose qui eût été loin; cependant, le roi en prit de grandes jalousies.

La Vallière trouvant donc dans la même cham-

(*) Madame de Lorraine.

bre où elle étoit, une fille à qui elle s'étoit déjà fiée, s'y fia encore entièrement; et, comme Montalais avoit beaucoup plus d'esprit qu'elle, elle y trouva un grand plaisir et un grand soulagement. Montalais ne se contenta pas de cette confidence de la Vallière, elle voulut encore avoir celle de madame. Il lui parut que cette princesse n'avoit pas d'aversion pour le comte de Guiches; et, lorsque le comte de Guiches revint à Fontainebleau, après le voyage de Nantes, elle lui parla, et le tourna de tant de côtés, qu'elle lui fit avouer qu'il étoit amoureux de madame. Elle lui promit de le servir, et ne le fit que trop bien.

La reine accoucha de monseigneur le dauphin, le jour de la Toussaint 1661. Madame avoit passé tout le jour auprès d'elle, et, comme elle étoit grosse et fatiguée, elle se retira dans sa chambre, où personne ne la suivit, parce que tout le monde étoit encore chez la reine. Montalais se mit à genoux devant madame, et commença à lui parler de la passion du comte de Guiches. Ces sortes de discours naturellement ne déplaisent pas assez aux jeunes personnes, pour leur donner la force de les repousser; et de plus, madame avoit une timidité à parler, qui fit que, moitié embarras, moitié condescendance, elle laissa prendre des espérances à Montalais. Dès le lendemain,

elle apporta à madame une lettre du comte de Guiches; madame ne voulut point la lire; Montalais l'ouvrit et la lut; quelques jours après, madame se trouva mal; elle revint à Paris en litière, et, comme elle y montoit, Montalais lui jeta un volume de lettres du comte de Guiches; madame les lut pendant le chemin, et avoua après à Montalais qu'elle les avoit lues: enfin, la jeunesse de madame, l'agrément du comte de Guiches, mais sur-tout les soins de Montalais, engagèrent cette princesse dans une galanterie, qui ne lui a donné que des chagrins considérables. Monsieur avoit toujours de la jalousie du comte de Guiches, qui néanmoins ne laissoit pas d'aller aux Tuileries où madame logeoit encore. Elle étoit considérablement malade. Il lui écrivoit trois ou quatre fois par jour; madame ne lisoit pas ses lettres la plupart du temps, et les laissoit toutes à Montalais, sans lui demander même ce qu'elle en faisoit; Montalais n'osoit les garder dans sa chambre; elle les remettoit entre les mains d'un amant qu'elle avoit alors, nommé Malicorne. Le roi étoit venu à Paris peu de temps après madame; il voyoit toujours la Vallière chez elle; il y venoit le soir, et l'alloit entretenir dans un cabinet. Toutes les portes, à la vérité, étoient ouvertes; mais on étoit plus éloigné d'y

entrer que si elles avoient été fermées avec de l'airain.

Il se lassa néanmoins de cette contrainte; et, quoique la reine, sa mère, pour qui il avoit encore de la crainte, le tourmentât incessamment sur la Vallière, elle feignit d'être malade, et il l'alla voir dans sa chambre.

La jeune reine ne savoit point de qui le roi étoit amoureux; elle devinoit pourtant bien qu'il l'étoit; et, ne sachant où placer sa jalousie, elle la mettoit sur madame.

Le roi se douta de la confiance que la Vallière prenoit en Montalais : l'esprit d'intrigue de cette fille lui déplaisoit; il défendit à la Vallière de lui parler. Elle lui obéissoit en public; mais Montalais passoit les nuits entières avec elle, et bien souvent, le jour, s'y trouvoit encore.

Madame, qui étoit malade, et qui ne dormoit point, l'envoyoit quelquefois querir, sous prétexte de lui venir lire quelque livre. Lorsqu'elle quittoit madame, c'étoit pour aller écrire au comte de Guiches, à quoi elle ne manquoit pas trois fois par jour; et de plus à Malicorne, à qui elle rendoit compte de l'affaire de madame, et de celle de la Vallière : elle avoit encore la confidence de mademoiselle de Tonnay-Charente (*),

(*) Depuis madame de Montespan.

qui aimoit le marquis de Marmoutiers, et qui souhaitoit fort de l'épouser. Une seule de ses confidences eût pu occuper une personne entière, et Montalais seule suffisoit à toutes.

Le comte de Guiches et elle se mirent dans l'esprit qu'il falloit qu'il vît madame en particulier. Madame, qui avoit de la timidité pour parler sérieusement, n'en avoit point pour ces sortes de choses. Elle n'en voyoit point les conséquences; elle y trouvoit de la plaisanterie de roman. Montalais lui trouvoit des facilités qui ne pouvoient être imaginées par une autre. Le comte de Guiches, qui étoit jeune et hardi, ne trouvoit rien de plus beau que de tout hasarder; et madame et lui, sans avoir de véritable passion l'un pour l'autre, s'exposèrent au plus grand danger où l'on se soit jamais exposé. Madame étoit malade, et environnée de toutes ces femmes qui ont accoutumé d'être auprès d'une personne de son rang, sans se fier à pas une. Elle faisoit entrer le comte de Guiches, quelquefois en plein jour, déguisé en femme qui dit la bonne aventure; et il la disoit même aux femmes de madame, qui le voyoient tous les jours, et qui ne le reconnoissoient pas; d'autres fois par d'autres inventions, mais toujours avec beaucoup de hasards; et ces entrevues si périlleuses se passoient à se

moquer de monsieur, et à d'autres plaisanteries semblables ; enfin à des choses fort éloignées de la violente passion qui sembloit les faire entreprendre. Dans ce temps-là, on dit un jour dans un lieu, où étoit le comte de Guiches avec Vardes, que madame étoit plus mal qu'on ne pensoit, et que les médecins croyoient qu'elle ne guériroit pas de sa maladie. Le comte de Guiches en parut fort troublé ; Vardes l'emmena, et lui aida à cacher son trouble. Le comte de Guiches lui avoua l'état où il étoit avec madame, et l'engagea dans sa confidence ; madame désapprouva fort ce qu'avoit fait le comte de Guiches : elle voulut l'obliger à rompre avec Vardes ; il lui dit qu'il se battroit avec lui pour la satisfaire ; mais qu'il ne pouvoit rompre avec son ami.

Montalais, qui vouloit donner un air d'importance à cette galanterie, et qui croyoit qu'en mettant bien des gens dans cette confidence, elle composeroit une intrigue qui gouverneroit l'état, voulut engager la Vallière dans les intérêts de madame : elle lui conta tout ce qui se passoit au sujet du comte de Guiches, et lui fit promettre qu'elle n'en diroit rien au roi. En effet la Vallière, qui avoit mille fois promis au roi de ne lui jamais rien cacher, garda à Montalais la fidélité qu'elle lui avoit promise.

Madame ne savoit point que la Vallière sût ses affaires; mais elle savoit celles de la Vallière par Montalais. Le public entrevoyoit quelque chose de la galanterie de madame et du comte de Guiches. Le roi en faisoit de petites questions à madame; mais il étoit bien éloigné d'en savoir le fond. Je ne sais si ce fut sur ce sujet, ou sur quelqu'autre, qu'il tint de certains discours à la Vallière, qui lui firent juger que le roi savoit qu'elle lui faisoit finesse de quelque chose; elle se troubla, et lui fit connoître qu'elle lui cachoit des choses considérables. Le roi se mit dans une colère épouvantable; elle ne lui avoua point ce que c'étoit; le roi se retira au désespoir contr'elle. Ils étoient convenus plusieurs fois que, quelques brouilleries qu'ils eussent ensemble, ils ne s'endormiroient jamais sans se raccommoder et sans s'écrire. La nuit se passa sans qu'elle eût de nouvelles du roi; et, se croyant perdue, la tête lui tourna; elle sortit le matin des Tuileries, et s'en alla, comme une insensée, dans un petit couvent obscur qui étoit à Chaillot.

Le matin, on alla avertir le roi qu'on ne savoit pas où étoit la Vallière. Le roi, qui l'aimoit passionnément, fut extrêmement troublé; il vint aux Tuileries pour savoir de madame où elle étoit; madame n'en savoit rien, et ne

savoit pas même le sujet qui l'avoit fait partir.

Montalais étoit hors d'elle-même de ce qu'elle étoit désespérée, parce qu'elle étoit perdue à cause d'elle.

Le roi fit si bien qu'il sut où étoit la Vallière; il y alla à toute bride, lui quatrième. Il la trouva dans le parloir du dehors de ce couvent; on ne l'avoit pas voulu recevoir au-dedans; elle étoit couchée à terre, éplorée et hors d'elle-même.

Le roi demeura seul avec elle; et, dans une longue conversation, elle lui avoua tout ce qu'elle lui avoit caché; cet aveu n'obtint pas son pardon. Le roi lui dit seulement tout ce qu'il lui falloit dire pour l'obliger à revenir, et envoya chercher un carrosse pour la ramener.

Cependant il vint à Paris pour obliger monsieur à la recevoir: il avoit déclaré tout haut qu'il étoit bien aise qu'elle fût hors de chez lui, et qu'il ne la reprendroit point. Le roi entra par un petit degré aux Tuileries, et alla dans un petit cabinet, où il fit venir madame, ne voulant pas se laisser voir, parce qu'il avoit pleuré. Là, il pria madame de reprendre la Vallière, et lui dit tout ce qu'il venoit d'apprendre d'elle et de ses affaires. Madame en fut étonnée, comme on se le peut imaginer; mais elle ne put rien nier; elle promit

au roi de rompre avec le comte de Guiches, et consentit à recevoir la Vallière.

Le roi eut assez de peine à l'obtenir de madame; mais il la pria tant, les larmes aux yeux, qu'enfin il en vint à bout; la Vallière revint dans sa chambre; mais elle fut long-temps à revenir dans l'esprit du roi; il ne pouvoit se consoler qu'elle eût été capable de lui cacher quelque chose, et elle ne pouvoit supporter d'être moins bien avec lui; en sorte qu'elle eut pendant quelque temps l'esprit comme égaré.

Enfin le roi lui pardonna, et Montalais fit si bien, qu'elle entra dans la confidence du roi; il la questionna plusieurs fois sur l'affaire de Bragelone, dont il savoit qu'elle avoit connoissance; et, comme Montalais savoit mieux mentir que la Vallière, il avoit l'esprit en repos lorsqu'elle lui avoit parlé. Il avoit l'esprit néanmoins extrêmement blessé sur la crainte qu'il n'eût pas été le premier que la Vallière eût aimé; il craignoit même qu'elle n'aimât encore Bragelone.

Enfin, il avoit toutes les inquiétudes et les délicatesses d'un homme bien amoureux; et il est certain qu'il l'étoit fort, quoique la règle qu'il a naturellement dans l'esprit, et la crainte qu'il avoit encore de la reine, sa mère, l'empêchassent de faire de certaines choses emportées que d'au-

tres seroient capables de faire. Il est vrai aussi que le peu d'esprit de la Vallière empêchoit cette maîtresse du roi de se servir des avantages et du crédit dont une si grande passion auroit fait profiter une autre ; elle ne songeoit qu'à être aimée du roi, et à l'aimer ; elle avoit beaucoup de jalousie de la comtesse de Soissons, chez qui le roi alloit tous les jours, quoiqu'elle fît tous ses efforts pour l'en empêcher.

La comtesse de Soissons ne doutoit pas de la haine que la Vallière avoit pour elle ; et ennuyée de voir le roi entre ses mains, le marquis de Vardes et elle, résolurent de faire savoir à la reine que le roi en étoit amoureux ; ils crurent que la reine, sachant cet amour, et appuyée par la reine-mère, obligeroit monsieur et madame à chasser la Vallière des Tuileries ; et que le roi, ne sachant où la mettre, la mettroit chez la comtesse de Soissons qui, par là, s'en trouveroit la maîtresse : et il espéroit encore que le chagrin que témoigneroit la reine, obligeroit le roi à rompre avec la Vallière ; et que, lorsqu'il l'auroit quittée, il s'attacheroit à quelqu'autre dont ils seroient peut-être les maîtres. Enfin ces chimères, ou d'autres pareilles, leur firent prendre la plus folle résolution et la plus hasardeuse qui ait jamais été prise. Ils écrivirent une lettre à la reine, où ils

l'instruisoient de tout ce qui se passoit. La comtesse de Soissons ramassa dans la chambre de la reine un dessus de lettre du roi, son père : Vardes confia ce secret au comte de Guiches, afin que, comme il savoit l'espagnol, il mît la lettre en cette langue : le comte de Guiches, par complaisance pour son ami, et par haine pour la Vallière, entra fortement dans ce beau dessein.

Ils mirent la lettre en espagnol, ils la firent écrire par un homme qui s'en alloit en Flandre, et qui ne devoit point revenir ; ce même homme l'alla porter au Louvre à un huissier, pour la donner à la signora Molina, première femme de chambre de la reine, comme une lettre d'Espagne ; la Molina trouva quelque chose d'extraordinaire à la manière dont cette lettre lui étoit venue ; elle trouva de la différence dans la façon dont elle étoit pliée : enfin, par instinct plutôt que par raison, elle ouvrit cette lettre, et après l'avoir lue, elle l'alla porter au roi.

Quoique le comte de Guiches eût promis à Vardes de ne rien dire à madame de cette lettre, il ne laissa pas de lui en parler ; et madame, malgré sa promesse, ne laissa pas de le dire à Montalais ; mais ce ne fut de long-temps. Le roi fut dans une colère qui ne se peut représenter ; il parla à tous ceux qu'il crut pouvoir lui donner

quelque connoissance de cette affaire, et même il s'adressa à Vardes, comme à un homme d'esprit, et à qui il se fioit. Vardes fut assez embarrassé de la commission que le roi lui donnoit; cependant il trouva le moyen de faire tomber le soupçon sur madame de Navailles (*), et le roi le crut si bien, que cela eut grande part aux disgraces qui lui arrivèrent depuis.

Cependant madame vouloit tenir la parole qu'elle avoit donnée au roi, de rompre avec le comte de Guiches; et Montalais s'étoit aussi engagée auprès du roi de ne se plus mêler de ce commerce. Néanmoins, avant que de commencer cette rupture, elle avoit donné au comte de Guiches les moyens de voir madame, pour trouver ensemble, disoit-elle, ceux de ne se plus voir. Ce n'est guère en présence que les gens qui s'aiment trouvent ces sortes d'expédiens; aussi cette conversation ne fit pas un grand effet, quoiqu'elle suspendît pour quelque temps le commerce de lettres. Montalais promit encore au roi de ne plus servir le comte de Guiches, pourvu qu'il ne le chassât point de la cour, et madame demanda au roi la même chose.

Vardes, qui étoit pour lors absolument dans la confidence de madame, qui la voyoit fort ai-

(*) Dame d'honneur de la jeune reine.

mable et pleine d'esprit, soit par un sentiment d'amour, soit par un sentiment d'ambition et d'intrigue, voulut être seul maître de son esprit, et résolut de faire éloigner le comte de Guiches; il savoit ce que madame avoit promis au roi; mais il voyoit que toutes les promesses seroient mal observées.

Il alla trouver le maréchal de Grammont; il lui dit une partie des choses qui se passoient; il lui fit voir le péril où s'exposoit son fils, et lui conseilla de l'éloigner, et de demander au roi qu'il allât commander les troupes qui étoient alors à Nancy.

Le maréchal de Grammont, qui aimoit son fils passionnément, suivit les sentimens de Vardes, et demanda ce commandement au roi. Et, comme c'étoit une chose avantageuse pour son fils, le roi ne douta point que le comte de Guiches ne la souhaitât, et la lui accorda.

Madame ne savoit rien de ce qui se passoit; Vardes ne lui avoit rien dit de ce qu'il avoit fait, non plus qu'au comte de Guiches, et on ne l'a su que depuis. Madame étoit allée loger au Palais-Royal, où elle avoit fait ses couches; tout le monde la voyoit; et des femmes de la ville, peu instruites de l'intérêt qu'elle prenoit au comte de Guiches, dirent dans la ville, comme une chose

indifférente, qu'il avoit demandé le commandement des troupes de Lorraine, et qu'il partoit dans peu de jours.

Madame fut extrêmement surprise de cette nouvelle; le soir, le roi la vint voir. Elle lui en parla, et il lui dit qu'il étoit véritable que le maréchal de Grammont lui avoit demandé ce commandement comme une chose que son fils souhaitoit fort, et que le comte de Guiches l'en avoit remercié.

Madame se trouva fort offensée que le comte de Guiches eût pris, sans sa participation, le dessein de s'éloigner d'elle; elle le dit à Montalais, et lui ordonna de le voir. Elle le vit, et le comte de Guiches, désespéré de s'en aller, et de voir madame mal satisfaite de lui, lui écrivit une lettre, par laquelle il lui offrit de soutenir au roi qu'il n'avoit point demandé l'emploi de Lorraine, et en même temps de le refuser.

Madame ne fut pas d'abord satisfaite de cette lettre. Le comte de Guiches, qui étoit fort emporté, dit qu'il ne partiroit point, et qu'il alloit remettre le commandement au roi. Vardes eut peur qu'il ne fût assez fou pour le faire; il ne vouloit pas le perdre, quoiqu'il voulût l'éloigner; il le laissa en garde à la comtesse de Soissons, qui entra dès ce jour dans cette confidence, et vint

trouver madame pour qu'elle écrivît au comte de Guiches qu'elle vouloit qu'il partît. Elle fut touchée de tous les sentimens du comte de Guiches, où il y avoit, en effet, de la hauteur et de l'amour; elle fit ce que Vardes vouloit, et le comte de Guiches se résolut à partir, à condition qu'il verroit madame.

Montalais, qui se croyoit quitte de sa parole envers le roi, puisqu'il chassoit le comte de Guiches, se chargea de cette entrevue; et, monsieur devant venir au Louvre, elle fit entrer le comte de Guiches, sur le midi, par un escalier dérobé, et l'enferma dans un oratoire. Lorsque madame eut dîné, elle fit semblant de vouloir dormir, et passa dans une galerie où le comte de Guiches lui dit adieu : comme ils y étoient ensemble, monsieur revint; tout ce qu'on put faire, fut de cacher le comte de Guiches dans une cheminée où il demeura long-temps sans pouvoir sortir. Enfin, Montalais l'en tira, et crut avoir sauvé tous les périls de cette entrevue; mais elle se trompoit infiniment.

Une de ses compagnes, nommée Artigni (*), dont la vie n'avoit pas été bien exemplaire, la haïssoit fort. Cette fille avoit été mise dans la chambre par madame de la Basinière, autrefois Chi-

(*) Depuis la comtesse du Roule.

merault, à qui le temps n'avoit pas ôté l'esprit d'intrigue, et elle avoit grand pouvoir sur l'esprit de monsieur. Cette fille, qui épioit Montalais, et qui étoit jalouse de la faveur dont elle jouissoit auprès de madame, soupçonna qu'elle menoit quelqu'intrigue. Elle le découvrit à madame de la Basinière, qui la fortifia dans le dessein et dans le moyen de la découvrir. Elle lui joignit, pour espion, une appelée Merlot, et l'une et l'autre firent si bien, qu'elles virent entrer le comte de Guiches dans l'appartement de madame.

Madame de la Basinière en avertit la reine-mère par Artigni; et la reine-mère, par une conduite qui ne se peut pardonner à une personne de sa vertu et de sa bonté, voulut que madame de la Basinière en avertît monsieur. Ainsi l'on dit à ce prince ce que l'on auroit caché à tout autre mari.

Il résolut, avec la reine sa mère, de chasser Montalais, sans en avertir madame, ni même le roi, de peur qu'il ne s'y opposât, parce qu'elle étoit alors fort bien avec lui, sans considérer que ce bruit alloit faire découvrir ce que peu de gens savoient; ils résolurent seulement de chasser encore une autre fille de madame, dont la conduite personnelle n'étoit pas trop bonne.

Ainsi, un matin, la maréchale du Plessis, par

ordre de monsieur, vint dire à ces deux filles, que monsieur leur ordonnoit de se retirer; et, à l'heure même, on les fit mettre dans un carrosse. Montalais dit à la maréchale du Plessis qu'elle la conjuroit de lui faire rendre ses cassettes, parce que, si monsieur les voyoit, madame étoit perdue. La maréchale en alla demander la permission à monsieur, sans néanmoins lui en dire la cause; monsieur, par une bonté incroyable en un homme jaloux, laissa emporter les cassettes, et la maréchale du Plessis ne songea point à s'en rendre maîtresse pour les rendre à madame. Ainsi elles furent remises entre les mains de Montalais, qui se retira chez sa sœur. Quand madame s'éveilla, monsieur entra dans sa chambre, et lui dit qu'il avoit fait chasser ses deux filles; elle en demeura fort étonnée, et il se retira sans lui en dire davantage. Un moment après, le roi lui envoya dire qu'il n'avoit rien su de ce qu'on avoit fait, et qu'il la viendroit voir le plutôt qu'il lui seroit possible.

Monsieur alla faire ses plaintes et conter ses douleurs à la reine d'Angleterre, qui logeoit alors au Palais-Royal; elle vint trouver madame, et la gronda un peu, et lui dit tout ce que monsieur avoit de certitude, afin qu'elle lui avouât la même chose, et qu'elle ne lui en dît pas davantage.

Monsieur et madame eurent un grand éclaircissement ensemble : madame lui avoua qu'elle avoit vu le comte de Guiches, mais que c'étoit la première fois, et qu'il ne lui avoit écrit que trois ou quatre fois.

Monsieur trouva un si grand air d'autorité à se faire avouer par madame les choses qu'il savoit déjà, qu'il lui en adoucit toute l'amertume; il l'embrassa et ne conserva que de légers chagrins. Ils auroient sans doute été plus violens à tout autre qu'à lui; mais il ne pensa point à se venger du comte de Guiches; et, quoique l'éclat que cette affaire fit dans le monde semblât par honneur l'y devoir obliger, il n'en témoigna aucun ressentiment; il tourna tous ses soins à empêcher que madame n'eût de commerce avec Montalais; et, comme elle en avoit un très-grand avec la Vallière, il obtint du roi que la Vallière n'en auroit plus. En effet, elle en eut très-peu, et Montalais se mit dans un couvent.

Madame promit, comme on le peut juger, de rompre toutes sortes de liaisons avec le comte de Guiches, et le promit même au roi; mais elle ne lui tint pas parole. Vardes demeura le confident, au hasard même d'être brouillé avec le roi; mais, comme il avoit fait confidence au comte de Guiches de l'affaire d'Espagne, cela faisoit une telle

liaison entr'eux, qu'ils ne pouvoient rompre sans folie. Il sut alors que Montalais étoit instruite de la lettre d'Espagne, et cela lui donnoit des égards pour elle, dont le public ne pouvoit deviner la cause, outre qu'il étoit bien aise de se faire un mérite auprès de madame de gouverner une personne qui avoit tant de part à ses affaires.

Montalais ne laissoit pas d'avoir quelque commerce avec la Vallière; et, de concert avec Vardes, elle lui écrivit deux grandes lettres, par lesquelles elle lui donnoit des avis pour sa conduite, et lui disoit tout ce qu'elle devoit dire au roi. Le roi en fut dans une colère étrange, et envoya prendre Montalais par un exempt, avec ordre de la conduire à Fontevrault, et de ne la laisser parler à personne. Elle fut si heureuse, qu'elle sauva encore ses cassettes, et les laissa entre les mains de Malicorne, qui étoit toujours son amant.

La cour fut à St.-Germain. Vardes avoit un grand commerce avec madame; car celui qu'il avoit avec la comtesse de Soissons, qui n'avoit aucune beauté, ne le pouvoit détacher des charmes de madame. Sitôt qu'on fut à St.-Germain, la comtesse de Soissons, qui n'aspiroit qu'à ôter à la Vallière la place qu'elle occupoit, songea à engager le roi avec la Mothe-Houdancourt, fille de la reine. Elle avoit déjà eu cette pensée avant

que l'on partît de Paris ; et peut-être même que l'espérance que le roi viendroit à elle, s'il quittoit la Vallière, étoit une des raisons qui l'avoit engagée à écrire la lettre d'Espagne. Elle persuada au roi que cette fille avoit pour lui une passion extraordinaire ; et le roi, quoiqu'il aimât avec passion la Vallière, ne laissa pas d'entrer en commerce avec la Mothe ; mais il engagea la comtesse de Soissons à n'en rien dire à Vardes ; et, en cette occasion, la comtesse de Soissons préféra le roi à son amant, et lui tut ce commerce.

Le chevalier de Grammont (*) étoit amoureux de la Mothe. Il démêla quelque chose de ce qui s'étoit passé, et épia le roi avec tant de soin, qu'il découvrit que le roi alloit dans la chambre des filles.

Madame de Navailles, qui étoit alors dame d'honneur, découvrit aussi ce commerce. Elle fit murer des portes et griller des fenêtres ; la chose fut sue ; le roi chassa le chevalier de Grammont, qui fut plusieurs années sans avoir permission de revenir en France.

Vardes aperçut, par l'éclat de cette affaire, la finesse qui lui avoit été faite par la comtesse de Soissons, et en fut dans un désespoir si violent, que tous ses amis, qui l'avoient cru jusqu'alors

(*) Depuis comte de Grammont.

incapable de passion, ne doutèrent pas qu'il n'en eût une très-vive pour elle. Ils pensèrent rompre ensemble ; mais le comte de Soissons (*), qui ne soupçonnoit rien au delà de l'amitié entre Vardes et sa femme, prit le soin de les raccommoder. La Vallière eut des jalousies et des désespoirs inconcevables ; mais le roi, qui étoit animé par la résistance de la Mothe, ne laissoit pas de la voir toujours. La reine-mère le détrompa de l'opinion qu'il avoit de la passion prétendue de cette fille ; elle sut par quelqu'un cette intelligence, et que c'étoit le marquis d'Alluge et Fouilloux, amis intimes de la comtesse de Soissons, qui faisoient les lettres que la Mothe écrivoit au roi, et elle sut, à point nommé, qu'elle lui en devoit écrire une, qui avoit été concertée entre eux, pour lui demander l'éloignement de la Vallière.

Elle en dit les propres termes au roi, pour lui faire voir qu'il étoit dupé par la comtesse de Soissons : et le soir même, comme elle donna la lettre au roi, y trouvant ce qu'on avoit dit, il brûla la lettre, rompit avec la Mothe, demanda pardon à la Vallière, et lui avoua tout ; en sorte que, depuis ce temps-là, la Vallière n'en eut aucune inquiétude, et la Mothe s'est piquée depuis d'avoir

(*) De la maison de Savoie.

une passion pour le roi, qui l'a rendue une vestale pour tous les autres hommes.

L'aventure de la Mothe fut ce qui se passa de plus considérable à St.-Germain. Vardes paroissoit déjà amoureux de madame aux yeux de ceux qui les avoient bons; mais monsieur n'en avoit aucune jalousie, et au contraire étoit fort aise que madame eût de la confiance en lui.

La reine-mère n'en étoit pas de même; elle haïssoit Vardes, et ne vouloit pas qu'il se rendît maître de l'esprit de madame.

On revint à Paris. La Vallière étoit toujours au Palais-Royal; mais elle ne suivoit point madame, et même elle ne la voyoit que rarement. Artigni, quoiqu'ennemie de Montalais, prit sa place auprès de la Vallière; elle avoit toute sa confiance, et étoit tous les jours entre le roi et elle.

Montalais supportoit impatiemment la prospérité de son ennemie, et ne respiroit que les occasions de s'en venger, et de venger en même temps madame de l'insolence qu'Artigni avoit eue de découvrir ce qui la regardoit.

Lorsqu'Artigni vint à la cour, elle y arriva grosse; et sa grossesse étoit déjà si avancée, que le roi, qui n'en avoit point ouï parler, s'en aperçut, et le dit en même-temps; sa mère la vint querir, sous prétexte qu'elle étoit malade. Cette aventure

n'auroit pas fait beaucoup de bruit; mais Montalais fit si bien qu'elle trouva le moyen d'avoir des lettres qu'Artigni avoit écrites pendant sa grossesse au père de l'enfant, et remit ces lettres entre les mains de madame; de sorte que madame, ayant un si juste sujet de chasser une personne dont elle avoit tant de raisons de se plaindre, déclara qu'elle vouloit chasser Artigni, et en dit toutes les raisons. Artigni eut recours à la Vallière. Le roi, à sa prière, voulut empêcher madame de la chasser; cette affaire fit beaucoup de bruit, et causa même de la brouillerie entre le roi et elle. Les lettres furent remises entre les mains de madame de Montausier (*) et de Saint-Chaumont, pour vérifier l'écriture; mais enfin Vardes, qui vouloit faire des choses agréables au roi, afin qu'il ne trouvât pas à redire au commerce qu'il avoit avec madame, se fit fort d'engager madame à garder Artigni; et, comme madame étoit fort jeune, qu'il étoit fort habile, et qu'il avoit un grand crédit sur son esprit, il l'y obligea effectivement.

Artigni avoua au roi la vérité de son aventure. Le roi fut touché de sa confiance; il profita depuis des bonnes dispositions qu'elle lui avoit avouées; et, quoique ce fût une personne d'un très-médiocre mérite, il l'a toujours bien traitée depuis,

(*) Dame d'honneur de la reine.

et a fait sa fortune, comme nous le dirons ci-après.

Madame et le roi se raccommodèrent. On dansa pendant l'hiver un joli ballet. La reine ignoroit toujours que le roi fût amoureux de la Vallière, et croyoit que c'étoit de madame.

Monsieur étoit extrêmement jaloux du prince de Marsillac, aîné du duc de la Rochefoucault, et il l'étoit d'autant plus, qu'il avoit pour lui une inclination naturelle, qui lui faisoit croire que tout le monde devoit l'aimer.

Marsillac, en effet, étoit amoureux de madame; il ne le lui faisoit paroître que par ses yeux, ou par quelques paroles jetées en l'air qu'elle seule pouvoit entendre; elle ne répondoit point à sa passion; elle étoit fort occupée de l'amitié que Vardes avoit pour elle, qui tenoit plus de l'amour que de l'amitié; mais, comme il étoit embarrassé de ce qu'il devoit au comte de Guiches, et qu'il étoit partagé par l'engagement qu'il avoit avec la comtesse de Soissons, il étoit fort incertain de ce qu'il devoit faire, et ne savoit s'il devoit s'engager entièrement avec madame, ou demeurer seulement son ami.

Monsieur fut si jaloux de Marsillac, qu'il l'obligea de s'en aller chez lui. Dans le temps qu'il partit, il arriva une aventure qui fit beaucoup

d'éclat, et dont la vérité fut cachée pendant quelque temps.

Au commencement du printemps, le roi alla passer quelques jours à Versailles. La rougeole lui prit, dont il fut si mal, qu'il pensa aux ordres qu'il devoit donner à l'état, et il résolut de mettre monseigneur le dauphin entre les mains du prince de Conti, que la dévotion avoit rendu un des plus honnêtes hommes de France. Cette maladie ne fut dangereuse que pendant vingt-quatre heures; mais, quoiqu'elle le fût pour ceux qui la pouvoit prendre, tout le monde ne laissa pas d'y aller.

Monsieur le duc y fut, et prit la rougeole; madame y alla aussi, quoiqu'elle la craignît beaucoup. Ce fut là que Vardes, pour la première fois, lui parla assez clairement de la passion qu'il avoit pour elle. Madame ne le rebuta pas entièrement; il est difficile de maltraiter un confident aimable, quand l'amant est absent.

Madame de Châtillon (*), qui approchoit alors madame de plus près qu'aucune autre, s'étoit aperçue de l'inclination que Vardes avoit pour elle; et, quoiqu'ils eussent été brouillés ensemble, après avoir été fort bien, elle se raccommoda avec lui, autant pour entrer dans la confidence de

(*) Depuis madame de Mekelbourg.

madame, que pour le plaisir de voir souvent un homme qui lui plaisoit fort.

Le comte du Plessis, premier gentilhomme de la chambre de monsieur, par une complaisance extraordinaire pour madame, avoit toujours été porteur des lettres qu'elle écrivoit à Vardes, et de celles que Vardes lui écrivoit; et, quoiqu'il dût bien juger que ce commerce regardoit le comte de Guiches, et ensuite Vardes même, il ne laissa pas de continuer.

Cependant, Montalais étoit toujours comme prisonnière à Fontevrault. Malicorne et un appelé Corbinelli, qui étoit un garçon d'esprit et de mérite, et qui s'étoit trouvé dans la confidence de Montalais, avoient entre les mains toutes les lettres dont elle avoit été dépositaire, et ces lettres étoient d'une conséquence extrême pour le comte de Guiches et pour madame, parce que, pendant qu'il étoit à Paris, comme le roi ne l'aimoit pas naturellement, et qu'il avoit cru avoir des sujets de s'en plaindre, il ne s'étoit point ménagé en écrivant à madame, et s'étoit abandonné à beaucoup de plaisanteries et de choses offensantes contre le roi. Malicorne et Corbinelli voyant Montalais si fort oubliée, et craignant que le temps ne diminuât l'importance des lettres qu'ils avoient entre les mains, résolurent de voir s'ils ne pourroient

pas en tirer quelqu'avantage pour Montalais, dans un temps où l'on ne pouvoit l'accuser d'y avoir part.

Ils firent donc parler de ces lettres à madame par la mère de la Fayette, supérieure de Chaillot; et l'on fit aussi entendre au maréchal de Grammont, qu'il devoit aussi songer aux intérêts de Montalais, puisqu'elle avoit entre ses mains des secrets si considérables.

Vardes connoissoit fort Corbinelli; Montalais lui avoit dit l'amitié qu'elle avoit pour lui: et, comme le dessein de Vardes étoit de se rendre maître des lettres, il ménagoit fort Corbinelli, et tâchoit de l'engager à ne les faire rendre que par lui.

Il sut par madame, que d'autres personnes lui proposoient de les lui faire rendre; il vint trouver Corbinelli comme un désespéré, et Corbinelli, sans lui avouer que c'étoit par lui que les propositions s'étoient faites, promit à Vardes que les lettres ne passeroient que par ses mains.

Lorsque Marsillac avoit été chassé, Vardes, dont les intentions étoient déjà de brouiller entièrement le comte de Guiches avec madame, avoit écrit au comte qu'elle avoit une galanterie avec Marsillac. Le comte de Guiches trouvant que ce que lui mandoit son meilleur ami, et l'homme de

la cour qui voyoit madame de plus près, s'accordoit avec les bruits qui couroient, ne douta point qu'ils ne fussent véritables, et écrivit à Vardes, comme persuadé de l'infidélité de madame.

Quelque temps auparavant, Vardes, pour se faire un mérite auprès de madame, lui dit, qu'il falloit aussi retirer les lettres que le comte de Guiches avoit d'elle. Il écrivit au comte de Guiches, que, puisqu'on trouvoit moyen de retirer celles qu'il avoit écrites à madame, il falloit qu'il lui rendît celles qu'il avoit d'elle. Le comte de Guiches y consentit sans peine, et manda à sa mère de remettre, entre les mains de Vardes, une cassette qu'il lui avoit laissée.

Tout ce commerce pour faire rendre les lettres, fit trouver à Vardes et à madame une nécessité de se voir; et la mère de la Fayette, croyant qu'il ne s'agissoit que de rendre des lettres, consentit que Vardes vînt secrètement à un parloir de Chaillot parler à madame. Ils eurent une fort longue conversation, et Vardes dit à madame, que le comte de Guiches étoit persuadé qu'elle avoit une galanterie avec Marsillac; il lui montra même les lettres que le comte de Guiches lui écrivoit, où il ne paroissoit pas néanmoins que ce fût lui qui eût donné l'avis, et là-dessus il disoit tout ce que peut dire un homme qui veut pren-

dre la place de son ami; et, comme l'esprit et la jeunesse de Vardes le rendoient très-aimable, et que madame avoit une inclination pour lui plus naturelle que pour le comte de Guiches, il étoit difficile qu'il ne fît pas quelques progrès dans son esprit.

Ils résolurent dans cette entrevue, qu'on retireroit ses lettres qui étoient entre les mains de Montalais : ceux qui les avoient les rendirent en effet; mais ils gardèrent toutes celles qui étoient d'importance. Vardes les rendit à madame, chez la comtesse de Soissons, avec celles qu'elle avoit écrites au comte de Guiches, et elles furent brûlées à l'heure même.

Quelques jours après, madame et Vardes convinrent ensemble de se voir encore à Chaillot; madame y alla; mais Vardes n'y fut pas, et s'excusa sur de très-méchantes raisons. Il se trouva que le roi avoit su la première entrevue, et, soit que Vardes même le lui eût dit, et qu'il crût que le roi n'en approuveroit pas une seconde, soit qu'il craignît la comtesse de Soissons, enfin, il n'y alla pas. Madame en fut extrêmement indignée. Elle lui écrivit une lettre où il y avoit beaucoup de hauteur et de chagrin, et ils furent brouillés quelque temps.

La reine-mère fut malade pendant la plus gran-

de partie de l'été; cela fut cause que la cour ne quitta Paris qu'au mois de juillet. Le roi en partit pour prendre Marsal; tout le monde le suivit. Marsillac, qui n'avoit eu qu'un avis de s'éloigner, et qui n'en avoit point d'ordre, revint et suivit le roi.

Comme madame vit que le roi iroit en Lorraine, et qu'il verroit le comte de Guiches, elle craignit qu'il n'avouât au roi le commerce qu'ils avoient ensemble, et elle lui manda que, s'il lui en disoit quelque chose, elle ne le verroit jamais. Cette lettre n'arriva qu'après que le roi eût parlé au comte de Guiches, et qu'il lui eût avoué tout ce que madame lui avoit caché.

Le roi le traita si bien pendant ce voyage, que tout le monde en fut surpris. Vardes, qui savoit ce que madame avoit écrit au comte de Guiches, fit semblant d'ignorer qu'il n'avoit pas reçu la lettre; il manda à madame que la nouvelle faveur du comte de Guiches l'avoit tellement ébloui, qu'il avoit tout avoué au roi.

Madame fut fort en colère contre le comte de Guiches, et, ayant un si juste sujet de rompre avec lui, et peut-être ayant d'ailleurs envie de le faire, elle lui écrivit une lettre pleine d'aigreur, et rompit avec lui en lui défendant de jamais nommer son nom.

Le comte de Guiches, après la prise de Marsal, n'ayant plus rien à faire en Lorraine, avoit demandé au roi la permission de s'en aller en Pologne. Il avoit écrit à madame tout ce qui la pouvoit adoucir sur sa faute; mais madame ne voulut pas recevoir ses excuses, et lui écrivit cette lettre de rupture dont je viens de parler. Le comte de Guiches la reçut lorsqu'il étoit prêt à s'embarquer, et il en eut un si grand désespoir, qu'il eût souhaité que la tempête, qui s'élevoit dans le moment, lui donnât lieu de finir sa vie. Son voyage fut néanmoins très-heureux; il fit des actions extraordinaires; il s'exposa à de grands périls dans la guerre contre les Moscovites, et y reçut même un coup dans l'estomac, qui l'eût tué sans doute, sans un portrait de madame, qu'il portoit dans une fort grosse boîte qui reçut le coup, et qui en fut toute brisée.

Vardes étoit assez satisfait de voir le comte de Guiches si éloigné de madame en toute façon; Marsillac étoit le seul rival qui lui restât à combattre, et, quoique Marsillac lui eût toujours nié qu'il fût amoureux de madame, quelqu'offre de l'y servir qu'il lui eût pu faire, il sut si bien le tourner et de tant de côtés, qu'il le lui fit avouer: ainsi il se trouva le confident de son rival.

Comme il étoit intime ami de M. de la Roche-

foucault, à qui la passion de son fils pour madame déplaisoit infiniment, il engageoit monsieur à ne point faire de mal à Marsillac; néanmoins, au retour de Marsal, comme on étoit à une assemblée, il reprit un soir à monsieur une jalousie sur Marsillac; il appela Vardes pour lui en parler; et Vardes, pour lui faire sa cour, et pour faire chasser Marsillac, lui dit qu'il s'étoit aperçu de la manière dont Marsillac avoit regardé madame, et qu'il en alloit avertir M. de la Rochefoucault.

Il est aisé de juger que l'approbation d'un homme comme Vardes, qui étoit ami de Marsillac, n'augmenta pas peu la mauvaise humeur de monsieur, et il voulut encore que Marsillac se retirât. Vardes vint trouver M. de la Rochefoucault, et lui conta assez malignement ce qu'il avoit dit à monsieur, qui le conta aussi à M. de la Rochefoucault. Vardes et lui furent prêts à se brouiller entièrement, et d'autant plus que la Rochefoucault sut alors que son fils avoit avoué sa passion pour madame.

Marsillac partit de la cour, et, passant par Moret, où étoit Vardes, il ne voulut point d'éclaircissement avec lui; mais, depuis ce temps-là, ils n'eurent plus que des apparences l'un pour l'autre.

Cette affaire fit beaucoup de bruit, et l'on n'eut

pas de peine à juger que Vardes étoit amoureux de madame. La comtesse de Soissons commença même à en avoir de la jalousie; mais Vardes la ménagea si bien que rien n'éclata.

Nous avons laissé Vardes content d'avoir fait chasser Marsillac, et de savoir le comte de Guiches en Pologne; il lui restoit deux personnes qui l'incommodoient encore, et qu'il ne vouloit pas qui fussent des amis de madame. Le roi en étoit un; l'autre, étoit Gondrin, archevêque de Sens.

Il se défit bientôt du dernier, en lui disant que le roi le croyoit amoureux de madame, et qu'il avoit fait la plaisanterie de dire qu'il faudroit bientôt envoyer un archevêque à Sens; cela lui fit gagner son diocèse, d'où il revenoit rarement.

Il se servit aussi de cette même plaisanterie, pour dire à madame que le roi la haïssoit, et qu'elle devoit s'assurer de l'amitié du roi, son frère, afin qu'il pût la défendre contre la mauvaise volonté de l'autre. Madame lui dit qu'elle en étoit assurée; il l'engagea à lui faire voir les lettres que son frère lui écrivoit; elle le fit, et il s'en fit valoir auprès du roi, en lui dépeignant madame comme une personne dangereuse; mais que le crédit qu'il avoit sur elle l'empêcheroit de rien faire mal à propos.

Il ne laissa pourtant pas, dans le temps qu'il faisoit de telles trahisons à madame, de paroître s'abandonner à la passion qu'il disoit avoir pour elle, et de lui dire tout ce qu'il savoit du roi.

Il la pria même de lui permettre de rompre avec la comtesse de Soissons, ce qu'elle ne voulut pas souffrir; car, quoiqu'elle eût assurément trop d'indulgence pour sa passion, elle ne laissoit pas d'entrevoir que son procédé n'étoit pas sincère, et cette pensée empêcha madame de s'engager; elle se brouilla même avec lui très-peu de temps après.

Dans ce même temps, madame de Mekelbourg et madame de Montespan étoient les deux personnes qui paroissoient le mieux avec madame; la dernière étoit jalouse de l'autre, et, cherchant pour la détruire tous les moyens possibles, elle rencontra celui que je vais dire. Madame d'Armagnac étoit alors en Savoie, où elle avoit conduit madame de Savoie. Monsieur pria madame de la mettre, à son retour, de toutes les parties de plaisir qu'elle feroit; madame y consentit, quoiqu'il lui parût que madame d'Armagnac cherchoit plutôt à s'en retirer. Madame de Mekelbourg dit à madame qu'elle en savoit la raison. Elle lui conta que dans le temps du mariage

de madame d'Armagnac, elle avoit une affaire réglée avec Vardes, et que, désirant de retirer de lui ses lettres, il lui avoit dit qu'il ne les lui rendroit que quand il seroit assuré qu'elle n'aimeroit personne.

Avant que d'aller en Savoie, elle avoit fait une tentative pour les ravoir, à laquelle il avoit résisté, disant qu'elle aimoit monsieur, ce qui lui faisoit appréhender de se trouver chez madame, de peur de l'y rencontrer.

Madame résolut, sachant cela, de redemander à Vardes ses lettres pour les lui rendre, afin qu'elle n'eût plus rien à ménager; madame le dit à la Montespan, qui l'en loua; mais qui s'en servit pour lui jouer la pièce la plus noire qu'on puisse s'imaginer.

En ce même temps, M. le Grand aimoit madame, et, quoiqu'il le lui fît connoître très-grossièrement, il crut que, puisqu'elle n'y répondoit pas, elle ne le comprenoit point; cela lui fit prendre la résolution de lui écrire; mais ne se trouvant pas assez d'esprit, il pria monsieur de Luxembourg et l'archevêque de Sens de faire la lettre, qu'il vouloit mettre dans la poche de madame, au Val-de-Grâce, afin qu'elle ne la pût refuser; ils ne jugèrent pas à propos de le faire, et avertirent madame de son extravagance. Madame les

pria de faire en sorte qu'il ne pensât plus à elle, et, en effet, ils y réussirent.

Mais madame d'Armagnac, revenant de Savoie, se trouva fort jalouse; madame de Montespan lui dit qu'elle avoit raison de l'être, et, pour la prévenir, alla au-devant d'elle lui conter que madame vouloit avoir ses lettres pour lui faire du mal, et qu'à moins qu'elle ne perdît madame de Mekelbourg, on la perdroit elle-même. Madame d'Armagnac, qui employoit volontiers le peu d'esprit qu'elle avoit à faire du mal, conclut, avec madame de Montespan, qu'il falloit perdre madame de Mekelbourg; elles y travaillèrent auprès de la reine-mère, par M. de Beauvais, et auprès de monsieur, en lui représentant que madame de Mekelbourg avoit trop méchante réputation, pour la laisser auprès de madame.

Elle, de son côté, voulut faire tant de finesses, qu'elle acheva de se détruire, et monsieur lui défendit de voir madame. Madame, au désespoir de l'affront qu'une de ses amies recevoit, défendit à mesdames de Montespan et d'Armagnac de se présenter devant elle. Elle voulut même obliger Vardes à menacer cette dernière, en lui disant que, si elle ne faisoit revenir madame de Mekelbourg, il remettroit entre ses mains les lettres en question; mais, au lieu de le faire, il se fit

valoir de la proposition, ce qui fortifia madame dans la pensée qu'elle avoit que c'étoit un grand fourbe.

Monsieur l'avoit aussi découvert par des redites qu'il avoit faites entre le roi et lui ; ainsi, il n'osa plus venir chez madame que rarement ; et voyant que madame, dans ses lettres, ne lui rendoit pas compte des conversations fréquentes qu'elle avoit avec le roi, il commença à croire que le roi devenoit amoureux d'elle, ce qui le mit au désespoir.

Dans le même temps, on sut, par des lettres de Pologne, que le comte de Guiches, après avoir fait des actions extraordinaires de valeur, étoit réduit, avec l'armée de Pologne, dans un état d'où il n'étoit pas possible de se sauver. L'on conta cette nouvelle au souper du roi ; madame en fut si saisie, qu'elle fut heureuse que l'attention que tout le monde avoit pour la relation, empêchât de remarquer le trouble où elle étoit.

Madame sortit de table ; elle rencontra Vardes, et lui dit : Je vois bien que j'aime le comte de Guiches plus que je ne pense. Cette déclaration, jointe aux soupçons qu'il avoit du roi, lui firent prendre la résolution de changer de manière d'agir avec madame.

Je crois qu'il eût rompu incontinent avec elle, si des considérations trop fortes ne l'eussent re-

tenu. Il lui fit des plaintes sur les deux sujets qu'il en avoit. Madame lui répondit, en plaisantant, que, pour le roi, elle lui permettoit le personnage de chabanier, et que, pour le comte de Guiches, elle lui apprendroit combien il avoit fait de choses pour le brouiller avec elle, s'il ne souffroit qu'elle lui fît part de ce qu'elle sentoit pour lui : il manda ensuite à madame, qu'il commençoit à sentir que la comtesse de Soissons ne lui étoit pas indifférente. Madame lui répondit que son nez l'incommoderoit trop dans son lit, pour qu'il lui fût possible d'y demeurer ensemble. Depuis ce temps-là, l'intelligence de madame et de Vardes étoit fondée plutôt sur la considération, que sur aucune des raisons qui l'avoient fait naître.

L'on alla cet été à Fontainebleau; monsieur, ne pouvant souffrir que ses deux amies, mesdames d'Armagnac et de Montespan, fussent exclues de toutes les parties de plaisir, par la défense que madame leur avoit faite de paroître en sa présence, consentit que madame de Mekelbourg reverroit madame; et elles le firent toutes trois, avant que la cour partît de Paris; mais les deux premières ne rentrèrent jamais dans les bonnes grâces de madame, sur-tout madame de Montespan.

L'on ne songea qu'à se divertir à Fontainebleau ; et, parmi toutes les fètes, la dissention des dames faisant toujours quelques affaires, celle qui fit le plus de bruit, vint d'un médianoche, où le roi pria madame d'assister. Cette fête devoit se donner sur le canal, dans un bateau fort éclairé, et accompagné d'autres, où étoient les violons et la musique.

Jusqu'à ce jour, la grossesse de madame l'avoit empêchée d'être des promenades ; mais, se trouvant dans le neuvième mois, elle fut de toutes ; elle pria le roi d'en exclure mesdames d'Armagnac et de Montespan ; mais monsieur, qui croyoit l'autorité d'un mari choquée par l'exclusion qu'on donnoit à ses amies, déclara qu'il ne se trouveroit pas aux fêtes, où ces dames ne seroient pas.

La reine-mère, qui continuoit à haïr madame, le fortifia dans cette résolution, et s'emporta fort contre le roi qui prenoit le parti de madame. Elle eut le dessus néanmoins, et les dames ne furent point du médianoche, dont elle pensèrent enrager.

La comtesse de Soissons, qui, depuis longtemps avoit été jalouse de madame jusqu'à la folie, ne laissoit pas de vivre bien avec elle ; un jour qu'elle étoit malade, elle pria madame de

l'aller voir; et, voulant être éclaircie de ses sentimens pour Vardes, après lui avoir fait beaucoup de protestations d'amitié, elle reprocha à madame le commerce que depuis trois ans elle avoit avec Vardes, à son insçu; que, si c'étoit galanterie, c'étoit lui faire un tour bien sensible, et que, si ce n'étoit qu'amitié, elle ne comprenoit pas pourquoi madame vouloit la lui cacher, sachant combien elle étoit attachée à ses intérêts.

Comme madame aimoit extrêmement à tirer ses amies d'embarras, elle dit à la comtesse qu'il n'y avoit jamais eu dans le cœur de Vardes aucun sentiment dont elle pût se plaindre; la comtesse pria madame, puisque cela étoit, de dire, devant Vardes, qu'elle ne vouloit plus de commerce avec lui que par elle. Madame y consentit; on envoya querir Vardes dans le même moment; il fut un peu surpris; mais, quand il vit qu'au lieu de chercher à le brouiller, madame prenoit toutes les fautes sur elle, il vint la remercier, et l'assura qu'il lui seroit toute sa vie redevable des marques de sa générosité.

Mais la comtesse de Soissons, craignant toujours qu'on ne lui eût fait quelque finesse, tourna tant Vardes, qu'il se coupa sur deux ou trois choses; elle en parla à madame pour s'éclaircir, et lui apprit que Vardes lui avoit fait une insigne

trahison auprès du roi, en lui montrant les lettres du roi d'Angleterre.

Madame ne s'emporta pourtant pas contre Vardes; elle soutint toujours qu'il étoit innocent envers la comtesse, quoiqu'elle fût très-malcontente de lui; mais elle ne vouloit pas paroître menteuse, et il falloit le paroître pour dire la vérité.

La comtesse dit pourtant tout le contraire à Vardes, ce qui acheva de lui tourner la tête; il lui avoua tout, et comment il n'avoit tenu qu'à madame qu'il ne l'eût vue de toute sa vie. Jugez dans quel désespoir fut la comtesse. Elle envoya prier madame de l'aller voir. Madame la trouva dans une douleur inconcevable des trahisons de son amant. Elle pria madame de lui dire la vérité, et lui dit qu'elle voyoit bien que la raison qui l'en avoit empêchée étoit une bonté pour Vardes, que ses trahisons ne méritoient pas.

Sur cela, elle conta à madame tout ce qu'elle savoit, et, dans cette confrontation qu'elles firent entr'elles, elles découvrirent des tromperies qui passent l'imagination; la comtesse jura qu'elle ne verroit Vardes de sa vie; mais que ne peut une violente passion! Vardes joua si bien la comédie, qu'il l'appaisa.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE

DE MADAME

HENRIETTE D'ANGLETERRE,

PREMIÈRE FEMME

DE PHILIPPE DE FRANCE,

DUC D'ORLÉANS.

QUATRIÈME PARTIE.

DANS ce temps, le comte de Guiches revint de Pologne; monsieur souffrit qu'il revînt à la cour; mais il exigea de son père qu'il ne se trouveroit pas dans les lieux où se trouveroit madame. Il ne laissoit pas de la rencontrer souvent, et de l'aimer en la revoyant, quoique l'absence eût été longue, que madame eût rompu avec lui, et qu'il fût incertain de ce qu'il devoit croire de l'affaire de Vardes.

Il ne savoit plus de moyen de s'éclaircir avec madame : Godoux, qui étoit le seul homme en

qui il se fioit, n'étoit pas à Fontainebleau; et ce qui acheva de le mettre au désespoir, fut que, comme madame savoit que le roi étoit instruit des lettres qu'elle lui avoit écrites à Nancy, et du portrait qu'il avoit d'elle, elle les lui fit redemander par le roi même, à qui il les rendit avec toute la douleur possible, et toute l'obéissance qu'il a toujours eue pour les ordres de madame.

Cependant Vardes, qui se sentoit coupable envers son ami, lui embrouilla tellement les choses, qu'il lui pensa faire tourner la tête : tous ses raisonnemens lui faisoient connoître qu'il étoit trompé; mais il ignoroit si madame avoit part à la tromperie, ou si Vardes seul étoit coupable. Son humeur violente ne le pouvant laisser dans cette inquiétude, il résolut de prendre madame de Mekelbourg pour juge; et Vardes la lui nomma comme un témoin de sa fidélité; mais il ne le voulut qu'à condition que madame y consentiroit.

Il lui en écrivit par Vardes, pour l'en prier. Madame étoit accouchée de mademoiselle de Valois, et ne voyoit encore personne; mais Vardes lui demanda une audience avec tant d'instance, qu'elle la lui accorda. Il se jeta d'abord à genoux devant elle; il se mit à pleurer et à lui demander grâce, lui offrant de cacher, si elle vouloit être

de concert avec lui, tout le commerce qui avoit été entr'eux.

Madame lui déclara qu'au lieu d'accepter cette proposition, elle vouloit que le comte de Guiches en sût la vérité; que, comme elle avoit été trompée, et qu'elle avoit donné dans des panneaux dont personne n'auroit pu se défendre, elle ne vouloit pas d'autre justification que la vérité; au travers de laquelle on verroit que ses bontés, entre les mains de tout autre que lui, n'auroient pas été tournées comme elles l'avoient été.

Il voulut ensuite lui donner la lettre du comte de Guiches; mais elle la refusa, et elle fit très-bien; car Vardes l'avoit déjà montrée au roi, et lui avoit dit que madame le trompoit.

Il pria encore madame de nommer quelqu'un pour les accommoder; elle consentit, pour empêcher qu'ils ne se battissent, que la paix se fît chez madame de Mekelbourg; mais madame ne vouloit pas qu'il parût que cette entrevue se fît de son consentement. Vardes, qui avoit espéré tout autre chose, étoit dans un désespoir nonpareil; il se cognoit la tête contre les murailles; il pleuroit et faisoit toutes les extravagances possibles; mais madame tint ferme, et ne se relâcha point, dont bien lui prit.

Quand Vardes fut sorti, le roi arriva; mada-

me lui conta comment la chose s'étoit passée, dont le roi fut si content, qu'il entra en éclaircissement avec elle, et lui promit de l'aider à démêler les fourberies de Vardes, qui se trouvèrent si excessives, qu'il seroit impossible de les définir.

Madame se tira de ce labyrinthe en disant toujours la vérité; et sa sincérité la maintint auprès du roi.

Le comte de Guiches, cependant, étoit très-affligé de ce que madame n'avoit pas voulu recevoir sa lettre; il crut qu'elle ne l'aimoit plus, et il prit la résolution de voir Vardes chez madame de Mekelbourg, pour se battre contre lui; elle ne les voulut point recevoir, de sorte qu'ils demeurèrent dans un état, dont on attendoit tous les jours quelqu'éclat horrible.

Le roi retourna en ce temps à Vincennes. Le comte de Guiches, qui ne savoit dans quels sentimens madame étoit pour lui, ne pouvant plus demeurer dans cette incertitude, résolut de prier la comtesse de Grammont, qui étoit Angloise, de parler à madame; et il l'en pressa tant, qu'elle y consentit; son mari même se chargea d'une lettre qu'elle ne voulut pas recevoir. Madame lui dit que le comte de Guiches avoit été amoureux de mademoiselle de Grancey, sans lui avoir fait

dire que c'étoit un prétexte; qu'elle se trouvoit heureuse de n'avoir point d'affaire avec lui, et que, s'il eût agi autrement, son inclination et la reconnoissance l'auroient fait consentir, malgré les dangers auxquels elle s'exposoit, à conserver pour lui les sentimens qu'il auroit pu désirer.

Cette froideur renouvela tellement la passion du comte de Guiches, qu'il étoit tous les jours chez la comtesse de Grammont, pour la prier de parler à madame en sa faveur : enfin, le hasard lui donna occasion de lui parler à elle-même plus qu'il ne l'espéroit.

Madame de la Vieville donna un bal chez elle. Madame fit partie pour y aller en masque avec monsieur; et, pour n'être pas reconnue, elle fit habiller magnifiquement ses filles et quelques dames de sa suite, et elle, avec monsieur, alla avec des capes, dans un carrosse emprunté.

Ils trouvèrent à la porte une troupe de masques. Monsieur leur proposa, sans les connoître, de s'associer à eux, et en prit un par la main; madame en fit autant. Jugez quelle fut sa surprise, quand elle trouva la main estropiée du comte de Guiches, qui reconnut aussi les sachets dont les coiffes de madame étoient parfumées : peu s'en fallut qu'ils ne jetassent un cri tous les deux, tant cette aventure les surprit.

Ils étoient l'un et l'autre dans un si grand trouble, qu'ils montèrent l'escalier sans se rien dire. Enfin le comte de Guiches, ayant reconnu monsieur, et ayant vu qu'il s'étoit allé asseoir loin de madame, s'étoit mis à ses genoux, et eut le temps non-seulement de se justifier, mais d'apprendre de madame tout ce qui s'étoit passé pendant son absence : il eut beaucoup de douleur qu'elle eût écouté Vardes; mais il se trouva si heureux de ce que madame lui pardonnoit sa ravauderie avec mademoiselle de Grancey, qu'il ne se plaignit pas.

Monsieur rappela madame; et le comte de Guiches, de peur d'être reconnu, sortit le premier; mais le hasard, qui l'avoit amené en ce lieu, le fit amuser au bas du degré. Monsieur étoit un peu inquiet de la conversation que madame avoit eue; elle s'en aperçut, et la crainte d'être questionnée fit que le pied lui manqua, et, du haut de l'escalier, elle alla bronchant jusqu'en bas, où étoit le comte de Guiches, qui, en la retenant, l'empêcha de se tuer, car elle étoit grosse.

Toutes choses sembloient, comme vous voyez, aider à son raccommodement; aussi s'acheva-t-il. Madame reçut ensuite de ses lettres; et, un soir que monsieur étoit allé en masque, elle le vit chez la comtesse de Grammont, où elle attendoit monsieur pour faire médianoche.

Dans ce même temps, madame trouva occasion de se venger de Vardes. Le chevalier de Lorraine étoit amoureux d'une des filles de madame, qui s'appeloit Fiennes ; un jour qu'il se trouva chez la reine, devant beaucoup de gens, on lui demanda à qui il en vouloit ; quelqu'un répondit que c'étoit à Fiennes ; Vardes dit qu'il auroit bien mieux fait de s'adresser à sa maîtresse ; cela fut rapporté à madame par le comte de Grammont ; elle se le fit raconter par le marquis de Villeroi, ne voulant pas nommer l'autre ; et, l'ayant engagé dans la chose, aussi bien que le chevalier de Lorraine, elle en fit ses plaintes au roi, et le pria de chasser Vardes. Le roi trouva la punition un peu rude ; mais il le promit. Vardes demanda à n'être mis qu'à la Bastille, où tout le monde l'alla voir.

Ses amis publièrent que le roi avoit consenti avec peine à cette punition, et que madame n'avoit pu le faire casser. Voyant qu'en effet cela se trouvoit avantageusement pour lui, madame repria le roi de l'envoyer à son gouvernement ; ce qu'il lui accorda.

La comtesse de Soissons, enragée de ce que madame lui ôtoit également Vardes, par sa haine et par son amitié ; et son dépit ayant augmenté par la hauteur avec laquelle toute la jeunesse

de la cour avoit soutenu que Vardes étoit punissable, elle résolut de s'en venger sur le comte de Guiches.

Elle dit au roi que madame avoit fait ce sacrifice au comte de Guiches, et qu'il auroit regret d'avoir servi sa haine, s'il savoit tout ce que le comte de Guiches avoit fait contre lui.

Montalais, qu'une fausse générosité faisoit souvent agir, écrivit à Vardes, que, s'il vouloit s'abandonner à sa conduite, elle auroit trois lettres qui pouvoient le tirer d'affaire; il n'accepta pas le parti; mais la comtesse de Soissons se servit de la connoissance de ces lettres pour obliger le roi à perdre le comte de Guiches : elle accusa le comte d'avoir voulu livrer Dunkerque aux Anglois, et d'avoir offert à madame le régiment des gardes; elle eut l'imprudence de mêler à tout cela la lettre d'Espagne; heureusement, le roi parla à madame de tout ceci; il lui parut d'une telle rage contre le comte de Guiches, et si obligé à la comtesse de Soissons, que madame se vit dans la nécessité de perdre tous les deux pour ne pas voir la comtesse de Soissons sur le trône, après avoir accablé le comte de Guiches. Madame fit pourtant promettre au roi, qu'il pardonneroit au comte de Guiches, si elle lui pouvoit prouver que ses fautes étoient petites en comparaison de

celles de Vardes et de la comtesse de Soissons; le roi le lui promit, et madame lui conta tout ce qu'elle savoit. Ils conclurent ensemble qu'il chasseroit la comtesse de Soissons, et qu'il mettroit Vardes en prison. Madame avertit le comte de Guiches en diligence par le maréchal de Grammont, et lui conseilla d'avouer sincèrement toutes choses, ayant trouvé que, dans toutes les matières embrouillées, la vérité seule tire les gens d'affaire; quelque délicat que cela fût, le comte de Guiches en remercia madame; et, sur cette affaire, ils n'eurent de commerce que par le maréchal de Grammont; la régularité fut si grande de part et d'autre qu'ils ne se coupèrent jamais, et le roi ne s'aperçut point de ce concert. Il envoya prier Montalais de lui dire la vérité; vous saurez ce détail d'elle : je vous dirai seulement que le maréchal, qui n'avoit tenu que par miracle une aussi bonne conduite que celle qu'il avoit eue, ne put long-temps se démentir; et son effroi lui fit envoyer en Hollande son fils, qui n'auroit pas été chassé, s'il eût tenu bon.

Il en fut si affligé qu'il en tomba malade; son père ne laissa pas de le presser de partir; madame ne vouloit pas qu'il lui dît adieu, parce qu'elle savoit qu'on l'observoit, et qu'elle n'étoit plus dans cet âge, où ce qui étoit périlleux, lui parois-

soit plus agréable : mais, comme le comte de Guiches ne pouvoit partir sans voir madame, il se fit faire un habit des livrées de la Vallière ; et, comme on portoit madame en chaise dans le Louvre, il eut la liberté de lui parler. Enfin, le jour du départ arriva ; le comte avoit toujours la fièvre ; il ne laissa pas de se trouver dans la rue avec son déguisement ordinaire ; mais les forces lui manquèrent quand il lui fallut prendre le dernier congé. Il tomba évanoui, et madame resta dans la douleur de le voir dans cet état, au hasard d'être reconnu, ou de demeurer sans secours. Depuis ce temps-là, madame ne l'a point revu.

Madame étoit revenue d'Angleterre avec toute la gloire et le plaisir que peut donner un voyage causé par l'amitié, et suivi d'un bon succès dans les affaires. Le roi, son frère, qu'elle aimoit chèrement, lui avoit témoigné une tendresse et une considération extraordinaires ; on savoit, quoique très-confusément, que la négociation dont elle se mêloit étoit sur le point de se conclure ; elle se voyoit à vingt-six ans le lien des deux plus grands rois de ce siècle ; elle avoit entre les mains un traité d'où dépendoit le sort d'une partie de l'Europe ; le plaisir et la considération que donnent les affaires se joignant en elle aux agrémens que donne la jeunesse et la beauté, il y avoit une grâce et

une douceur répandues dans toute sa personne qui lui attiroient une sorte d'hommage, qui lui devoit être d'autant plus agréable, qu'on le rendoit plus à la personne qu'au rang.

Cet état de bonheur étoit troublé par l'éloignement où monsieur étoit pour elle depuis l'affaire du chevalier de Lorraine; mais, selon toutes les apparences, les bonnes grâces du roi lui eussent fourni les moyens de sortir de cet embarras: enfin elle étoit dans la plus agréable situation où elle se fût jamais trouvée, lorsqu'une mort, moins attendue qu'un coup de tonnerre, termina une si belle vie, et priva la France de la plus aimable princesse qui vivra jamais.

Le 24 juin de l'année 1670, huit jours après son retour d'Angleterre, monsieur et elle allèrent à St.-Cloud. Le premier jour qu'elle y alla, elle se plaignit d'un mal de côté et d'une douleur dans l'estomac, à laquelle elle étoit sujette; néanmoins, comme il faisoit extrêmement chaud, elle voulut se baigner dans la rivière; M. Gueslin, son premier médecin, fit tout ce qu'il put pour l'en empêcher; mais, quoiqu'il lui pût dire, elle se baigna le vendredi; et le samedi elle s'en trouva si mal qu'elle ne se baigna point. J'arrivai à St.-Cloud, le samedi à dix heures du soir; je la trouvai dans les jardins; elle me dit que je lui trouverois mau-

vais visage, et qu'elle ne se portoit pas bien : elle avoit soupé comme à son ordinaire, et elle se promena au clair de la lune jusqu'à minuit. Le lendemain, dimanche 29 juin, elle se leva de bonne heure, et descendit chez monsieur qui se baignoit ; elle fut long-temps auprès de lui ; et, en sortant de sa chambre, elle entra dans la mienne, et me fit l'honneur de me dire qu'elle avoit bien passé la nuit.

Un moment après je montai chez elle. Elle me dit qu'elle étoit chagrine, et la mauvaise humeur dont elle parloit auroit fait les belles heures des autres femmes, tant elle avoit de douceur naturelle, et tant elle étoit peu capable d'aigreur et de colère.

Comme elle me parloit, on lui vint dire que la messe étoit prête. Elle l'alla entendre ; et, en revenant dans sa chambre, elle s'appuya sur moi, et me dit, avec cet air de bonté qui lui étoit si particulier, qu'elle ne seroit pas de si méchante humeur si elle pouvoit causer avec moi ; mais qu'elle étoit si lasse de toutes les personnes qui l'environnoient, qu'elle ne les pouvoit plus supporter.

Elle alla ensuite voir peindre mademoiselle, dont un excellent peintre anglois faisoit le portrait ; et elle se mit à parler à madame d'Épernon

et à moi de son voyage d'Angleterre et du roi, son frère.

Cette conversation qui lui plaisoit lui redonna de la joie; on servit le dîner; elle mangea comme à son ordinaire; et après le dîner elle se coucha sur des carreaux, ce qu'elle faisoit assez souvent lorsqu'elle étoit en liberté; elle m'avoit fait mettre auprès d'elle, en sorte que sa tête étoit quasi sur moi.

Le même peintre anglois peignoit monsieur; on parloit de toutes sortes de choses; et cependant elle s'endormit. Pendant son sommeil, elle changea si considérablement, qu'après l'avoir long-temps regardée j'en fus surprise; et je pensai qu'il faloit que son esprit contribuât fort à parer son visage, puisqu'il le rendoit si agréable, lorsqu'elle étoit éveillée, et qu'elle l'étoit si peu quand elle étoit endormie. J'avois tort néanmoins de faire cette réflexion; car je l'avois vue dormir plusieurs fois, et je ne l'avois pas vue moins aimable.

Après qu'elle fut éveillée, elle se leva du lieu où elle étoit; mais avec un si mauvais visage, que monsieur en fut surpris et me le fit remarquer.

Elle s'en alla ensuite dans le salon, où elle se promena quelque temps avec Boisfranc, trésorier de monsieur, et, en lui parlant, elle

se plaignit plusieurs fois de son mal de côté.

Monsieur descendit pour aller à Paris, où il avoit résolu d'aller. Il trouva madame de Mekelbourg sur le degré, et remonta avec elle; madame quitta Boisfranc, et vint à madame de Mekelbourg; comme elle parloit à elle, madame de Gamaches lui apporta, aussi bien qu'à moi, un verre d'eau de chicorée, qu'elle avoit demandé, il y avoit déjà quelque temps; madame de Gourdon, sa dame d'âtour, le lui présenta. Elle le but, et en remettant d'une main la tasse sur la soucoupe, de l'autre elle se prit le côté, et dit avec un ton qui marquoit beaucoup de douleur: Ah! quel point de côté! ah! quel mal! je n'en puis plus!

Elle rougit en prononçant ces paroles, et, dans le moment d'après, elle pâlit d'une pâleur livide qui nous surprit tous; elle continua de crier, et dit qu'on l'emportât comme ne pouvant plus se soutenir.

Nous la prîmes sous les bras; elle marchoit à peine, et toute courbée; on la déshabilla dans un instant; je la soutenois pendant qu'on la délaçoit; elle se plaignoit toujours, et je remarquai qu'elle avoit les larmes aux yeux; j'en fus étonnée et attendrie; car je la connoissois pour la personne du monde la plus patiente.

Je lui dis, en lui baisant les bras que je sou-

tenois, qu'il falloit qu'elle souffrît beaucoup; elle me dit que cela étoit inconcevable; on la mit au lit; et, sitôt qu'elle y fut, elle cria encore plus qu'elle n'avoit fait, et se jeta d'un côté et d'un autre, comme une personne qui souffroit infiniment: on alla en même temps appeler son premier médecin, M. Esprit; il vint, et dit que c'étoit la colique, et ordonna les remèdes ordinaires à de semblables maux; cependant les douleurs étoient inconcevables; madame dit que son mal étoit plus considérable qu'on ne pensoit, qu'elle alloit mourir, qu'on lui allât querir un confesseur.

Monsieur étoit devant son lit; elle l'embrassa, et lui dit avec une douceur et un air capable d'attendrir les cœurs les plus barbares: Hélas! monsieur, vous ne m'aimez plus, il y a long-temps; mais cela est injuste; je ne vous ai jamais manqué. Monsieur parut fort touché, et tout ce qui étoit dans sa chambre l'étoit tellement, qu'on n'entendoit plus que le bruit que font des personnes qui pleurent.

Tout ce que je viens de dire s'étoit passé en moins d'une demi-heure. Madame crioit toujours qu'elle sentoit des douleurs terribles dans le creux de l'estomac; tout d'un coup elle dit qu'on regardât à cette eau qu'elle avoit bue, que c'é-

toit du poison, qu'on avoit peut-être pris une bouteille pour l'autre, qu'elle étoit empoisonnée, qu'elle le sentoit bien, et qu'on lui donnât du contrepoison.

J'étois dans la ruelle auprès de monsieur, et, quoique je le crusse fort incapable d'un pareil crime, un étonnement ordinaire à la malignité humaine, me le fit observer avec attention; il ne fut ni ému ni embarrassé de l'opinion de madame; il dit qu'il falloit donner de cette eau à un chien; il opina, comme madame, qu'on allât querir de l'huile et du contrepoison, pour ôter à madame une pensée si fâcheuse; madame Desbordes, sa première femme de chambre, qui étoit absolument à elle, lui dit qu'elle avoit fait l'eau, et en but; mais madame persévéra toujours à vouloir de l'huile et du contrepoison; on lui donna l'un et l'autre. Sainte-Foi, premier valet de chambre de monsieur, lui apporta de la poudre de vipère; elle lui dit qu'elle la prenoit de sa main, parce qu'elle se fioit à lui; on lui fit prendre plusieurs drogues dans cette pensée de poison, et peut-être plus propres à lui faire du mal, qu'à la soulager; ce qu'on lui donna la fit vomir; elle en avoit déjà eu envie plusieurs fois avant que d'avoir rien pris; mais ses vomissemens ne furent qu'imparfaits, et ne lui firent jeter que quel-

ques flegmes, et une partie de la nourriture qu'elle avoit prise. L'agitation de ces remèdes, et les excessives douleurs qu'elle souffroit, la mirent dans un abattement qui nous parut du repos; mais elle nous dit qu'il ne falloit pas se tromper, que ses douleurs étoient toujours égales, qu'elle n'avoit plus la force de crier, et qu'il n'y avoit point de remède à son mal.

Il sembla qu'elle avoit une certitude entière de sa mort, et qu'elle s'y résolût comme à une chose indifférente. Selon toutes les apparences, la pensée du poison étoit établie dans son esprit, et, voyant que les remèdes avoient été inutiles, elle ne songeoit plus à la vie, et ne pensoit qu'à souffrir ses douleurs avec patience. Elle commença à avoir beaucoup d'appréhension. Monsieur appela madame de Gamaches, pour tâter son pouls; les médecins n'y pensoient pas; elle sortit de la ruelle épouvantée, et nous dit qu'elle n'en trouvoit point à madame, et qu'elle avoit toutes les extrémités froides; cela nous fit peur; monsieur en parut effrayé; monsieur Esprit dit que c'étoit un accident ordinaire à la colique, et qu'il répondoit de madame. Monsieur se mit en colère, et dit qu'il lui avoit répondu de monsieur de Valois, et qu'il étoit mort; qu'il lui répondoit de madame, et qu'elle mourroit encore.

Cependant, le curé de St.-Cloud, qu'elle avoit mandé, étoit venu; monsieur me fit l'honneur de me demander si on parleroit à ce confesseur; je la trouvois fort mal; il me sembloit que ses douleurs n'étoient point celles d'une colique ordinaire; mais néanmoins j'étois bien éloignée de prévoir ce qui devoit arriver, et je n'attribuois les pensées qui me venoient dans l'esprit, qu'à l'intérêt que je prenois à sa vie.

Je répondis à monsieur qu'une confession faite dans la vue de la mort, ne pouvoit être que très-utile, et monsieur m'ordonna de lui aller dire que le curé de St.-Cloud étoit venu. Je le suppliai de m'en dispenser, et je lui dis que, comme elle l'avoit demandé, il n'y avoit qu'à le faire entrer dans sa chambre. Monsieur s'approcha de son lit; et d'elle-même, elle me redemanda un confesseur, mais sans paroître effrayée, et comme une personne qui songeoit aux seules choses qui lui étoient nécessaires dans l'état où elle étoit.

Une de ses premières femmes de chambre étoit passée à son chevet pour la soutenir; elle ne voulut point qu'elle s'ôtât, et se confessa devant elle; après que le confesseur se fut retiré, monsieur s'approcha de son lit: elle lui dit quelques mots assez bas que nous n'entendîmes point, et

cela nous parut encore quelque chose de doux et d'obligeant.

L'on avoit fort parlé de la saigner; mais elle souhaitoit que ce fût du pied; M. Esprit vouloit que ce fût du bras; enfin, il détermina qu'il le falloit ainsi. Monsieur vint le dire à madame, comme une chose à quoi elle auroit peut-être de la peine à se résoudre; mais elle répondit qu'elle vouloit tout ce qu'on souhaitoit, que tout lui étoit indifférent, et qu'elle sentoit bien qu'elle n'en pouvoit revenir. Nous écoutions ces paroles comme des effets d'une douleur violente qu'elle n'avoit jamais sentie, et qui lui faisoit croire qu'elle alloit mourir.

Il n'y avoit pas plus de trois heures qu'elle se trouvoit mal. Gueslin, que l'on avoit envoyé querir à Paris, arriva avec M. Valet, qu'on avoit envoyé chercher à Versailles. Sitôt que madame vit Gueslin, en qui elle avoit beaucoup de confiance, elle lui dit qu'elle étoit bien aise de le voir, qu'elle étoit empoisonnée, et qu'il la traitât sur ce fondement. Je ne sais s'il le crut, et s'il fut persuadé qu'il n'y avoit point de remède, ou s'il s'imagina qu'elle se trompoit, et que son mal n'étoit pas dangereux; mais enfin, il agit comme un homme qui n'avoit plus d'espérance, ou qui ne voyoit point de danger. Il consulta avec M. Va-

let, et avec M. Esprit : et, après une conférence assez longue, ils vinrent tous trois trouver monsieur, et l'assurer sur leur vie qu'il n'y avoit point de danger. Monsieur vint le dire à madame ; elle lui dit qu'elle connoissoit mieux son mal que le médecin, et qu'il n'y avoit point de remède ; mais elle dit cela avec la même tranquillité et la même douceur, que si elle eût parlé d'une chose indifférente.

Monsieur le prince la vint voir : elle lui dit qu'elle se mouroit. Tout ce qui étoit auprès d'elle reprit la parole pour lui dire qu'elle n'étoit pas en cet état ; mais elle témoigna quelque sorte d'impatience de mourir pour être délivrée des douleurs qu'elle souffroit ; il sembloit néanmoins que la saignée l'eût soulagée : on la crut mieux ; M. Valet s'en retourna à Versailles sur les neuf heures et demie, et nous demeurâmes autour de son lit à causer, la croyant sans aucun péril. On étoit quasi consolé des douleurs qu'elle avoit souffertes, espérant que l'état où elle avoit été serviroit à son raccommodement avec monsieur : il en paroissoit touché, et madame d'Épernon et moi, qui avions entendu ce qu'elle avoit dit, nous prenions plaisir à lui faire remarquer le prix de ses paroles.

M. Valet avoit ordonné un lavement avec du

séné; elle l'avoit pris, et, quoique nous n'entendissions guère la médecine, nous jugions bien néanmoins qu'elle ne pouvoit sortir de l'état où elle étoit que par une évacuation. La nature tendoit à sa fin par en haut; elle avoit des envies continuelles de vomir; mais on ne lui donnoit rien pour lui aider.

Dieu aveugloit les médecins, et ne vouloit pas même qu'ils tentassent des remèdes capables de retarder une mort qu'il vouloit rendre terrible. Elle entendit que nous disions qu'elle étoit mieux, et que nous attendions l'effet de ce remède avec impatience. Cela est si peu véritable, nous dit-elle, que, si je n'étois pas chrétienne, je me tuerois, tant mes douleurs sont excessives. Il ne faut point souhaiter de mal à personne, ajouta-t-elle; mais je voudrois bien que quelqu'un pût sentir un moment ce que je souffre, pour connoître de quelle nature sont mes douleurs.

Cependant, ce remède ne faisoit rien; l'inquiétude nous en prit; on appela M. Esprit et M. Gueslin; ils dirent qu'il falloit encore attendre; elle répondit que, si on sentoit ses douleurs, on n'attendroit pas si paisiblement. On fut deux heures entières sur l'attente de ce remède, qui furent les dernières où elle pouvoit recevoir du secours. Elle avoit pris quantité de remèdes; on

avoit gâté son lit; elle voulut en changer, et on lui en fit un petit dans sa ruelle; elle y alla sans qu'on l'y portât, et fit même le tour par l'autre ruelle, pour ne pas se mettre dans l'endroit de son lit qui étoit gâté. Lorsqu'elle fut dans ce petit lit, soit qu'elle expirât véritablement, soit qu'on la vît mieux, parce qu'elle avoit les bougies au visage, elle nous parut beaucoup plus mal; les médecins voulurent la voir de près, et lui apportèrent un flambeau; elle les avoit toujours fait ôter, depuis qu'elle s'étoit trouvée mal.

Monsieur lui demanda si on ne l'incommodoit point. Ah! non, monsieur, lui dit-elle, rien ne m'incommode plus; je ne serai pas en vie demain matin, vous le verrez. On lui donna un bouillon, parce qu'elle n'avoit rien pris depuis son dîner; sitôt qu'elle l'eut avalé, ses douleurs redoublèrent, et devinrent aussi violentes qu'elles l'avoient été, lorsqu'elle avoit pris le verre de chicorée. La mort se peignit sur son visage, et on la voyoit dans des souffrances cruelles, sans néanmoins qu'elle parût agitée.

Le roi avoit envoyé plusieurs fois savoir de ses nouvelles, et elle lui avoit toujours mandé qu'elle se mouroit; ceux qui l'avoient vue, lui avoient dit qu'en effet elle étoit très-mal, et M. de Crequi, qui avoit passé à St.-Cloud, en allant à Ver-

sailles, dit au roi qu'il la croyoit en grand péril, de sorte que le roi voulut la venir voir, et arriva à St.-Cloud sur les onze heures.

Lorsque le roi arriva, madame étoit dans ce redoublement de douleurs, que lui avoit causé le bouillon; il sembla que les médecins furent éclairés par sa présence; il les prit en particulier pour savoir ce qu'ils en pensoient, et ces mêmes médecins qui, deux heures auparavant, en répondoient sur leur vie, et qui trouvoient que les extrémités froides n'étoient qu'un accident de la colique, commencèrent à dire qu'elle étoit sans espérance, que cette froideur et ce pouls retiré étoient une marque de gangrène, et qu'il falloit lui faire recevoir Notre Seigneur.

La reine et la comtesse de Soissons étoient venues avec le roi; madame de la Vallière et madame de Montespan étoient venues ensemble; je parlois à elle; monsieur m'appela, et me dit en pleurant ce que les médecins venoient de dire; je fus surprise et touchée comme je le devois, et je répondis à monsieur que les médecins avoient perdu l'esprit, et qu'ils ne pensoient ni à sa vie, ni à son salut, qu'elle n'avoit parlé qu'un quart d'heure au curé de St.-Cloud, et qu'il falloit lui envoyer quelqu'un. Monsieur me dit qu'il alloit envoyer chercher monsieur de Condom; je trou-

vai qu'on ne pouvoit mieux choisir; mais qu'en attendant, il falloit avoir monsieur Feuillet, chanoine, dont le mérite est connu.

Cependant, le roi étoit auprès de madame. Elle lui dit qu'il perdoit la plus véritable servante qu'il auroit jamais ; il lui dit qu'elle n'étoit pas en si grand péril, mais qu'il étoit étonné de sa fermeté, et qu'il la trouvoit grande. Elle lui répliqua qu'il savoit bien qu'elle n'avoit jamais craint la mort, mais qu'elle avoit craint de perdre ses bonnes grâces.

Ensuite, le roi lui parla de Dieu; il revint après dans l'endroit où étoient les médecins ; il me trouva désespérée de ce qu'ils ne lui donnoient point de remèdes, et sur-tout l'émétique ; il me fit l'honneur de me dire qu'ils avoient perdu la tramontane, qu'ils ne savoient ce qu'ils faisoient et qu'il alloit essayer de leur remettre l'esprit. Il leur parla, et se rapprocha du lit de madame, et lui dit qu'il n'étoit pas médecin; mais qu'il venoit de proposer trente remèdes aux médecins: ils répondirent qu'il falloit attendre. Madame prit la parole, et dit qu'il falloit mourir par les formes.

Le roi voyant que, selon les apparences, il n'y avoit rien à espérer, lui dit adieu en pleurant. Elle lui dit qu'elle le prioit de ne point pleurer, qu'il

l'attendrissoit, et que la première nouvelle qu'il auroit le lendemain, seroit celle de sa mort.

Le maréchal de Grammont s'approcha de son lit. Elle lui dit qu'il perdoit une bonne amie, qu'elle alloit mourir, et qu'elle avoit cru d'abord être empoisonnée par méprise.

Lorsque le roi se fut retiré, j'étois auprès de son lit; elle me dit : Madame de la Fayette, mon nez s'est déjà retiré. Je ne lui répondis qu'avec des larmes; car ce qu'elle me disoit étoit véritable, et je n'y avois pas encore pris garde; on la remit ensuite dans son grand lit, le hoquet lui prit. Elle dit à M. Esprit, que c'étoit le hoquet de la mort; elle avoit déjà demandé plusieurs fois quand elle mourroit; elle le demandoit encore; et, quoiqu'on lui répondît comme à une personne qui n'en étoit pas proche, on voyoit bien qu'elle n'avoit aucune espérance.

Elle ne tourna jamais son esprit du côté de la vie; jamais un mot de réflexion sur la cruauté de sa destinée, qui l'enlevoit dans le plus beau de son âge; point de questions aux médecins pour s'informer s'il étoit possible de la sauver; point d'ardeur pour les remèdes, qu'autant que la violence de ses douleurs lui en faisoit désirer; une contenance paisible au milieu de la certitude de la mort, de l'opinion du poison, et de ses souf-

frances qui étoient cruelles; enfin, un courage dont on ne peut donner d'exemple, et qu'on ne sauroit bien représenter.

Le roi s'en alla, et les médecins déclarèrent qu'il n'y avoit aucune espérance. M. Feuillet vint; il parla à madame avec une austérité entière; mais il la trouva dans des dispositions qui alloient aussi loin que son austérité. Elle eut quelque scrupule que ses confessions passées n'eussent été nulles, et pria M. Feuillet de lui aider à en faire une générale; elle la fit avec de grands sentimens de piété, et de grandes résolutions de vivre en chrétienne, si Dieu lui redonnoit la santé.

Je m'approchai de son lit, après sa confession; M. Feuillet étoit auprès d'elle, et un capucin, son confesseur ordinaire; ce bon père vouloit lui parler, et se jetoit dans des discours qui la fatiguoient : elle me regarda avec des yeux qui faisoient entendre ce qu'elle pensoit, et puis les retournant sur ce capucin : Laissez parler M. Feuillet, mon père, lui dit-elle avec une douceur admirable, comme si elle eût craint de le fâcher; vous parlerez à votre tour.

L'ambassadeur d'Angleterre arriva dans ce moment. Sitôt qu'elle le vit, elle lui parla du roi son frère, et de la douleur qu'il auroit de sa mort; elle en avoit déjà parlé plusieurs fois dans le com-

mencement de son mal. Elle le pria de lui mander qu'il perdoit la personne du monde qui l'aimoit le mieux; ensuite l'ambassadeur lui demanda si elle étoit empoisonnée: je ne sais si elle lui dit qu'elle l'étoit; mais je sais bien qu'elle lui dit, qu'il n'en falloit rien mander au roi son frère, qu'il falloit lui épargner cette douleur, et qu'il falloit sur-tout qu'il ne songeât point à en tirer vengeance; que le roi n'en étoit point coupable, qu'il ne falloit point s'en prendre à lui.

Elle disoit toutes ces choses en anglois, et, comme le mot de poison est commun à la langue françoise et à l'angloise, M. Feuillet l'entendit, et interrompit la conversation, disant qu'il falloit sacrifier sa vie à Dieu, et ne pas penser à autre chose.

Elle reçut Notre Seigneur; ensuite monsieur s'étant retiré, elle demanda si elle ne le verroit plus: on l'alla querir; il vint l'embrasser en pleurant; elle le pria de se retirer, et lui dit qu'il l'attendrissoit.

Cependant elle diminuoit toujours, et elle avoit de temps en temps des foiblesses qui attaquoient le cœur. M. Brager, excellent médecin, arriva. Il n'en désespéra pas d'abord; il se mit à consulter avec les autres médecins: madame les fit appeler; ils dirent qu'on les laissât un peu en-

semble; mais elle les renvoya encore querir. Ils allèrent auprès de son lit; on avoit parlé d'une saignée au pied. Si on la veut faire, dit-elle, il il n'y a pas de temps à perdre; ma tête s'embarrasse, et mon estomac se remplit.

Ils demeurèrent surpris d'une si grande fermeté, et, voyant qu'elle continuoit à vouloir la saignée, ils la firent faire; mais il ne vint point de sang, et il en étoit très-peu venu de la première qu'on avoit faite. Elle pensa expirer pendant que son pied fut dans l'eau; les médecins lui dirent qu'ils alloient faire un remède; mais elle répondit qu'elle vouloit l'extrême-onction, avant que de rien prendre.

M. de Condom arriva comme elle la recevoit; il lui parla de Dieu, conformément à l'état où elle étoit, et avec cette éloquence et cet esprit de religion qui paroissent dans tous ses discours; il lui fit faire les actes qu'il jugea nécessaires; elle entra dans tout ce qu'il lui dit, avec un zèle et une présence d'esprit admirable.

Comme il parloit, sa première femme de chambre s'approcha d'elle, pour lui donner quelque chose dont elle avoit besoin; elle lui dit en anglois, afin que M. de Condom ne l'entendît pas, conservant jusqu'à la mort la politesse de son esprit : Donnez à M. de Condom, lorsque je serai

morte, l'émeraude que j'avois fait faire pour lui.

Comme il continuoit à lui parler de Dieu, il lui prit une espèce d'envie de dormir, qui n'étoit en effet qu'une défaillance de la nature. Elle lui demanda si elle ne pouvoit pas prendre quelques momens de repos; il lui dit qu'elle le pouvoit, et qu'il alloit prier Dieu pour elle.

M. Feuillet demeura au chevet de son lit; et, quasi dans le même moment, madame lui dit de rappeler M. de Condom, et qu'elle sentoit bien qu'elle alloit expirer. M. de Condom se rapprocha, et lui donna le crucifix; elle le prit et l'embrassa avec ardeur; M. de Condom lui parloit toujours, et elle lui répondoit avec le même jugement, que si elle n'eût pas été malade, tenant toujours le crucifix attaché sur sa bouche; la mort seule le lui fit abandonner. Les forces lui manquèrent; elle le laissa tomber, et perdit la parole et la vie quasi en même-temps; son agonie n'eut qu'un moment, et, après deux ou trois petits mouvemens convulsifs dans la bouche, elle expira à deux heures et demie du matin, et neuf heures après avoir commencé à se trouver mal.

LETTRES (*).

Lettre écrite au comte d'Arlington, alors secrétaire d'état de Charles II, roi d'Angleterre, par M. Montaigu, ambassadeur à Paris, mort depuis duc de Montaigu.

Paris, le 30 juin 1670, à quatre heures du matin.

Milord,

Je suis bien fâché de me voir dans l'obligation, en vertu de mon emploi, de vous rendre compte de la plus triste aventure du monde. Madame étant à St.-Cloud, le 29 du courant, avec beaucoup de compagnie, demanda, sur les cinq heures du soir, un verre d'eau de chicorée, qu'on lui avoit ordonné de boire, parce qu'elle s'étoit trouvée indisposée, pendant deux ou trois jours, après s'être baignée. Elle ne l'eut pas plutôt bu, qu'elle s'écria qu'elle étoit morte; et, tombant entre les bras de madame de Mekelbourg, elle demanda un confesseur. Elle continua dans les plus

(*) On a cru faire plaisir au lecteur en ajoutant ces lettres à cette histoire.

grandes douleurs qu'on puisse s'imaginer, jusqu'à trois heures du matin, qu'elle rendit l'esprit. Le roi, la reine, et toute la cour, restèrent auprès d'elle jusqu'à une heure avant sa mort. Dieu veuille donner de la patience et de la constance au roi, notre maître, pour supporter une affliction de cette nature! Madame a déclaré, en mourant, qu'elle n'avoit nul autre regret, en sortant du monde, que celui que lui causoit la douleur qu'en recevroit le roi, son frère; s'étant trouvée un peu soulagée de ses grandes douleurs, que les médecins nomment colique bilieuse, elle me fit appeler, pour m'ordonner de dire de sa part les choses du monde les plus tendres au roi et au duc d'Yorck, ses frères. J'arrivai à St.-Cloud une heure après qu'elle s'y fut trouvée mal, et je restai jusqu'à sa mort auprès d'elle. Jamais personne n'a marqué plus de piété et de résolution que cette princesse, qui a conservé son bon sens jusqu'au dernier moment. Je me flatte que la douleur où je suis, vous fera excuser les imperfections que vous trouverez dans cette relation. Je suis persuadé que tous ceux qui ont eu l'honneur de connoître madame, partageront avec moi l'affliction que doit causer une perte pareille.

Je suis,

MILORD, etc.

Extrait d'une lettre écrite par le comte d'Arlington, à M. le chevalier Temple, alors ambassadeur d'Angleterre à la Haye.

De White-Hall, le 28 juin 1670 vieux style.

Milord,

Je vous écris toutes les nouvelles que nous avons ici, à l'exception de celle de la mort de madame, dont le roi est extrêmement affligé, aussi bien que toutes les personnes qui ont eu l'honneur de la connoître à Douvres. Les brouilleries de ses domestiques, et sa mort subite nous avoient d'abord fait croire qu'elle avoit été empoisonnée ; mais la connoissance qu'on nous a donnée depuis, du soin qu'on a pris d'examiner son corps, et les sentimens que nous apprenons qu'en a sa majesté très-chrétienne, laquelle a intérêt d'examiner cette affaire à fond, et qui est persuadée qu'elle est morte d'une mort naturelle, a levé la plus grande partie des soupçons que nous en avions. Je ne doute pas que monsieur le maréchal de Bellefond, que j'apprends qui vient d'arriver, avec ordre de donner au roi une relation particulière de cet accident fatal, et qui nous apporte le procès-verbal de la mort de cette prin-

cesse, et de la dissection de son corps, signé des principaux médecins et chirurgiens de Paris, ne nous convainque pleinement, que nous n'avons rien à regretter que la perte de cette admirable princesse, sans qu'elle soit accompagnée d'aucune circonstance odieuse, pour rendre notre douleur moins insupportable.

LETTRE de M. Montaigu, ambassadeur d'Angleterre, au comte d'Arlington.

A Paris, le 6 juillet 1670.

MILORD,

J'AI reçu les lettres de votre grandeur, celle du 17 juin, par M. le chevalier de Jones, et celle du 23, par la poste. Je suppose que M. le maréchal de Bellefond est arrivé à Londres; outre le compliment de condoléance qu'il va faire au roi, il tâchera, à ce que je crois, de désabuser notre cour de l'opinion que madame ait été empoisonnée, dont on ne pourra jamais désabuser celle-ci, ni tout le peuple. Comme cette princesse s'en est plainte plusieurs fois dans ses plus grandes douleurs, il ne faut pas s'étonner que cela fortifie le peuple dans la croyance qu'il en a. Toutes les fois que j'ai pris la liberté de la pres-

ser de me dire si elle croyoit qu'on l'eût empoisonnée, elle ne m'a pas voulu faire de réponse; voulant, à ce que je crois, épargner une augmentation si sensible de douleur au roi, notre maître. La même raison m'a empêché d'en faire mention dans ma première lettre : outre que je ne suis pas assez bon médecin pour juger si elle a été empoisonnée ou non. L'on tâche ici de me faire passer pour l'auteur du bruit qui en court; je veux dire, monsieur, qui se plaint que je le fais pour rompre la bonne intelligence qui est établie entre les deux couronnes.

Le roi et les ministres ont beaucoup de regret de la mort de madame; car ils espéroient qu'à sa considération, ils engageroient le roi, notre maître, à condescendre à des choses, et à contracter une amitié avec cette couronne, plus étroite qu'ils ne croient pouvoir l'obtenir à présent. Je ne prétends pas examiner ce qui s'est fait à cet égard, ni ce qu'on prétendoit faire, puisque votre grandeur n'a pas jugé à propos de m'en communiquer la moindre partie; mais je ne saurois m'empêcher de savoir ce qui s'en dit publiquement, et je suis persuadé que l'on ne refusera rien ici que le roi, notre maître, puisse proposer, pour avoir son amitié; il n'y a rien de l'autre côté que les Hollandois ne fassent, pour nous empêcher

de nous joindre à la France. Tout ce que je souhaite de savoir, milord, pendant que je serai ici, est le langage dont je me dois servir en conversation avec les autres ministres, afin de ne point passer pour ridicule avec le caractère dont je suis revêtu. Pendant que madame étoit en vie, elle me faisoit l'honneur de se fier assez à moi, pour m'empêcher d'être exposé à ce malheur.

Je suis persuadé que, pendant le peu de temps que vous l'avez connue en Angleterre, vous l'avez assez connue pour la regretter tout le temps de votre vie : et ce n'est pas sans sujet; car personne n'a jamais eu meilleure opinion de qui que ce soit, en tous égards, que celle que cette princesse avoit de vous : et je crois qu'elle aimoit trop le roi, son frère, pour marquer la considération qu'elle faisoit paroître en toutes sortes d'occasions pour vous, depuis qu'elle a vécu en bonne intelligence avec vous, si elle n'eût été persuadée que vous le serviez très-bien et très-fidèlement. Quant à moi, j'ai fait une si grande perte, par la mort de cette princesse, que je n'ai plus aucune joie dans ce pays-ci, et je crois que je n'en aurai plus jamais en aucun autre. Madame, après m'avoir tenu plusieurs discours pendant le cours de son mal, lesquels n'étoient remplis que de tendresse pour le roi, notre maître, me dit, à la fin,

qu'elle étoit bien fâchée de n'avoir rien fait pour moi avant sa mort, en échange du zèle et de l'affection avec lesquels je l'avois servie depuis mon arrivée ici; elle me dit qu'elle avoit six mille pistoles dispersées en plusieurs endroits, qu'elle m'ordonnoit de prendre pour l'amour d'elle; je lui répondis qu'elle avoit plusieurs pauvres domestiques, qui en avoient plus besoin que moi; que, je ne l'avois jamais servie par intérêt, et que je ne voulois pas absolument les prendre; mais que, s'il lui plaisoit de me dire auxquels elle souhaitoit de les donner, je ne manquerois pas de m'en acquitter très-fidèlement : elle eut assez de présence d'esprit pour les nommer par leurs noms. Cependant, elle n'eut pas plutôt rendu l'esprit, que, monsieur se saisit de toutes ses clefs, et de son cabinet. Je demandai le lendemain à une de ses femmes où étoit cet argent, laquelle me dit qu'il étoit en un tel endroit. C'étoit justement les premières six mille pistoles que le roi, notre maître, lui avoit envoyées. Dans le temps que cet argent arriva, elle avoit dessein de s'en servir pour retirer quelques joyaux qu'elle avoit engagés en attendant cette somme. Mais le roi de France la lui avoit déjà donnée deux jours avant que celle-ci arrivât, de sorte qu'elle avoit gardé toute la somme que le roi, son frère, lui avoit envoyée.

Sur cela, j'ai demandé ladite somme à monsieur, comme m'appartenant, et que, l'ayant prêtée à madame, deux de mes domestiques l'avoient remise entre les mains de deux de ses femmes, lesquelles en ont rendu témoignage à ce prince; car elles ne savoient pas que ç'avoit été par ordre du roi, notre maître. Monsieur en avoit emporté la moitié, et l'on m'a rendu le reste. J'en ai disposé en faveur des domestiques de madame, selon les ordres qu'elle m'en avoit donnés, en présence de M. l'abbé de Montaigu et de deux autres témoins; monsieur m'a promis de me rendre le reste, que je ne manquerai pas de distribuer entr'eux de la même manière. Cependant, s'ils n'ont l'esprit de le cacher, monsieur ne manquera pas de le leur ôter, dès que cela parviendra à sa connoissance. Je n'avois nul autre moyen de l'obtenir pour ces pauvres gens-là, et je ne doute pas que le roi n'aime mieux qu'ils en profitent que monsieur. Je vous prie de l'apprendre au roi pour ma décharge; et que cela n'aille pas plus loin. Monsieur le chevalier Hamilton en a été témoin avec monsieur l'abbé de Montaigu. J'ai cru qu'il étoit nécessaire de vous faire cette relation.

Je suis,

MILORD, etc.

P. S. Depuis ma lettre écrite, je viens d'apprendre, de très-bonne part et d'une personne qui est dans la confidence de monsieur, qu'il n'a pas voulu délivrer les papiers de madame, à la requête du roi, avant que de se les être fait lire et interpréter par M. l'abbé de Montaigu, et même, que, ne se fiant pas entièrement à lui, il a employé, pour cet effet, d'autres personnes qui entendent la langue, et entr'autres, madame de Fiennes; de sorte que ce qui s'est passé de plus secret entre le roi et madame est et sera publiquement connu de tout le monde. Il y avoit quelque chose en chiffres, qui l'embarrasse fort, et qu'il prétend pourtant deviner. Il se plaint extrêmement du roi, notre maître, à l'égard de la correspondance qu'il entretenoit avec madame, et de ce qu'il traitoit d'affaires avec elle à son insçu. J'espère que M. l'abbé de Montaigu vous en donnera une relation plus particulière que je ne le puis faire; car, quoique monsieur lui ait recommandé le secret à l'égard de tout le monde, il ne sauroit s'étendre jusqu'à vous, si les affaires du roi, mon maître, y sont intéressées.

Lettre écrite par M. de Montaigu à Charles II, roi d'Angleterre.

Paris, le 15 juillet 1670.

AU ROI:

SIRE,

Je dois commencer cette lettre en suppliant très-humblement votre majesté de me pardonner la liberté que je prends de l'entretenir sur un si triste sujet, et du malheur que j'ai eu d'être témoin de la plus cruelle et de la plus généreuse mort dont on ait jamais ouï parler. J'eus l'honneur d'entretenir madame assez long-temps le samedi, jour précédent de celui de sa mort. Elle me dit qu'elle voyoit bien qu'il étoit impossible qu'elle pût jamais être heureuse avec monsieur, lequel s'étoit emporté contr'elle plus que jamais, deux jours auparavant, à Versailles, où il l'avoit trouvée dans une conférence secrète avec le roi, sur des affaires qu'il n'étoit pas à propos de lui communiquer. Elle me dit que votre majesté et le roi de France, aviez résolu de faire la guerre à la Hollande, dès que vous seriez demeurés d'accord de la manière dont vous la deviez faire. Ce

sont là les dernières paroles que cette princesse me fit l'honneur de me dire avant sa maladie; car monsieur, étant entré dans ce moment, nous interrompit, et je m'en retournai à Paris. Le lendemain, lorsqu'elle se trouva mal, elle m'appela deux ou trois fois, et madame de Mekelbourg m'envoya chercher. Dès qu'elle me vit, elle me dit : Vous voyez le triste état où je suis : je me me meurs. Hélas! que je plains le roi, mon frère! car je suis assurée qu il va perdre la personne du monde qui l'aime le mieux. Elle me rappela un peu après, et m'ordonna de ne pas manquer de dire au roi, son frère, les choses du monde les plus tendres de sa part, et de le remercier de tous ses soins pour elle. Elle me demanda ensuite si je me souvenois bien de ce qu'elle m'avoit dit, le jour précédent, des intentions qu'avoit votre majesté de se joindre à la France contre la Hollande; je lui dis qu'oui; sur quoi elle ajouta : Je vous prie de dire à mon frère que je ne lui ai jamais persuadé de le faire par intérêt, et que ce n'étoit que parce que son honneur et son avantage y étoient également intéressés : car je l'ai toujours aimé plus que ma vie, et je n'ai nul autre regret en la perdant que celui de le quitter. Elle m'appela plusieurs fois pour me dire de ne pas oublier de vous dire cela, et me parla en anglois.

Je pris alors la liberté de lui demander si elle ne croyoit pas qu'on l'eût empoisonnée; son confesseur, qui étoit présent, et qui entendit ce mot-là, lui dit : Madame, n'accusez personne, et offrez à Dieu votre mort en sacrifice. Cela l'empêcha de me répondre, et, quoique je lui fisse plusieurs fois la même demande, elle ne me répondit qu'en levant les épaules. Je lui demandai la cassette où étoient toutes ses lettres, pour les envoyer à votre majesté, et elle m'ordonna de les demander à madame de Borde, laquelle s'évanouissant à tout moment, et mourant de douleur de voir sa maîtresse en un état si déplorable, monsieur s'en saisit avant qu'elle pût revenir à elle. Elle m'ordonna de prier votre majesté d'assister tous ses pauvres domestiques, et d'écrire à milord Arlington de vous en souvenir; elle ajouta à cela : Dites au roi, mon frère, que j'espère qu'il fera pour lui, pour l'amour de moi, ce qu'il m'a promis; car c'est un homme qui l'aime, et qui le sert bien. Elle dit plusieurs choses ensuite tout haut en françois, plaignant l'affliction qu'elle savoit que sa mort donneroit à votre majesté. Je supplie encore une fois votre majesté de pardonner le malheur où je me trouve réduit de lui apprendre cette fatale nouvelle, puisque, de tous ses serviteurs, il n'y en a pas un seul qui souhaite avec plus de

passion et de sincérité son bonheur et sa satisfaction, que celui qui est,

SIRE,

De votre majesté, etc.

Lettre de M. de Montaigu, à Milord Arlington.

Paris, le 15 juillet 1670.

Milord,

Selon les ordres de votre grandeur, je vous envoie la bague que madame avoit au doigt en mourant, laquelle vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de présenter au roi. J'ai pris la liberté de rendre compte au roi, moi-même, de quelques choses que madame m'avoit chargé de lui dire, étant persuadée que la modestie n'auroit pas permis à votre grandeur de les dire au roi, parce qu'elles vous touchent de trop près. Il y a eu depuis la mort de madame, comme vous pouvez bien vous l'imaginer dans une occasion pareille, plusieurs bruits divers. L'opinion la plus générale est qu'elle a été empoisonnée, ce qui inquiète le roi et les ministres au dernier point. J'en ai été saisi d'une telle manière, que j'ai eu

à peine le cœur de sortir depuis : cela joint aux bruits qui courent par la ville du ressentiment que témoigne le roi, notre maître, d'un attentat si rempli d'horreur qu'il a refusé de recevoir la lettre de monsieur, et qu'il m'a ordonné de me retirer, leur fait conclure que le roi, notre maître, est mécontent de cette cour, au point qu'on le dit ici. De sorte que, quand j'ai été à St.-Germain, d'où je ne fais que de revenir, pour y faire les plaintes que vous m'avez ordonné d'y faire, il est impossible d'exprimer la joie qu'on y a reçue d'apprendre que le roi, notre maître, commence à s'appaiser, et que ces bruits n'ont fait aucune impression sur son esprit au préjudice de la France. Je vous marque cela, milord, pour vous faire connoître à quel point l'on estime l'union de l'Angleterre dans cette conjoncture, et combien l'amitié du roi est nécessaire à tous leurs desseins : je ne doute pas qu'on ne s'en serve à la gloire du roi, et pour le bien de la nation. C'est ce que souhaite avec passion la personne du monde qui est avec le plus de sincérité,

MILORD, etc.

Lettre de M. de Montaigu, à Milord Arlington.

Milord,

Je ne suis guère en état de vous écrire moi-même, étant tellement incommodé d'une chute que j'ai faite en venant, que j'ai peine à remuer le bras et la main. J'espère pourtant de me trouver en état, dans un jour ou deux, de me rendre à St.-Germain.

(*) *Je n'écris présentement que pour rendre compte à votre grandeur d'une chose que je crois pourtant que vous savez déjà, c'est que l'on a permis au chevalier* de Lorraine, *de venir à la cour, et de servir à l'armée en qualité de maréchal de camp.*

Si madame a été empoisonnée, comme la plus grande partie du monde le croit, toute la France le regarde comme son empoisonneur, et s'étonne avec raison que le roi de France ait si peu de considération pour le roi, notre maître, que de lui permettre de revenir à la cour, vu la manière insolente dont il en a toujours usé envers cette princesse pendant sa vie. Mon devoir m'oblige

(*) Ce passage étoit écrit en chiffres.

à vous dire cela, afin que vous le fassiez savoir au roi, et qu'il en parle fortement à l'ambassadeur de France, s'il le juge à propos; car je puis vous assurer que c'est une chose qu'il ne sauroit souffrir sans se faire tort.

FIN DE L'HISTOIRE DE MADAME HENRIETTE.



LETTRES

DE

MADAME DE LA FAYETTE

A MADAME

DE SÉVIGNÉ.

LETTRE PREMIÈRE.

Paris, le 30 décembre 1672.

J'ai vu votre grande lettre à d'Hacqueville : je comprends fort bien tout ce que vous lui mandez sur l'évêque de Marseille ; il faut que le prélat ait tort, puisque vous vous en plaignez. Je montrerai votre lettre à Langlade, et j'ai bien envie encore de la faire voir à madame Duplessis ; car elle est très-prévenue en faveur de l'évêque. Les Provençaux sont d'un caractère tout particulier.

Voilà un paquet que je vous envoie pour madame de Northumberland. Vous ne compren-

drez pas aisément pourquoi je suis chargée de ce paquet; il vient du comte de Sunderland, qui est présentement ambassadeur ici. Il est fort de ses amis; il lui a écrit plusieurs fois; mais, n'ayant point de réponse, il croit qu'on arrête ses lettres; et M. de la Rochefoucault, qu'il voit très-souvent, s'est chargé de faire tenir le paquet dont il s'agit. Je vous suplie donc, comme vous n'êtes plus à Aix, de le renvoyer par quelqu'un de confiance, et d'écrire un mot à madame de Northumberland, afin qu'elle vous fasse réponse, et qu'elle vous mande qu'elle l'a reçu; vous m'enverrez sa réponse. On dit ici, que, si M. de Montaigu n'a pas un heureux succès dans son voyage, il passera en Italie, pour faire voir que ce n'est pas pour les beaux yeux de madame de Northumberland qu'il court le pays : mandez-nous un peu ce que vous verrez de cette affaire, et comment il sera traité.

La Marans est dans une dévotion, et dans un esprit de douceur et de pénitence qui ne se peuvent comprendre : sa sœur (*), qui ne l'aime pas, en est surprise et charmée; sa personne est changée à n'être pas reconnoissable : elle paroît soixante ans. Elle trouva mauvais que sa sœur m'eût conté ce qu'elle lui avoit dit sur cet enfant de

(*) Mademoiselle de Montalais, fille d'honneur de madame Henriette Anne-d'Angleterre.

M. de Longueville, et elle se plaignit aussi de moi de ce que je l'avois redonné au public; mais ses plaintes étoient si douces, que Montalais en étoit confondue pour elle et pour moi; en sorte que, pour m'excuser, elle lui dit que j'étois informée de la belle opinion qu'elle avoit que j'aimois M. de Longueville. La Marans, avec un esprit admirable, répondit que, puisque je savois cela, elle s'étonnoit que je n'en eusse pas dit davantage, et que j'avois raison de me plaindre d'elle. On parla de madame de Grignan; elle en dit beaucoup de bien, mais sans aucune affectation. Elle ne voit plus qui que ce soit au monde sans exception; si Dieu fixe cette bonne tête-là, ce sera un des grands miracles que j'aurai jamais vus.

J'allai hier au Palais-Royal, avec madame de Monaco; je m'y enrhumai à mourir : j'y pleurai madame(*) de tout mon cœur. Je fus surprise de l'esprit de celle-ci (**), non pas de son esprit agréable; mais de son esprit de bon sens : elle se mit sur le ridicule de M. de Mekelbourg d'être à Paris présentement; et je vous assure que l'on ne

(*) Henriette-Anne d'Angleterre, morte le 29 juin 1670.

(**) Elisabeth-Charlotte, palatine du Rhin, que MONSIEUR, frère unique de Louis XIV, épousa en secondes noces le 21 novembre 1671.

peut mieux dire. C'est une personne très-opiniâtre et très-résolue, et assurément de bon goût : car elle hait madame de Gourdon à ne la pouvoir souffrir. Monsieur me fit toutes les caresses du monde, au nez de la maréchale de Clérembault (*); j'étois soutenue de la Fiennes, qui la hait mortellement, et à qui j'avois donné à dîner, il n'y a que deux jours. Tout le monde croit que la comtesse du Plessis (**) va épouser Clérembault.

M. de la Rochefoucault vous fait cent mille complimens : il y quatre ou cinq jours qu'il ne sort point; il a la goute en miniature. J'ai mandé à madame du Plessis que vous m'aviez écrit des merveilles de son fils. Adieu, ma belle; vous savez combien je vous aime.

(*) Gouvernante des enfans de monsieur.

(**) Marie-Louise le Loup de Bellenave, veuve d'Alexandre de Choiseul, comte du Plessis; et remariée depuis à René Gilier du Puygarreau, marquis de Clérembault, premier écuyer de MADAME, duchesse d'Orléans.

LETTRE II.

Paris, 27 février 1673.

MADAME Bayard et M. de la Fayette arrivent dans ce moment ; cela fait, ma belle, que je ne vous puis dire que deux mots de votre fils : il sort d'ici, et m'est venu dire adieu, et prier de vous écrire ses raisons sur l'argent : elles sont si bonnes, que je n'ai pas besoin de vous les expliquer fort au long ; car vous voyez, d'où vous êtes, la dépense d'une campagne qui ne finit point. Tout le monde est au désespoir, et se ruine. Il est impossible que votre fils ne fasse pas un peu comme les autres ; et, de plus, la grande amitié que vous avez pour madame de Grignan, fait qu'il en faut témoigner à son frère. Je laisse au grand d'Hacqueville à vous en dire davantage. Adieu, ma très-chère.

LETTRE III.

Paris, le 15 avril 1673.

MADAME de Northumberland me vint voir hier; j'avois été la chercher avec madame de Coulanges : elle me parut une femme qui a été fort belle, mais qui n'a plus un seul trait de visage qui se soutienne, ni où il soit resté le moindre air de jeunesse; j'en fus surprise : elle est avec cela mal habillée; point de grâce; enfin, je n'en fus point du tout éblouie; elle me parut entendre fort bien tout ce qu'on dit, ou, pour mieux dire, ce que je dis; car j'étois seule. M. de la Rochefoucault et madame de Thianges, qui avoient envie de la voir, ne vinrent que comme elle sortoit. Montaigu m'avoit mandé qu'elle viendroit me voir; je lui ai fort parlé d'elle; il ne fait aucune façon d'être embarqué à son service, et paroît très-rempli d'espérance. M. de Chaulnes partit hier, et le comte Tot aussi; ce dernier est très-affligé de quitter la France : je l'ai vu quasi tous les jours, pendant qu'il a été ici; nous avons traité votre chapitre plusieurs fois. La maréchale de Grammont s'est trouvée mal; d'Hacqueville y a été, toujours cou-

rant lui, mener un médecin : il est, en vérité, un peu étendu dans ses soins. Adieu, mon amie : j'ai le sang si échauffé, et j'ai tant eu de tracas ces jours passés, que je n'en puis plus ; je voudrois bien vous voir pour me rafraîchir le sang.

LETTRE IV.

Paris, le 19 mai 1673.

JE vais demain à Chantilli : c'est ce même voyage que j'avois commencé l'année passée jusque sur le Pont-Neuf, où la fièvre me prit ; je ne sais pas s'il arrivera quelque chose d'aussi bizarre, qui m'empêche encore de l'exécuter : nous y allons, la même compagnie, et rien de plus.

Madame du Plessis étoit si charmée de votre lettre, qu'elle me l'a envoyée ; elle est enfin partie pour sa Bretagne. J'ai donné vos lettres à Langlade, qui m'en a paru très-content ; il honore toujours beaucoup madame de Grignan. Montaigu s'en va : on dit que ses espérances sont renversées ; je crois qu'il y a quelque chose de travers dans l'esprit de la nymphe (*). Votre fils est amoureux, comme un perdu, de mademoiselle

(*) Madame de Northumberland.

de Poussai; il n'aspire qu'à être aussi transi que la Fare. M. de la Rochefoucault dit que l'ambition de Sévigné est de mourir d'un amour qu'il n'a pas : car nous ne le tenons pas du bois dont on fait les fortes passions. Je suis dégoûtée de celle de la Fare : elle est trop grande et trop esclave; sa maîtresse ne répond pas au plus petit de ses sentimens : elle soupa chez Longueil et assista à une musique le soir même qu'il partit. Souper en compagnie quand son amant part, et qu'il part pour l'armée, me paroît un crime capital; je ne sais pas si je m'y connois. Adieu, ma belle.

LETTRE V.

Paris, 26 mai 1673.

SI je n'avois la migraine, je vous rendrois compte de mon voyage de Chantilli, et je vous dirois que de tous les lieux que le soleil éclaire, il n'y en a point un pareil à celui-là. Nous n'y avons pas eu un trop beau temps; mais la beauté de la chasse dans les carrosses vitrés a suppléé à ce qui nous manquoit. Nous y avons été cinq ou six jours; nous vous y avons extrêmement souhaitée, non-seulement par amitié; mais parce que vous êtes plus digne que personne du monde d'admirer ces

beautés-là. J'ai trouvé ici à mon retour deux de vos lettres. Je ne pus faire achever celle-ci vendredi, et je ne puis l'achever moi-même aujourd'hui, dont je suis bien fâchée : car il me semble qu'il y a long-temps que je n'ai causé avec vous. Pour répondre à vos questions, je vous dirai que madame de Brissac (*) est toujours à l'hôtel de Conti, environnée de peu d'amans, et d'amans peu propres à faire du bruit, de sorte qu'elle n'a pas grand besoin *du manteau de sainte Ursule.* Le premier président de Bordeaux est amoureux d'elle comme un fou; il est vrai que ce n'est pas d'ailleurs une tête bien timbrée. Monsieur le premier et ses enfans sont aussi fort assidus auprès d'elle; M. de Montaigu ne l'a, je crois, point vue de ce voyage-ci, de peur de déplaire à madame de Northumberland, qui part aujourd'hui; Montaigu l'a devancée de deux jours; tout cela ne laisse pas douter qu'il ne l'épouse. Madame de Brissac joue toujours la désolée, et affecte une très-grande négligence. La comtesse du Plessis a servi de dame d'honneur deux jours avant que monsieur soit parti; sa belle-mère (**)

(*) Gabrielle-Louise de Saint-Simon, duchesse de Brissac.

(**) Colombe le Charron, femme de César, duc de Choiseul, pair et maréchal de France, et première dame d'honneur de madame.

n'y avoit pas voulu consentir auparavant. Elle n'égratigne point M. de Monaco; je crois qu'elle se fait justice, et qu'elle trouve que la seconde place de chez madame est assez bonne pour la femme de Clérambault: elle le sera assurément dans un mois, si elle ne l'est déjà.

Nous allons dîner à Livry; M. de la Rochefoucault, Morangi, Coulanges et moi; c'est une chose qui me paroît bien étrange, d'aller dîner à Livry, et que ce ne soit pas avec vous. L'abbé Testu (*) est allé à Fontevrault; je suis trompée, s'il n'eût mieux fait de n'y pas aller, et si ce voyage-là ne déplaît à des gens à qui il est bon de ne pas déplaire.

L'on dit que madame de Montespan est demeurée à Courtrai. Je reçois une petite lettre de vous: si vous n'avez pas reçu des miennes, c'est que j'ai bien eu des tracas; je vous conterai mes raisons quand vous serez ici. M. le duc s'ennuie beaucoup à Utrecht; les femmes y sont horribles; voici un petit conte sur son sujet. Il se fa-

(*) Il ne faut point confondre l'abbé Testu, dont il est parlé dans ces lettres, avec un autre abbé Testu qui avoit été aumônier ordinaire de madame, et qui étoit comme le premier de l'académie françoise: celui dont il s'agit, étoit un homme de beaucoup d'esprit et de très-bonne compagnie.

miliarisoit avec une jeune femme de ce pays-là, pour se désennuyer apparemment, et, comme les familiarités étoient sans doute un peu grandes, elle lui dit : *Pour Dieu! monseigneur, votre altesse a la bonté d'être trop insolente.* C'est Briole qui m'a écrit cela ; j'ai jugé que vous en seriez charmée, comme moi. Adieu, ma belle : je suis toute à vous assurément.

LETTRE VI.

Paris, 30 juin 1673.

HÉ bien! hé bien! ma belle, qu'avez-vous à crier comme un aigle? Je vous demande que vous attendiez à juger de moi, quand vous serez ici; qu'y a-t-il de si terrible à ces paroles : *Mes journées sont remplies?* Il est vrai que Bayard est ici, et qu'il fait mes affaires; mais, quand il a couru tout le jour pour mon service, écrirai-je? Encore faut-il lui parler. Quand j'ai couru, moi, et que je reviens, je trouve M. de la Rochefoucault, que je n'ai point vu de tout le jour; écrirai-je? M. de la Rochefoucault et Gourville sont ici; écrirai-je? Mais quand ils sont sortis? Ah! quand ils sont sortis! il est onze heures, et je sors, moi;

je couche chez nos voisins, à cause qu'on bâtit devant mes fenêtres. Mais l'après-dînée? J'ai mal à la tête. Mais le matin? J'y ai mal encore, et je prends des bouillons d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma belle, vos heures sont libres, et votre tête encore plus; le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde; il m'est passé pour tout le monde; et, si j'avois un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprois avec lui. Ne mesurez donc point notre amitié sur l'écriture; je vous aimerai autant en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que vous en m'en écrivant dix en huit jours. Quand je suis à St.-Maur, je puis écrire, parce que j'ai plus de tête et plus de loisir; mais je n'ai pas celui d'y être; je n'y ai passé que huit jours de cette année. Paris me tue. Si vous saviez comme je ferois ma cour à des gens à qui il est très-bon de la faire, d'écrire souvent toutes sortes de folies, et combien je leur en écris peu, vous jugeriez aisément que je ne fais pas ce que je veux là-dessus. Il y a aujourd'hui trois ans que je vis mourir madame: je relus hier plusieurs de ses lettres; je suis toute pleine d'elle. Adieu, ma très-chère: vos défiances seules composent votre unique défaut, et la seule chose qui peut me déplaire en vous. M. de la Rochefoucault vous écrira.

LETTRE VII.

Paris, 14 juillet 1673.

Voici ce que j'ai fait depuis que je ne vous ai écrit : j'ai eu deux accès de fièvre : il y a six mois que je n'ai été purgée ; on me purge une fois, on me purge deux ; le lendemain de la deuxième, je me mets à table : ah ! ah ! j'ai mal au cœur, je ne veux point de potage : mangez donc un peu de viande ; non, je n'en veux point : mais vous mangerez du fruit ; je crois qu'oui : hé bien ! mangez-en donc ; je ne saurois, je mangerai tantôt : que l'on m'ait ce soir un potage et un poulet. Voici le soir, voilà un potage et un poulet ; je n'en veux point, je suis dégoûtée, je m'en vais me coucher, j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me tourne, je me retourne, je n'ai point de mal, mais je n'ai point de sommeil aussi ; j'appelle, je prends un livre, je le referme ; le jour vient, je me lève, je vais à la fenêtre ; quatre heures sonnent, cinq heures, six heures ; je me recouche, je m'endors jusqu'à sept ; je me lève à huit, je me mets à table à douze inutilement, comme la veille ; je me remets

dans mon lit le soir inutilement, comme l'autre nuit. Êtes-vous malade? nenni. Êtes-vous plus foible? nenni. Je suis dans cet état trois jours et trois nuits : je redors présentement; mais je ne mange encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre : du reste, je me porte bien, et je n'ai pas même si mal à la tête. Je viens d'écrire des folies à M. le duc; si je puis, j'irai dimanche à Livry pour un jour ou deux. Je suis très-aise d'aimer madame de Coulanges à cause de vous. Résolvez-vous, ma belle, de me voir soutenir toute ma vie, à la pointe de mon éloquence, que je vous aime plus encore que vous ne m'aimez; j'en ferois convenir Corbinelli en un demi-quart d'heure : au reste, mandez-moi bien de ses nouvelles; tant de bonnes volontés seront-elles toujours inutiles à ce pauvre homme? Pour moi, je crois que c'est son mérite qui leur porte malheur. Ségrais porte guignon; madame de Thianges est des amies de Corbinelli, madame Scarron, mille personnes, et je ne lui vois plus aucune espérance de quoi que ce puisse être. On donne des pensions aux esprits; c'est un fonds abandonné à cela; il en mérite mieux que tous ceux qui en ont; point de nouvelles, on ne peut rien obtenir pour lui. Je dois voir demain madame de V........,

c'est une certaine ridicule, à qui M. d'Ambre a fait un enfant; elle l'a plaidé, et a perdu son procès; elle conte toutes les circonstances de son aventure; il n'y a rien au monde de pareil; elle prétend avoir été forcée; vous jugez bien que cela conduit à de beaux détails. La Marans est une sainte; il n'y a point de raillerie : cela me paroît un miracle. La Bonnetot est dévote aussi; elle a ôté son œil de verre; elle ne met plus de rouge, ni de boucles. Madame de Monaco ne fait pas de même; elle me vint voir l'autre jour, bien blanche : elle est favorite et engouée de cette madame-ci, tout comme de l'autre; cela est bizarre. Langlade s'en va demain en Poitou, pour deux ou trois mois. M. de Marsillac est ici; il part lundi, pour aller à Barège; il ne s'aide pas de son bras. Madame la comtesse du Plessis va se marier; elle a pensé acheter Frêne. M. de la Rochefoucault se porte très-bien; il vous fait mille et mille complimens et à Corbinelli. Voici une question entre deux maximes :

On pardonne les infidélités; mais on ne les oublie point.

On oublie les infidélités; mais on ne les pardonne point.

« Aimez-vous mieux avoir fait une infidélité à » votre amant, que vous aimez pourtant tou-

» jours; ou qu'il vous en ait fait une, et qu'il » vous aime aussi toujours? » On n'entend pas par infidélité, avoir quitté pour un autre; mais avoir fait une faute considérable. Adieu : je suis bien en train de jaser; voilà ce que c'est que de ne point manger et ne point dormir! J'embrasse madame de Grignan et toutes ses perfections.

LETTRE VIII.

Paris, 4 septembre 1675.

JE suis à St.-Maur; j'ai quitté toutes mes affaires et tous mes amis; j'ai mes enfans et le beau temps, cela me suffit. Je prends des eaux de Forges; je songe à ma santé; je ne vois personne, je ne m'en soucie point du tout; tout le monde me paroît si attaché à ses plaisirs, et à des plaisirs qui dépendent entièrement des autres, que je me trouve avoir un don des fées, d'être de l'humeur dont je suis. Je ne sais si madame de Coulanges ne vous aura point mandé une conversation d'une après-dînée de chez Gourville, où étoient madame Scarron et l'abbé Testu, sur les personnes *qui ont le goût au-dessus ou au-dessous de leur esprit;* nous nous jetâmes dans des subtilités, où

nous n'entendions plus rien : si l'air de Provence, qui subtilise encore toutes choses, vous augmente nos visions là-dessus, vous serez dans les nues. *Vous avez le goût au-dessus de votre esprit, et M. de la Rochefoucault aussi, et moi encore ; mais pas tant que vous deux.* Voilà des exemples qui vous guideront. M. de Coulanges m'a dit que votre voyage étoit encore retardé : pourvu que vous rameniez madame de Grignan, je n'en murmure pas ; si vous ne la ramenez point, c'est une trop longue absence. Mon goût augmente à vue d'œil pour la supérieure du Calvaire ; j'espère qu'elle me rendra bonne. Le cardinal de Retz est brouillé pour jamais avec moi, de m'avoir refusé la permission d'entrer chez elle ; je la vois quasi tous les jours ; j'ai vu enfin son visage (*) : il est agréable, et l'on s'aperçoit bien qu'il a été beau ; elle n'a que quarante ans ; mais l'austérité de la règle l'a fort changée. Madame de Grignan a fait des merveilles d'avoir écrit à la Marans ; je n'ai pas été si sage ; car je fus l'autre jour chercher madame de Schomberg (**), et je

(*) Les religieuses du Calvaire ont leur voile baissé au parloir, excepté pour leurs proches parens, ou dans des cas particuliers.

(**) Madame de Schomberg et madame de Marans étoient logées dans la même maison.

ne la demandai point. Adieu, ma belle; je souhaite votre retour avec une impatience digne de notre amitié.

J'ai reçu les cinq cents livres, il y a long-temps. Il me semble que l'argent est si rare qu'on n'en devroit point prendre de ses amies; faites mes excuses à M. l'abbé *(de Coulanges)* de ce que je l'ai reçu.

LETTRE IX.

Paris, 8 octobre 1689.

MON style sera laconique; je n'ai point de tête; j'ai eu la fièvre; j'ai chargé M. du Bois de le mander.

Votre affaire est manquée et sans remède; l'on y a fait des merveilles de toutes parts; je doute que M. de Chaulnes en personne l'eût pu faire. Le roi n'a témoigné nulle répugnance pour M. de Sévigné; mais il étoit engagé, il y a long-temps; il l'a dit à tous ceux qui pensoient à la députation; il faut laisser nos espérances jusqu'aux états prochains; ce n'est pas de quoi il est question présentement; il est question, ma belle, qu'il ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne à quel-



que prix que ce soit; vous êtes vieille, les rochers sont pleins de bois; les catarres et les fluxions vous accableront; vous vous ennuyerez, votre esprit deviendra triste et baissera; tout cela est sûr, et les choses du monde ne sont rien en comparaison de tout ce que je vous dis. Ne me parlez point d'argent ni de dettes : je vous ferme la bouche sur tout. M. de Sévigné vous donne son équipage; vous venez à Malicorne; vous y trouvez les chevaux et la calèche de M. de Chaulnes; vous voilà à Paris; vous allez descendre à l'hôtel de Chaulnes; votre maison n'est pas prête, vous n'avez point de chevaux, c'est en attendant; à votre loisir; vous vous remettez chez vous. Venons au fait: vous payez une pension à M. de Sévigné; vous avez ici un ménage; mettez le tout ensemble; cela fait de l'argent; car votre louage de maison va toujours. Vous direz : Mais je dois, et je payerai avec le temps. Comptez que vous trouvez ici mille écus, dont vous payez ce qui vous presse; qu'on vous les prête sans intérêt, et que vous les rembourserez petit à petit, comme vous voudrez. Ne demandez point d'où ils viennent, ni de qui c'est; on ne vous le dira pas; mais ce sont gens qui sont bien assurés qu'ils ne les perdront pas. Point de raisonnemens là-dessus, point de paroles, ni de lettres perdues; il

faut venir; tout ce que vous m'écrirez, je ne le lirai seulement pas; en un mot, ma belle, il faut ou venir, ou renoncer à mon amitié, à celle de madame de Chaulnes et à celle de madame de Lavardin; nous ne voulons point d'une amie, qui veut vieillir et mourir par sa faute; il y a de la misère et de la pauvreté à votre conduite; il faut venir dès qu'il fera beau.

LETTRE X.

Paris, 20 septembre 1690.

Vous avez reçu ma réponse avant que j'aie reçu votre lettre. Vous aurez vu, par celle de madame de Lavardin et par la mienne, que nous voulions vous faire aller en Provence, puisque vous ne veniez point à Paris; c'est tout ce qu'il y a de meilleur à faire; le soleil est plus beau, vous aurez compagnie; je dis même, séparée de madame de Grignan, qui n'est pas peu; un gros château, bien des gens; enfin, c'est vivre que d'être là. Je loue extrêmement monsieur votre fils de consentir à vous perdre pour votre intérêt; si j'étois en train d'écrire, je lui en ferois des complimens; partez tout le plutôt qu'il vous sera pos-

sible; mandez-nous par quelles villes vous passerez, et à peu près le temps; vous y trouverez de nos lettres. Je suis dans des vapeurs les plus tristes et les plus cruelles où l'on puisse être; il n'y a qu'à souffrir, quand c'est la volonté de Dieu.

C'est du meilleur de mon cœur que j'approuve votre voyage de Provence; je vous le dis sans flatterie, et nous l'avions pensé, madame de Lavardin et moi, sans savoir en aucune façon que ce fût votre dessein (*).

LETTRE XI.

Paris, 19 septembre 1691.

MA santé est un peu meilleure qu'elle n'a été, c'est-à-dire que j'ai un peu moins de vapeurs; je ne connois point d'autre mal; ne vous inquiétez pas de ma santé; mes maux ne sont pas dangereux; et, quand ils le deviendroient, ce ne seroit que par une grande langueur et par un grand desséchement, ce qui n'est pas l'affaire d'un jour: ainsi, ma belle, soyez en repos sur la vie de votre pauvre amie; vous aurez le loisir d'être

(*) C'est ce que madame de Sévigné appelait *l'approbation de ses docteurs.*

préparée à tout ce qui arrivera, si ce n'est à des accidens imprévus, à quoi sont sujettes toutes les mortelles, et moi plus qu'une autre, parce que je suis plus mortelle qu'une autre; une personne en santé me paroît un prodige. M. le chevalier de Grignan a soin de moi; j'en ai une reconnoissance parfaite, et je l'aime de tout mon cœur. Madame la duchesse de Chaulnes me vint voir hier; elle a mille bontés pour moi; mon état lui fait pitié. Ma belle-fille a eu une fausse couche huit jours après être accouchée; il y a assez de femmes à qui cela arrive; c'est avoir été bien près d'avoir deux enfans; sa fille se porte bien; ils n'en auront que trop. Notre pauvre ami Croisilles (*) est toujours à St.-Gratien : il me mande qu'il se porte fort bien à sa campagne; il faudroit que vous vissiez comme il est fait, pour admirer qu'il se vante de se porter fort bien; nous en sommes véritablement en peine, le chevalier de Grignan et moi. L'abbé Testu est allé faire un voyage à la campagne; nous le soupçonnons, M. de Chaulnes et moi, d'être allé à la Trappe. La bonne femme, madame l'Avocat, est bien malade; il y a aussi bien long-temps qu'elle est au monde. Je suis toute à vous, ma chère amie, et à toute votre aimable et bonne compagnie.

(*) Frère du maréchal de Catinat.

L'on vient de me dire que M. de la Feuillade (*) étoit mort cette nuit; si cela est véritable, voilà un bel exemple pour se tourmenter des biens de ce monde.

LETTRE XII.

Paris, 26 septembre 1691.

Venir à Paris pour l'amour de moi, ma chère amie! la seule pensée m'en fait peur. Dieu me garde de vous déranger ainsi! et, quoique je souhaite ardemment le plaisir de vous voir, je l'acheterois trop cher, si c'étoit à vos dépens. Je vous mandai, il y a huit jours, la vérité de mon état; j'étois parfaitement bien, et j'ai été, comme par miracle, quinze jours sans vapeurs, c'est-à-dire, guérie de tous maux. Je ne suis plus si bien depuis trois ou quatre jours, et c'est la seule vue d'une lettre cachetée, que je n'ai point ouverte, qui a ému mes vapeurs. Je ressemble, comme deux gouttes d'eau, à une femme ensorcelée; mais, l'après-dînée, je suis assez comme

(*) François d'Aubusson, duc de la Feuillade, pair et maréchal de France, gouverneur de Dauphiné, et père du dernier maréchal de ce nom.

une autre personne ; je vous écrivis, il y a un mois ou deux, que c'étoit ma méchante heure, et c'est à présent la bonne. J'espère que mon mal, après avoir tourné et changé, me quittera peut-être ; mais je demeurerai toujours une très-sotte femme, et vous ne sauriez croire comme je suis étonnée de l'être ; je n'avois point été nourrie dans l'opinion que je le pusse devenir. Je reviens à votre voyage, ma belle ; comptez que c'est un château en Espagne pour moi, que de m'imaginer le plaisir de vous voir ; mais mon plaisir seroit troublé, si votre voyage ne s'accordoit pas avec les affaires de madame de Grignan et avec les vôtres. Il me paroît, cependant, tout intérêt à part, que vous feriez fort bien de venir l'une et l'autre ; mais je ne puis assez vous dire à quel point je suis touchée de la pensée de revenir uniquement à cause de moi. Je vous écrirai plus au long au premier jour.

LETTRE XIII.

Paris, mercredi 10 octobre 1691.

J'AI eu des vapeurs cruelles, qui me durent encore, et qui me durent comme un point de fièvre qui m'afflige. En un mot, je suis folle, quoique je sois assurément une femme assez sage. Je veux remercier madame de Grignan pour me calmer l'esprit; elle a écrit des merveilles pour moi à monsieur le chevalier de Grignan.

A madame de GRIGNAN.

JE vous en remercie, madame; je vous prie d'ordonner à M. le chevalier de Grignan de m'aimer; je l'aime de tout mon cœur: c'est un homme que cet homme-là. Ramenez madame votre mère; vous avez mille affaires ici; prenez garde de voir vos affaires domestiques de trop près, et que les maisons ne vous empêchent de voir la ville. Il y a plus d'une sorte d'intérêt en ce monde. Venez, madame, venez ici pour l'amour des personnes qui vous aiment, et songez qu'en travaillant pour vous, c'est me donner en même-temps la joie de voir madame votre mère.

A madame de SÉVIGNÉ.

MON dieu! ma chère amie, que je serai aise de vous voir! vraiment je pleurerai bien; tout me fait fondre en larmes. J'ai reçu ce matin des lettres de mon fils, l'abbé, qui étoit en Poitou, à deux lieues de madame de la Troche. Un gentilhomme d'importance, gendre de madame de la Rochebardon, chez qui madame de la Troche est actuellement, vint dire adieu à mon fils, et c'est-là qu'il apprit la mort de la Troche (*), par la gazette, s'il vous plaît; car je n'en avois point parlé à mon fils, qui me fait une peinture de la désolation de ce gentilhomme d'avoir à donner chez lui une telle nouvelle, ce qui m'a rejetée dans les larmes: j'y retombe bien toute seule. M. de Pomponne croyoit madame de la Troche riche; je lui ai écrit, et il m'a mandé que la duchesse du Lude l'avoit détrompé, et qu'ils avoient présenté un placet pour elle. Croisilles sort d'ici; il m'est venu voir de St.-Gratien; je lui ai fait vos complimens; il est fort bien. Ma petite fille est louche comme un chien: il n'importe; madame de Grignan l'a bien été; c'est tout dire. Me voilà à bout de mon écriture, et toute à vous plus que jamais, s'il est possible.

(*) Tué au combat de Leuze, le 20 septembre 1691.

LETTRE XIV.

Paris, 24 janvier 1692.

Hélas! ma belle, tout ce que j'ai à vous dire de ma santé est bien mauvais; en un mot, je n'ai repos ni nuit ni jour, ni dans le corps ni dans l'esprit; je ne suis plus une personne, ni par l'un ni par l'autre; je péris à vue d'œil; il faut finir, quand il plaît à Dieu, et j'y suis soumise. L'horrible froid qu'il fait m'empêche de voir madame de Lavardin. Croyez, ma très-chère, que vous êtes la personne du monde que j'ai le plus véritablement aimée.

EXTRAITS

DE LETTRES DIVERSES.

Madame de la Fayette se moque des ridicules manières de parler de quelques personnes de son temps. Elle fait parler un amant jaloux à sa maîtresse.

PREMIER EXTRAIT.

Ce sont de ces sortes de choses qu'on ne pardonne pas en mille ans, que le trait que vous me fîtes hier. Vous étiez belle comme un petit ange. Vous savez que je suis alerte sur le comte de Dangeau; je vous l'avois dit de bonne foi; et, cependant, vous me quittâtes franc et net pour le galoper; cela s'appelle rompre de couronne à couronne; c'est n'avoir aucun ménagement et manquer à toutes sortes d'égards. Vous sentez que cette manière de peindre m'a tiré de grands rideaux. Vous avez oublié qu'il y a des choses

dont je ne tâte jamais, et que je suis une espèce d'homme que l'on ne trouve pas aisément sur un certain pied. Sûrement ce n'est point mon caractère que d'être dupe et de donner dans le panneau, tête baissée. Je me le tiens pour dit; j'entends le françois. A la vérité, je ne ferai point de fracas; j'en userai fort honnêtement; je n'afficherai point; je ne donnerai rien au public; je retirerai mes troupes; mais comptez que vous n'avez point obligé un ingrat.

SECOND EXTRAIT,

Composé de phrases où il n'y a point de sens, et que bien des gens de la cour mettent dans leurs discours.

Je vous assure, monseigneur, qu'on est bien chagrin de ne pouvoir faire son devoir, et il est fort honnête de le pardonner. Je vous écris cette missive pour vous donner des nouvelles de M. Domatel : j'espère qu'il sera bientôt hors d'affaire, et que sa maladie ne sera pas longue. Je me suis trouvé depuis peu à un grand repas où on a mangé une bonne soupe et où vous avez été bien célébré. Vous savez, monseigneur, que vous ins-

pirez la joie. L'on fit mille plaisanteries; vous me ferez bien la justice de croire que l'on a eu le dernier déplaisir de ne vous y avoir pas. J'ai bien envie d'avoir l'honneur de vous voir pour vous entretenir sur mon gazon. Mes fermiers sont cause que je ne puis m'aller rabattre chez Fredole; mais je vas souvent en un lieu où l'on aime à se réjouir, et où l'on met les plats en bataille. Il y a une personne qui désire fort le tête à tête avec vous. Vous connoîtrez dans son dialogue qu'elle a du savoir faire, et que l'on vous trouve furieusement aimable; je vous dis tout ceci, parce que je suis engoué de vous; car votre caractère me réjouit, et, de bonne foi, il est vrai que je me suis coulé de mon pied en un lieu où j'ai vu de beaux esprits qui ne se peuvent passer de vous à cause de votre génie. Je m'étonne que vous ne veniez pas dialoguer avec les demoiselles; c'est à coup sûr que vous les réjouissez quand elles vous voient; car, assurément, vous êtes du bel air, et vous distinguez bien dans le beau monde où l'on vous rend justice. Il est vrai que je m'en allai hier au bal dans un grand embarras, dont j'eus bien de la peine de me tirer; il est vrai que je m'en allai après à une campagne; il est vrai que je n'y demeurai pas long-temps; j'ouïs la bonne femme qui me parla bien de vous, qui me dit que

vous faisiez figure. Elle vous aime autant que les demoiselles ; sûrement vous êtes aujourd'hui la coqueluche de tout le monde ; il est vrai que votre mérite n'est pas postiche. Les demoiselles en rendent sûrement de bons témoignages.

FIN DES LETTRES.

PORTRAIT

DE LA

MARQUISE DE SÉVIGNÉ,

PAR MADAME

LA COMTESSE DE LA FAYETTE,

SOUS LE NOM D'UN INCONNU.

Tous ceux qui se mêlent de peindre des belles, se tuent de les embellir pour leur plaire, et n'oseroient leur dire un seul de leurs défauts; mais pour moi, madame, grâce au privilége d'inconnu que j'ai auprès de vous, je m'en vais vous peindre bien hardiment, et vous dire toutes vos vérités tout à mon aise, sans craindre de m'attirer votre colère; je suis au désespoir de n'en avoir que d'agréables à vous conter; car ce me seroit un grand déplaisir si, après vous avoir reproché mille défauts, je voyois cet inconnu aussi bien reçu de vous, que mille gens qui n'ont fait toute leur vie que de vous louer. Je ne veux point vous accabler de louanges, et m'amuser à vous dire

que votre taille est admirable, que votre teint a une beauté et une fleur qui assurent que vous n'avez que vingt ans, que votre bouche, vos dents et vos cheveux sont incomparables; je ne veux point vous dire toutes ces choses; votre miroir vous les dit assez; mais, comme vous ne vous amusez pas à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable et charmante, quand vous parlez; et c'est ce que je veux vous apprendre.

Sachez donc, madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point au monde de si agréable. Lorsque vous êtes animée dans une conversation dont la contrainte est bannie, tout ce que vous dites a un tel charme, et vous sied si bien, que vos paroles attirent les ris et les grâces autour de vous; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux, et que, lorsqu'on vous écoute, l'on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, et l'on vous croit la beauté du monde la plus achevée. Vous pouvez juger, par ce que je viens de vous dire, que, si je vous suis inconnu, vous ne m'êtes pas inconnue, et qu'il faut que j'aie eu plus d'une fois

l'honneur de vous voir et de vous entretenir, pour avoir démêlé ce qui fait en vous cet agrément dont tout le monde est surpris ; mais je veux encore vous faire voir, madame, que je ne connois pas moins les qualités solides qui sont en vous, que je sais les agréables dont on est touché. Votre âme est grande, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser au soin d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition ; et vous ne l'êtes pas moins au plaisir. Vous paroissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous. Votre présence augmente les divertissemens, et les divertissemens augmentent votre beauté, lorsqu'ils vous environnent ; enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à personne du monde. Vous êtes naturellement tendre et passionnée ; mais, à la honte de notre sexe, cette tendresse nous a été inutile, et vous l'avez renfermée dans le vôtre, en la donnant à madame de la Fayette. Ah ! madame, s'il y avoit quelqu'un au monde assez heureux pour que vous ne l'eussiez pas trouvé indigne de ce trésor dont elle jouit, et qu'il n'eût pas tout mis en usage pour le posséder, il mériteroit toutes les disgraces dont l'amour peut accabler ceux qui vivent sous son empire. Quel bonheur d'être le maître d'un cœur

comme le vôtre, dont les sentimens fussent expliqués par cet esprit galant et agréable que les dieux vous ont donné! et votre cœur, madame, est sans doute un bien qui ne se peut mériter; jamais il n'y en eût un si généreux, si bien fait, et si fidèle. Il y a des gens qui vous soupçonnent de ne le montrer pas toujours tel qu'il est; mais, au contraire, vous êtes si accoutumée à n'y rien sentir qu'il ne vous soit honorable de montrer, que même vous y laissez voir quelquefois ce que la prudence du siècle vous obligeroit de cacher. Vous êtes née la plus civile et la plus obligeante personne qui ait jamais été, et, par un air libre et doux qui est dans toutes vos actions, les plus simples complimens de bienséance paroissent en votre bouche des protestations d'amitié, et tous ceux qui sortent d'auprès de vous s'en vont persuadés de votre estime et de votre bienveillance, sans qu'ils se puissent dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'une et de l'autre. Enfin vous avez reçu des grâces du ciel, qui n'ont jamais été données qu'à vous; et le monde vous est obligé de lui être venu montrer mille agréables qualités qui, jusqu'ici, lui avoient été inconnues. Je ne veux point m'embarquer à vous les dépeindre toutes; car je romprois le dessein que j'ai de ne vous pas accabler de louanges, et,

de plus, madame, pour vous en donner qui fussent

Dignes de vous et de paroître,
Il faudroit être votre amant,
Et je n'ai pas l'honneur de l'être (*).

(*) Derniers vers de la pompe funèbre de Voiture, par Sarrasin.

FIN DES ŒUVRES DE MADAME DE LA FAYETTE.

LA
COMTESSE DE SAVOIE,

PAR

MADAME DE FONTAINES.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

AU moment où j'allois terminer l'édition des *Œuvres de madame de la Fayette*, et commencer celle des *Œuvres de madame de Tencin*, il m'est tombé sous la main un petit roman que quelques lignes de Laharpe, et des vers de Voltaire, adressés à l'auteur, m'avoient souvent fait désirer de rencontrer. Ce roman, assez rare, imprimé en 1722 et en 17...., avec la plus grande négligence typographique, et enterré depuis dans la ridicule et volumineuse compilation, intitulée : *Bibliothéque de Campagne*, ou *Amusemens de l'esprit et du cœur;* ce roman est *la Comtesse de Savoie*, par madame de Fontaines. La lecture de ce charmant ouvrage m'a procuré un vif plaisir, et j'ai eu assez bonne opinion de mon goût pour croire que ce qui m'avoit fort amusé pourroit bien ne pas déplaire au public. Une chose m'a particulièrement frappé dans *la Comtesse de Savoie;* c'est un rapport très-marqué, pour la nature des événemens et la façon de les présenter, avec les romans de madame de la Fayette, dont l'impression étoit toute récente

dans ma mémoire; en un mot, j'ai vu dans madame de Fontaines, une très-heureuse imitatrice de madame de la Fayette. J'ai pensé que, s'il étoit glorieux pour celle-là d'avoir habilement saisi la manière d'un écrivain aussi parfait dans son genre que madame de la Fayette, il ne l'étoit pas moins pour celle-ci, d'avoir été prise pour modèle par une femme qui auroit pu aspirer à en servir elle-même. J'ai donc cru qu'en rapprochant leurs ouvrages, je ferois d'autant plus ressortir le mérite de l'une et de l'autre, et qu'en même temps, je ferois une chose agréable au public, qui, par là, seroit à même de comparer plus facilement des productions de la même espèce, sorties de la plume de deux femmes. Voilà ce qui m'a engagé à placer à la suite des *Œuvres de madame de la Fayette* un joli roman, qu'il devenoit difficile de trouver séparé, et qu'on ne s'avisoit point d'aller chercher dans l'énorme recueil dont j'ai parlé.

On n'a que fort peu de détails sur madame de Fontaines. Je n'ai pu même parvenir à connoître l'époque et le lieu de sa naissance. Elle se nommoit Marie-Louise-Charlotte de Pelard de Givri, et elle étoit fille du marquis de Givri, ancien commandant de Metz, qui avoit favorisé l'établissement des Juifs dans cette ville, et à qui

les Juifs, par reconnoissance, avoient fait une pension assez considérable, qui, après lui, passa à ses enfans. Mademoiselle de Givri épousa le comte de Fontaines, dont elle eut un fils et une fille. Elle mourut en 1730.

Il paroît qu'elle fut liée assez étroitement avec Voltaire, et qu'elle lui communiquoit ses ouvrages. Voltaire fit, en 1713, une trentaine de vers sur son roman de *la Comtesse de Savoie*, en tête duquel ils ont été imprimés par la suite. Ces vers sont très-flatteurs, et même ils le sont trop. *La Fayette et Segrais, couple sublime et tendre*, viennent des Champs Élysées à Paris, pour entendre *Sapho*. (C'est le nom donné par Voltaire à madame de Fontaines.)

A ses genoux, tous deux humiliés,
Tous deux vaincus, et pourtant pleins de joie,
Ils mettent *Zayde* aux pieds
De *la Comtesse de Savoie*.

On trouvera sans doute la louange un peu forte; mais des complimens, et des complimens en vers, adressés à une femme, ne sont point un jugement littéraire, et ne tirent presque pas à conséquence. Il y a même tout lieu de penser, d'après la facilité très-négligée avec laquelle ces vers sont faits, qu'ils n'étoient point destinés à sortir

des mains de celle qui les avoit inspirés. L'endroit le plus remarquable de cette petite pièce, est peut-être le vers qui la termine.

Adieu. Malgré mes épilogues,
Puissiez-vous pourtant, tous les ans,
Me lire deux ou trois romans,
Et taxer quatre synagogues.

POUR entendre ce vers inintelligible sans commentaire, il faut se souvenir que le père de madame de Fontaines avoit aidé les Juifs dans le projet d'établir une synagogue à Metz, et que l'on étoit dans l'usage constant de faire payer chèrement les services de ce genre aux enfans d'Israël, qui n'étoient pas moins exacts à prendre leur revanche dans l'occasion. C'est évidemment au parti que M. de Givri tira en cette occasion de ses bons offices, que Voltaire fait allusion dans son vers; il est assez singulier qu'il ait jugé à propos de le rappeler à sa fille.

LAHARPE dit (*) que Voltaire paroît avoir tiré le sujet de *Tancrède* de *la Comtesse de Savoie*. Je suis surpris que ce célèbre littérateur n'ait pas remarqué qu'il en avoit aussi tiré le sujet d'*Artémire*, tragédie jouée sans succès en 1720, et dont il ne reste que des fragmens. Dans

(*) *Cours de littérature*, tom. XIV, p. 250.

cette tragédie, un favori de *Cassandre*, roi de Macédoine, nommé *Pallante*, furieux de n'avoir pu faire partager à la reine *Artémire* l'amour coupable qu'il a conçu pour elle, envoye *Ménas*, un de ses amis, vers cette princesse, pour lui communiquer d'importans secrets : puis, il se rend lui-même à l'appartement de la reine, y surprend *Ménas*, le poignarde, et persuade au roi que sa femme avoit lié avec cet homme une intrigue criminelle. Cassandre ordonne la mort d'*Artémire*. Aux noms et à quelques légères circonstances près, voilà très-exactement la trame ourdie contre *la comtesse de Savoie* par le comte de *Pancallier*.

Si Laharpe ne dit pas plus positivement que Voltaire a tiré du roman de madame de Fontaines le sujet de sa tragédie de *Tancrède*, c'est que ce sujet étoit déjà dans l'Arioste, où Voltaire pouvoit l'avoir pris de première main ; mais une conduite presqu'entièrement pareille dans la tragédie et dans le roman ; des personnages en même nombre, et ayant à peu près les mêmes intérêts, les mêmes rapports entr'eux ; nombre d'incidens communs aux deux ouvrages, tout atteste que ce n'est point l'épisode de *Genèvre* et *Ariodant* qui a fourni à Voltaire l'idée de sa pièce, dont toute la ressemblance avec cet épisode,

consiste dans le fond de l'action et nullement dans les détails. Le nom même du héros de la tragédie se trouve dans le roman, quoiqu'à la vérité il ne soit pas porté par le personnage qui répond à l'amant d'*Aménaïde*. Je ne veux point donner cette particularité pour un indice bien pressant; mais, jointe aux autres inductions que le lecteur peut tirer de la comparaison des trois ouvrages, elle le convaincra que Laharpe pouvoit, sans compromettre sa critique, faire plus affirmativement honneur à madame de Fontaines du service qu'elle a rendu à Voltaire.

Si madame de Fontaines a prêté aux autres, on ne peut pas assurer qu'elle ne leur avoit point emprunté elle-même. Ce portrait de *Mendoce*, que le hasard fait tomber au pouvoir de la *comtesse de Savoie*, et dans lequel elle voit, *avec trouble et plaisir*, celui qu'elle est destinée à avoir un jour pour amant et pour époux, pourroit bien être un peu la copie de cet autre portrait, dont on prédit à *Zayde* qu'elle épousera l'original que personne ne connoît encore, et qu'elle aime d'avance. Enfin, la passion de la *comtesse de Savoie* pour un autre que son mari, les combats que le penchant et le devoir se livrent dans son âme, et les efforts qu'elle fait pour immoler l'un à l'autre, produisent des situations que madame

de la Fayette avoit déjà tracées dans la *Princesse de Cleves*.

Le onzième siècle est l'époque que madame de Fontaines a choisie pour y placer l'action de son roman. Elle y raconte, presqu'historiquement, les événemens qui ont conduit Guillaume-le-Conquérant au trône d'Angleterre. Les autres personnages qu'elle introduit sont, ou d'invention ou si peu connus, qu'elle a pu, sans inconvénient, leur prêter des aventures imaginaires. Elle a suivi, en cela, l'exemple que lui avoit donné madame de la Fayette.

Elle ne l'a pas moins heureusement imitée dans tout le reste. Comme cet aimable écrivain, elle a dans le style et dans les idées beaucoup de clarté, de grâce et de naturel. Sa diction est même généralement plus pure, ce qui tient à l'époque où elle écrivoit; notre langue étoit fixée depuis assez long-temps par des hommes de génie, et l'envie de montrer plus de génie qu'eux ne l'avoit point encore fait dénaturer.

Outre la *Comtesse de Savoie*, madame de Fontaines a fait un autre roman, intitulé *Aménophis*. Il eut, et avec raison, beaucoup moins de succès que le premier. Les motifs qui m'ont déterminé à joindre la *Comtesse de Savoie* aux *Œuvres de madame de la Fayette*, et dont j'ai rendu

compte au commencement de cet avertissement, n'existant point pour l'autre ouvrage, je n'ai point jugé à propos de le donner au public. Néanmoins, comme il est très-rare, que c'est, avec la *Comtesse de Savoie*, tout ce qui est sorti de la plume de madame de Fontaines, et que la lecture de cette charmante nouvelle ne pourra pas manquer d'inspirer au lecteur beaucoup d'intérêt pour l'auteur et un peu de curiosité même pour ce qu'elle peut avoir fait d'inférieur, je prends le parti de donner une courte analyse du roman d'*Aménophis* à la fin de ce volume.

VERS

DE M. DE VOLTAIRE

A MADAME

LA COMTESSE DE FONTAINES.

LA Fayette et Segrais, couple sublime et tendre,
Le modèle avant vous de nos galans écrits,
Des champs Élysiens, sur les aîles des ris,
Vinrent depuis peu dans Paris.
D'où ne viendroit-on point, Sapho, pour vous entendre?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus et pourtant pleins de joie,
Ils mirent Zayde aux pieds
De la comtesse de Savoie.
Ils avoient bien raison. Quel dieu, charmant auteur,
Quel dieu, vous a donné ce langage enchanteur,
La force et la délicatesse,
La simplicité, la noblesse
Que Fénélon seul avoit joint,
Ce naturel aisé dont l'art n'approche point?
Sapho, qui ne croiroit que l'amour vous inspire?
Mais vous vous contentez de vanter son empire;
De Mendoce amoureux vous peignez le beau feu,
Et la vertueuse foiblesse
D'une maîtresse,
Qui lui fait en fuyant un si charmant aveu.

Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendresse,
Vous qui les pratiquez si peu?
C'est ainsi que Marot, sur sa lyre incrédule,
Du Dieu qu'il méconnut prôna la sainteté.
Vous avez pour l'amour aussi peu de scrupule:
Vous ne le servez point, et vous l'avez chanté.
Adieu. Malgré mes épilogues,
Puissiez-vous pourtant tous les ans
Me lire deux ou trois romans,
Et taxer quatre synagogues.

LA COMTESSE

DE SAVOIE.

Les annales d'Espagne sont remplies des fameux démêlés des Tolède et des Mendoce; ces deux maisons, les plus illustres du royaume, avoient une haine l'une pour l'autre, qui duroit depuis plusieurs siècles; et cette haine, en naissant, étoit, dans leur cœur, aussi naturelle que la vie : leur animosité parut plus vive que jamais, dans le temps que Henri I.er régnoit en France, et que la plupart des provinces d'Espagne avoient leur souverain particulier; celle de Murcie étoit possédée par les Mendoce. Le chef de cette maison se trouva, dans une grande jeunesse, maître de ses actions : non-seulement il étoit parfaitement beau et bien fait; mais il avoit encore toutes les qualités qui font les grands héros. Comme il ne respiroit que les occasions d'acquérir de la gloire, la paix qui régnoit dans toutes les Espagnes, lui fit former le dessein d'exercer sa valeur contre les Tolède, ses ennemis déclarés. Il assembla ses vassaux, et mit sur pied une armée plus redoutable par le zèle et la valeur de

ceux qui la composoient, que par leur grand nombre. Les Tolède, qui en furent avertis, assemblèrent de leur côté un corps de troupes considérable. Ils ne se laissèrent pas prévenir par Mendoce; ils marchèrent au-devant de lui : ces deux armées, animées par leur chef, se joignirent à quatre lieues de Carthagène, où elles commencèrent un des plus sanglans combats qui se soient jamais donnés. Il y avoit déjà un grand nombre de morts de part et d'autre, lorsque dona Isabelle, sœur de Mendoce, jeune veuve d'une piété et d'une vertu exemplaires, en fut avertie. Tremblante pour les jours de son frère qu'elle aimoit passionnément, elle fit vœu de faire le voyage de Rome à pied, au cas qu'il revînt victorieux. Ces sortes de vœux étoient fort en usage en ce temps-là; celui de dona Isabelle fut exaucé : Mendoce combattit avec tant de valeur, qu'il remporta une entière victoire; les Tolède, malgré leur haine, se trouvèrent réduits à demander la paix. Mendoce, dont tous les sentimens étoient nobles et généreux, préféra aux avantages qu'il auroit pu tirer de sa victoire, la gloire d'accorder la paix à ses ennemis vaincus et humiliés. Après l'avoir signée, il revint triomphant dans Carthagène, ville capitale de ses états. Il étoit lui-même le principal ornement de son triomphe; jamais on n'avoit

vu tant de grâces et de charmes dans une même personne, ni tant de gloire dans une si grande jeunesse. Les peuples enchantés ne pouvoient se lasser de l'admirer et de lui marquer leur zèle; mais la joie de dona Isabelle, de voir Mendoce échappé d'un si grand péril et vainqueur de ses ennemis ne se peut exprimer. Elle étoit persuadée que son vœu y avoit contribué; dans cette pensée, elle ne songea qu'à l'accomplir promptement; elle en parla à son frère : quelque touché qu'il fût de cette marque d'amitié de sa sœur, il eut peine à l'approuver; il trouvoit qu'il y avoit de l'imprudence à elle de s'être engagée à faire un voyage si long et si pénible à pied. Il n'oublia rien pour la détourner de ce dessein; mais dona Isabelle, qui croyoit devoir le salut de son frère au vœu qu'elle avoit fait, voulut absolument l'exécuter. Elle avoit épousé un prince des Asturies, et, depuis sa mort, elle s'étoit retirée auprès de Mendoce : il consentit enfin à la laisser partir; il lui donna une suite nombreuse pour l'accompagner. Comme elle ne vouloit point se faire connoître, elle prit, en partant, un habit de pélerine, et en fit prendre à toute sa suite. Le zèle avec lequel elle entreprenoit un si grand voyage, lui en fit supporter les incommodités avec plaisir; elle traversa une partie de la France, et, a-

près avoir passé les Alpes, elle arriva à Turin.

Odon, comte de Maurienne et de Savoie, y faisoit son séjour, depuis qu'Adélaïde de Suze, dont il étoit veuf, lui avoit apporté en dot le comté de Turin, Suze et le Val d'Aouste; il venoit d'épouser, en secondes noces, une sœur d'Édouard, roi d'Angleterre, qui passoit pour un chef-d'œuvre de la nature. Dona Isabelle ne put résister à la curiosité de juger par elle-même, si la beauté de la comtesse de Savoie étoit aussi parfaite qu'on le publioit. Elle s'informa des moyens de la voir; on lui apprit que cette princesse alloit tous les jours se promener sur les bords du Pô : dona Isabelle se plaça sur son chemin, à l'heure qu'on lui avoit dit qu'elle devoit passer; elle n'y fut pas long-temps sans la voir paroître, suivie d'une cour pompeuse et galante. Le hasard favorisa le désir de dona Isabelle; la comtesse s'arrêta pour donner quelqu'ordre précisément vis-à-vis d'elle, et lui donna le temps de la considérer. Quelque prévenue que fût dona Isabelle de la beauté de la comtesse, elle en fut si frappée qu'elle ne pût s'empêcher de s'écrier en langage espagnol : Qu'elle est belle! si le ciel eût permis que mon frère et cette princesse eussent été unis, ils auroient fait l'admiration de toute la terre. La comtesse entendoit l'espagnol; on est

toujours flatté d'être admiré, quelqu'accoutumé que l'on soit à l'être : la comtesse regarda avec attention celle qui venoit de tenir ce discours; elle lui trouva tant de beauté et un air si noble dans son habit de pélerine, qu'elle ne douta pas qu'elle ne fût une personne d'une condition relevée : ce qui contribua encore à l'affermir dans cette idée, c'est qu'elle remarqua que la suite nombreuse de pélerins et de pélerines qui accompagnoit dona Isabelle sembloit se tenir éloignée d'elle avec une sorte de respect. Elle continua cependant de marcher; mais elle ordonna qu'on suivît cette étrangère, qu'on lui dît de sa part qu'elle vouloit lui parler, et qu'elle l'attendît dans son palais au retour de la promenade. Cet ordre fut exécuté; dona Isabelle crut ne devoir pas refuser la comtesse; elle consentit à ce qu'elle exigeoit d'elle; et elle se laissa conduire au palais.

Cependant la comtesse, l'esprit occupé de la pélerine et de son discours, avoit une sorte de curiosité inquiète qui ne lui permit pas de goûter le plaisir de la promenade; elle la finit de meilleure heure qu'elle n'avoit accoutumé; elle trouva en arrivant dona Isabelle dans son appartement; et, voulant lui parler sans témoins, elle lui fit dire de la suivre dans son cabinet. Dès

qu'elle y fut entrée, la comtesse la traita avec beaucoup de bonté; elle lui fit plusieurs questions en espagnol; dona Isabelle y répondit avec tant d'esprit et de politesse que la comtesse fut presque convaincue qu'elle étoit fort au-dessus de ce qu'elle vouloit paroître; elle lui laissa voir ses soupçons, et elle la pria avec tant d'instance de ne se point cacher à elle, que dona Isabelle, malgré la répugnance qu'elle avoit de se faire connoître, se rendit aux manières flatteuses et engageantes de la comtesse; elle lui apprit sa naissance et le sujet de son voyage. Après les premiers complimens, la comtesse, regardant dona Isabelle, avec un souris charmant : A en juger, madame, lui dit-elle, par le voyage que vous faites et par le discours que vous avez tenu quand j'ai passé auprès de vous, il faut convenir que jamais sœur n'a aimé un frère si tendrement que vous aimez Mendoce. Dona Isabelle fut d'abord un peu embarrassée de ce que son discours avoit été entendu; elle se remit cependant, et elle répondit à la comtesse qu'il étoit vrai que son voyage marquoit sa tendresse pour son frère; mais qu'à l'égard de ce qu'elle avoit dit d'avantageux de lui dans une langue qu'elle croyoit être ignorée d'elle, l'amitié n'y avoit nulle part. Je n'ai parlé de lui, continua-t-elle, que comme les per-

sonnes les plus indifférentes qui le connoissent en parlent, et j'ose même vous assurer, ajouta-t-elle, qu'il passe dans toutes les Espagnes pour ce qu'on y a jamais vu de plus accompli; mais, madame, dit dona Isabelle, en tirant de sa poche une boîte qu'elle présenta à la comtesse, si vous daignez jeter les yeux sur le portrait que renferme cette boîte, vous jugerez vous-même si j'ai eu tort de vanter la beauté de mon frère. La comtesse prit la boîte avec vivacité, elle considéra le portrait avec un trouble et une agitation qu'elle n'avoit jamais sentis : elle se seroit oubliée en le regardant, si l'arrivée du comte n'eût interrompu le plaisir qu'elle goûtoit à le considérer. La vue de son mari dans ce moment la fit rougir; elle craignit, sans savoir pourquoi, qu'il ne vît le portrait; elle referma promptement la boîte; et, par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtresse, au lieu de la rendre à dona Isabelle, elle la garda, et, s'avançant au-devant du comte avec cet air gracieux qui accompagnoit toutes ses actions, elle lui présenta dona Isabelle de Mendoce, et elle lui expliqua les raisons qui la faisoient voyager en habit de pélerine.

Le comte, après avoir rendu à dona Isabelle tout ce qu'il crut devoir à une personne d'une naissance si illustre, sur ce que la comtesse lui fit

entendre que cette princesse ne vouloit point paroître en public, sortit pour ne la pas contraindre. Dona Isabelle et la comtesse passèrent le reste de la journée ensemble; Mendoce fut presque toujours le sujet de la conversation; la comtesse pressa inutilement dona Isabelle de faire quelque séjour à Turin; tout ce qu'elle put obtenir d'elle, ce fut d'y repasser à son retour de Rome. Pour m'assurer de la promesse que vous me faites, madame, lui dit la comtesse d'un air enjoué, je garderai le portrait de ce frère qui vous est si cher, comme un gage assuré de votre retour. Dona Isabelle parut un peu embarrassée; elle eut envie de presser la comtesse de lui rendre ce portrait; mais, croyant qu'un refus en cette occasion paroîtroit bizarre à cette princesse, et pourroit lui faire penser qu'elle répondoit mal à cette marque de son amitié: Je ne sais, madame, lui répondit-elle, si je fais bien d'avoir la complaisance de vous laisser ce prétendu gage; mais je sais bien que, si mon frère savoit que j'eusse montré un portrait de lui, il m'en sauroit mauvais gré. Ce discours inspira de la curiosité à la comtesse; elle pressa dona Isabelle de lui dire les raisons qui pourroient le faire trouver mauvais à Mendoce. Auroit-il quelque maîtresse jalouse d'une sœur, madame, dit la comtesse? Do-

na Isabelle sourit; et, après avoir dit à la comtesse que son frère jusqu'alors avoit vécu dans une parfaite indifférence : Je vois bien, ajouta-t-elle, qu'il faut que je vous apprenne une particularité qui vous fera peut-être trouver un peu trop de foiblesse à Mendoce. On lui a prédit qu'un portrait de lui causeroit quelque jour de grands troubles dans sa vie; il a toujours refusé de se faire peindre; mais moi, qui ajoute peu de foi à ces sortes de prédictions, j'ai fait faire son portrait, sans qu'il l'ait su; je vous le laisse cependant sans crainte; je serois même charmée qu'il vous parût assez aimable pour le garder toujours. Après ce discours, elle prit congé de la comtesse; et, le lendemain, elle partit fort matin pour continuer son voyage.

Après son départ, la comtesse se trouva dans une espèce de tristesse et de langueur, dont elle ne pouvoit assez s'étonner elle-même; l'idée de Mendoce se présentoit incessamment à son esprit; tout ce que dona Isabelle lui avoit dit de lui, soutenu par les charmes qu'elle trouvoit dans son portrait, lui ôtoit le repos et interrompoit son sommeil; elle ne pouvoit comprendre la singularité de ses sentimens. Elle se sentoit du goût pour un homme qu'elle n'avoit jamais vu, que, selon toutes les apparences, elle ne verroit jamais;

sa vertu étoit alarmée de tout ce qui se passoit dans son cœur et dans son esprit. Ses pensées, qui jusqu'alors avoient été si innocentes, lui paroissoient criminelles ; et cependant, malgré tout ce qu'elle se disoit à elle-même, elle se sentoit entraînée par un penchant dont elle n'étoit pas la maîtresse. Il est si naturel d'avoir envie de parler à quelqu'un de ce qui nous occupe, que la comtesse ne put s'empêcher de faire confidence de la situation où elle se trouvoit à Émilie, une fille qui étoit à elle, et la seule Angloise qui l'eût suivie en Savoie. Émilie avoit de l'esprit et un grand attachement pour la comtesse ; elle fut touchée de l'état où elle la voyoit ; elle n'oublia rien pour rendre le calme à son cœur et à son esprit, et pour adoucir ses peines, en lui faisant envisager qu'elle s'alarmoit trop aisément. Il y a plus de curiosité que d'amour, madame, disoit-elle à la comtesse, dans les sentimens que vous croyez avoir pour Mendoce ; l'image charmante que vous vous faites de lui, est fondée sur les discours d'une sœur, et sur un portrait qui le flattent sans doute également l'un et l'autre ; sa présence détruiroit peut-être l'idée avantageuse que vous avez de lui. La comtesse trouvoit de la raison à ce que disoit Émilie ; mais ce qu'elle sentoit dans son cœur pour Mendoce, étoit trop vif

pour qu'elle pût se flatter que la simple curiosité y eût part. On ne rend point raison des caprices du cœur; l'exemple de la comtesse n'est pas le seul qui nous ait prouvé la bizarrerie de ses sentimens. Depuis que cette princesse avoit confié les siens à Émilie, elle ne goûtoit plus d'autre plaisir que celui d'être en particulier avec elle; tous les divertissemens qui jusqu'alors l'avoient amusée, lui devinrent ennuyeux. Elle vouloit oublier Mendoce; et, cependant, elle en parloit toujours : le temps, qui d'ordinaire adoucit les plus grands maux, ne prit rien sur ceux de la comtesse; et elle étoit plus agitée que jamais, lorsque dona Isabelle, comme elle l'avoit promis, revint à Turin. La comtesse fut ravie de la revoir, parce qu'elle étoit sœur de Mendoce; elle fut tentée de lui en rendre le portrait; mais elle n'en eut pas la force.

Dona Isabelle, pendant quelques jours qu'elle passa à Turin, prit beaucoup d'amitié pour la comtesse; elle ne s'en sépara qu'avec peine; et cette princesse, de son côté, eut un véritable chagrin de la voir partir : l'envie de lui plaire avoit suspendu la violence de ses combats secrets; elle se faisoit un plaisir délicat de penser que cette princesse diroit à son frère qu'elle étoit aimable; mais, après son départ, elle retomba dans ses rê-

veries ordinaires. Comme elle étoit naturellement gaie, ce changement d'humeur fit impression sur son tempérament; elle tomba dangereusement malade; le comte, qui avoit pour elle une véritable passion, étoit dans une affliction extrême; il ne la quittoit point. La comtesse, qui naturellement aimoit son devoir, étoit touchée de la tendresse qu'il lui témoignoit; elle se reprochoit ce qu'elle en ressentoit pour un autre, et les reproches secrets qu'elle se faisoit, augmentoient encore sa maladie. Cependant sa grande jeunesse surmonta la violence de son mal; on ne craignit plus pour sa vie; mais il lui resta une langueur contre laquelle tout l'art des médecins fut inutile.

En ce temps-là, il y avoit auprès des états de Mendoce, une fontaine célèbre, qui avoit été découverte par le fameux Averroës, médecin arabe, qui l'avoit mise en réputation; les eaux s'en sont perdues depuis, par la négligence des Espagnols; les médecins ordonnèrent à la comtesse d'aller prendre les eaux de cette fontaine; elle sût que ces eaux n'étoient pas éloignées du séjour de Mendoce. Elle fut d'abord embarrassée sur le parti qu'elle devoit prendre; elle craignit de s'exposer au péril de voir un homme pour qui elle avoit déjà des sentimens trop tendres: dans cette pensée, elle fut tentée de s'opposer au voyage

qu'on lui proposoit; mais l'espérance de voir Mendoce, étoit trop flatteuse pour ne pas détruire des réflexions si prudentes. Cette joie douce que l'amour seul peut mettre dans le cœur, s'empara du sien; ses scrupules s'évanouirent, et elle ne fut plus occupée que de la crainte que sa santé ne fût rétablie avant son départ. Le comte, persuadé que la guérison de la comtesse dépendoit des eaux qu'on lui avoit ordonnées, quelque répugnance qu'il eût à se séparer d'elle, pressa son départ; il lui donna un équipage superbe, et la fit accompagner d'une suite digne d'une grande princesse. L'espérance étoit un plaisir si nouveau pour la comtesse, qu'elle en goûtoit toute la douceur: rien ne contribue tant au rétablissement de la santé, que la satisfaction de l'esprit et du cœur; à mesure que la comtesse approchoit des états de Mendoce, ses charmes reprenoient tout leur éclat; elle se flattoit que, puisque le hasard, contre toute apparence, la conduisoit si près de lui, le même hasard lui fourniroit une occasion de le voir. Émilie, complaisante comme le sont d'ordinaire la plupart des favorites qui saisissent les occasions de plaire en applaudissant aux foiblesses des personnes dont elles ont la confiance, confirmoit la comtesse dans une idée qui lui étoit si agréable. Cette princesse ne fut pas trompée dans

son attente. Quoiqu'il y eût long-temps que dona Isabelle fût partie de Turin, comme elle faisoit de très-petites journées, la comtesse la joignit à l'entrée des états de Mendoce : ces deux princesses furent charmées de se revoir. Dona Isabelle ne pouvoit comprendre par quelle aventure la comtesse étoit en Espagne ; elle lui en témoigna son étonnement : la comtesse lui dit en rougissant, qu'on lui avoit ordonné les eaux de la fontaine d'Averroës, pour le rétablissement de sa santé. Vous êtes si belle, madame, lui répondit dona Isabelle, en la regardant avec admiration, que je vous avouerai que, malgré l'inquiétude que me donneroient les moindres de vos maux, je ne puis m'alarmer de ceux dont vous vous plaignez ; ils ne me paroissent pas assez considérables pour troubler la joie que j'ai de vous voir, et de penser que vous viendrez passer quelques jours, avec moi, à Carthagène ; car j'ose me flatter que, puisque mon bonheur vous en a conduite si près, vous ne me refuserez pas cette marque de l'honneur de votre amitié. Le premier mouvement de la comtesse fut d'abord d'être charmée d'une proposition qui flattoit si fort son goût ; mais la réflexion qu'elle fit, combien elle manqueroit à ce qu'elle devoit au comte de Savoie, et à ce qu'elle se devoit à elle-même, en

faisant la démarche d'aller chez un prince pour qui elle se sentoit une inclination violente, la faisoit balancer sur la réponse qu'elle feroit. Dona Isabelle, qui s'aperçut de son irrésolution, et qui étoit bien éloignée d'en pénétrer la cause, redoubla ses prières avec tant d'instance, que la comtesse, entraînée d'ailleurs par son penchant, n'eut pas la force de lui résister; elle consentit à aller à Carthagène.

Comme le vœu de dona Isabelle étoit fini du moment qu'elle étoit entrée sur les états de Mendoce, elle ne fit point de difficulté de monter dans le char de la comtesse pour se rendre à Carthagène. A peine y fut-elle placée, qu'elle vit paroître un grand nombre de cavaliers : elle crut reconnoître son frère qui marchoit à leur tête; elle ne se trompoit pas. Comme elle lui avoit fait savoir le jour de son arrivée, il venoit, par son empressement, lui marquer la joie qu'il avoit de la voir de retour d'un voyage, qui étoit une preuve si extraordinaire et si sensible de son amitié pour lui. Mendoce aperçut de loin un char, et ce char lui parut si magnifique, qu'il ne put imaginer ce que ce pouvoit être; il s'avança lui-même pour le savoir; il reconnut sa sœur; il descendit de cheval pour l'embrasser; elle se hâta de lui apprendre que c'étoit la comtesse de Savoie avec qui elle

étoit. Mendoce, suivi d'une brillante jeunesse, étoit, ce jour-là, plus paré et plus charmant qu'il n'avoit jamais été ; il fut si surpris de la beauté de la comtesse, que, lorsqu'il s'avança pour la saluer, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Cette princesse étoit agitée de tant de mouvemens différens, qu'il est impossible de les représenter ; la joie et la crainte étoient peintes en même temps dans ses yeux ; ils jetoient tant de feu, et animoient son visage de couleurs si vives, qu'il étoit impossible que Mendoce en pût soutenir l'éclat. Dona Isabelle, empressée à faire les honneurs des états de Mendoce à la comtesse, dit à son frère que cette princesse, après un assez grand voyage, devoit avoir besoin de repos, qu'il falloit aller à Carthagène. Le char des princesses continua de marcher, et Mendoce remonta à cheval pour les accompagner ; la vue de la comtesse lui avoit causé un trouble et une agitation dont il ne déméloit pas encore bien la cause. En arrivant à Carthagène, il lui donna la main pour la conduire dans son appartement orné de tout ce que l'univers peut avoir de plus rare ; dona Isabelle et lui, jugèrent à propos de la laisser en liberté. Dès qu'ils furent sortis, la comtesse congédia tous ceux de sa suite ; elle ne retint auprès d'elle que la seule Émi-

lie. Qu'ai-je fait, ma chère Émilie, dit-elle, en m'exposant à voir Mendoce? sa vue n'a que trop déterminé mes sentimens; il ne m'est plus permis de douter de ma passion; mais quelqu'empire qu'elle prenne sur mon cœur, ma vertu sera la plus forte; je prévois l'abîme des maux où je me suis plongée par mon imprudence; le goût que j'avois pour Mendoce, avant que de l'avoir vu, n'étoit pas assez fort pour n'être pas détruit par le temps et par la raison : pourquoi suis-je venue si loin chercher mon malheur! Car enfin, je sens bien que ma passion est présentement trop forte pour pouvoir espérer que le temps et la raison puissent l'éteindre; je la cacherai éternellement; plût au ciel que je pusse me la cacher à moi-même!

Émilie s'aperçut qu'il tomboit quelques larmes des yeux de la comtesse : Ah! madame, dit-elle, pourquoi vous tourmenter vous-même? Trop de scrupule et de recherche de votre cœur vous font trouver en vous ce qui n'y est pas. Le moyen le plus sûr d'effacer de votre esprit l'impression que Mendoce y pourroit avoir faite, c'est de n'avoir point sur vous cette attention inquiète, plus propre à augmenter votre mal qu'à le guérir. Ne vous faites point un crime de trouver Mendoce aimable; vivez avez lui sans ré-

flexions, et comme si vous ne le craigniez point. Vous trouverez par là votre repos et cette indifférence que vous croyez avoir perdue. On nous persuade aisément ce qui nous fait plaisir; la comtesse crut Émilie. Elle résolut de suivre ses conseils, et de ne plus s'affliger de trouver Mendoce aimable. Cette résolution calma ses agitations, et elle soutint, le reste du jour, la vue de Mendoce, avec moins de trouble et d'embarras qu'elle ne l'avoit imaginé; et, même, sans s'en apercevoir, elle n'oublia rien pour lui plaire. Les jours suivans ne furent pas si tranquilles qu'elle l'avoit espéré de ce premier calme. Mendoce étoit devenu éperdument amoureux d'elle. Il avoit cru d'abord n'avoir que de l'admiration pour sa beauté; il s'aperçut enfin qu'il sentoit pour elle une passion dont toute sa raison n'étoit plus la maîtresse. Cette connoissance qu'il eut de ses sentimens, l'affligea. Nul espoir ne pouvoit le flatter. La comtesse étoit mariée; il alloit dans peu de jours en être séparé, apparemment pour toute sa vie. Ces réflexions, bien loin d'affoiblir son amour, lui donnoient de nouvelles forces. Il s'aperçut qu'il le combattoit inutilement; il résolut au moins de le cacher avec soin.

La timidité accompagne toujours les grandes passions. Mendoce appréhendoit que la comtes-

se ne s'aperçût de celle qu'il avoit pour elle, et qu'elle n'en fût offensée. N'osant lui parler de son amour, il voulut du moins, par la diversité des plaisirs, et la magnificence des fêtes, lui en donner des marques qui ne pussent n'être soupçonnées, et qui rendroient à cette princesse le séjour de Carthagène agréable. Il crut même que le tumulte et la dissipation feroient qu'on auroit moins d'attention sur lui, et qu'il pourroit s'abandonner, avec moins de contrainte, au plaisir de la regarder. Le goût et la magnificence de Mendoce parurent dans les fêtes qu'il donna. Jamais on n'en avoit vues de si superbes. On y trouvoit tant de galanterie mêlée avec la magnificence, qu'il étoit difficile qu'on ne s'aperçût pas qu'un amant avoit pris soin de les donner. Il entroit dans tous ces divertissemens avec cet enjouement et cette satisfaction que donne le plaisir d'amuser ce qu'on aime. Attentif aux moindres actions de la comtesse, il remarqua qu'elle étoit souvent distraite et rêveuse, comme une personne dont le cœur seroit prévenu d'une passion; il ne pouvoit croire que ce fût pour le comte de Savoie; il savoit qu'il étoit d'un âge qui ne pouvoit donner pour lui à la comtesse qu'une amitié de devoir, qui ne devoit pas la faire souffrir de son absence: ingénieux à se tourmenter lui-même, il s'imagi-

na qu'elle aimoit quelqu'un en Savoie, et qu'elle en étoit occupée : cette idée lui parut cruelle ; il ne se flattoit pas d'être aimé de la comtesse ; mais il ne pouvoit souffrir qu'elle en aimât un autre. Cette princesse l'examinoit avec les mêmes préventions ; elle attribuoit les rêveries et les inquiétudes qu'elle lui voyoit, ou au peu de plaisir qu'il avoit d'être avec elle, ou à quelque passion cachée qui n'étoit pas pour elle ; quelquefois il lui paroissoit qu'elle en étoit bien aise, se persuadant que, n'étant point aimée de lui, elle retrouveroit sa première indifférence ; mais elle ne demeuroit pas long-temps dans ce sentiment, et elle étoit pénétrée de douleur de penser qu'elle n'avoit point touché son cœur. Quelque confiance qu'elle eût en Émilie, ce dernier sentiment lui parut si honteux, qu'elle voulut lui en faire un mystère : toujours agitée et inquiète, elle se leva un jour beaucoup plus matin qu'à son ordinaire ; elle entra sur une terrasse qui étoit de plain pied à son appartement, d'où elle descendit seule dans les jardins du palais ; l'art y avoit si bien secondé la nature, que toute autre que la comtesse n'auroit pu s'empêcher de les admirer ; mais cette princesse, peu touchée de leurs beautés, prit le chemin d'un petit bois de myrte qui étoit assez éloigné du palais ; elle s'y promena

long-temps en rêvant, sans pouvoir convenir avec elle-même, si elle auroit la force d'oublier Mendoce, ou si elle porteroit toute sa vie dans son cœur le mortel chagrin d'aimer malgré elle, et de cacher toujours sa passion à celui qui la causoit; elle n'avoit pas un seul sentiment qui ne fût combattu par un autre; enfin, elle vint s'asseoir dans un cabinet dont la palissade au milieu du bois étoit ouverte par trois ou quatre portes qui donnoient sur autant d'allées; elle prit le portrait de Mendoce qu'elle avoit toujours; et, sans savoir ce qu'elle faisoit, ni ce qu'elle vouloit, elle l'ouvrit, elle y attacha ses regards, et, en le considérant, elle s'abîma dans une si profonde rêverie, qu'elle ne voyoit et n'entendoit plus rien.

Mendoce, qui ignoroit son bonheur, et qui, bien éloigné de se croire aimé, osoit à peine s'avouer à lui-même qu'il en étoit amoureux, avoit passé la nuit sans dormir, et, avant le jour, il étoit venu dans ce bois où étoit la comtesse; il marchoit sans dessein, et le hasard le conduisit dans une de ces allées qui aboutissoient au cabinet où elle étoit: il y entra; elle étoit tournée de manière qu'il avança assez près d'elle, sans en être aperçu, pour distinguer qu'elle tenoit un portrait, qui lui parut être celui d'un jeune homme; il ne s'y reconnut point; et, quand même il eût su

qu'il y avoit dans le monde un portrait de lui, il ne se seroit pas imaginé qu'il fût entre les mains de la comtesse, ni qu'il lui donnât cette attention passionnée qu'il remarqua aisément en elle ; il en fut si affligé, qu'il ne put s'empêcher de soupirer assez haut pour interrompre sa rêverie : elle tourna la tête, elle vit Mendoce ; la honte et l'embarras d'être surprise par lui, en regardant son portrait, la firent rougir. En se levant avec précipitation, elle ferma la boîte et la mit dans sa poche ; et, aussi tremblante que si elle eût été surprise par le comte de Savoie dans une rêverie si offensante pour lui, elle regarda Mendoce sans avoir la force de lui parler ; il avoit dans les yeux et sur son visage tant de trouble et tant de marques d'une agitation violente, que la comtesse ne savoit que penser de l'état où elle le voyoit. Ah ! madame, lui dit-il, puis-je vivre après ce que je viens de voir? Hé quoi ! Mendoce, dit la comtesse tout interdite, qu'avez-vous donc vu qui vous cause tant d'étonnement ? Un portrait, madame, reprit-il brusquement, un portrait entre vos mains, et qui vous occupe au point que j'ai pu m'approcher de vous et marcher assez fort, sans que vous m'ayez entendu. La comtesse, rassurée par ce discours, qui lui faisoit comprendre assez clairement qu'il ne s'y étoit pas reconnu, ne

songea plus qu'à ne lui pas laisser penser que ce fût celui d'un amant : elle sourit avec un air de douceur; et, regardant Mendoce avec plus de confiance : Croyez-vous, lui dit-elle, qu'il ne soit pas permis à une femme, qui est absente de son mari, de se faire un plaisir d'en considérer quelquefois le portrait? Ah! madame, s'écria Mendoce, ce n'est pas celui du comte de Savoie que vous regardiez avec tant de plaisir et d'attention; j'ai eu assez de temps pour remarquer dans ce portrait les traits brillans de la jeunesse; vous cherchez inutilement à démentir mes yeux. Mais, madame, continua-t-il, quel est donc cet homme heureux qui a pu toucher votre cœur? est-il digne de la gloire d'être aimé de vous comme vous l'aimez?

La comtesse trouva l'air dont Mendoce lui parloit trop hardi; elle en fut offensée; et, voulant toujours lui faire croire qu'il se trompoit, et que c'étoit le portrait de son mari qu'il avoit vu entre ses mains, elle prit ce ton de hauteur et de fierté si naturel aux princesses, et qu'elles savent le mieux prendre lorsqu'elles ont le plus de tort. Mendoce, lui dit-elle, vous oubliez que c'est à moi que vous parlez? Non, madame, répliqua-t-il, je ne l'oublie point; mais je n'oublierai jamais que c'est un autre portrait que celui du com-

te de Savoie dont vous m'avez paru si occupée. La comtesse, d'un ton de colère, lui demanda de quel droit il osoit lui témoigner une curiosité si indiscrète. Je l'avoue, madame, répondit-il, je suis un téméraire, je manque au respect que je vous dois, je me manque à moi-même; mais ma raison n'a plus de pouvoir sur moi : j'ai eu assez de force pour vous cacher le violent amour que vous avez fait naître dans mon cœur dès le premier moment que je vous ai vue; mais je n'en ai pas assez pour vous cacher l'affreuse jalousie dont j'ai été saisi à la vue de ce fatal portrait qui met le comble à mon malheur; vous n'auriez jamais su, continua-t-il, que Mendoce mouroit d'amour pour vous, si ma malheureuse étoile ne m'avoit fait voir, malgré moi, que j'ai un rival, et qu'il est aimé. La comtesse s'étoit fait jusqu'alors une si grande violence pour cacher à Mendoce la tendresse qu'elle avoit pour lui, qu'elle ne put se faire encore la cruelle douleur de lui laisser penser qu'elle en ressentoit pour un autre; toute sa raison l'abandonna, et, par un transport dont elle ne fut pas la maîtresse, elle tira de sa poche le portrait, et le jetant aux pieds de ce prince : Mendoce, lui dit-elle, en le regardant avec des yeux où sa passion étoit entièrement déclarée, ce portrait vous fera connoître l'injustice de vos

soupçons ; si vous n'en croyez pas vos yeux, demandez à dona Isabelle, si vous devez en être jaloux. En achevant ces mots, elle le quitta brusquement, et courut pour gagner son appartement ; elle y arriva comme une personne éperdue et hors d'elle-même. Un repentir vif avoit suivi de près l'aveu qu'elle venoit de faire ; la honte de penser que Mendoce n'ignoroit plus sa passion, se présenta à elle dans toute son horreur ; la mort, dans cet instant, lui auroit semblé douce ; elle ne pouvoit se pardonner d'avoir eu si peu de pouvoir sur elle ; il lui parut que le seul parti qu'elle avoit à prendre pour se punir de sa foiblesse, c'étoit de s'arracher de la présence de Mendoce, et de ne le voir de sa vie ; elle s'imagina même qu'en s'imposant une loi si cruelle, elle répareroit en quelque façon la faute qu'elle venoit de faire. Elle s'affermit dans cette résolution ; et, regardant Émilie, qui étoit seule dans sa chambre, et qui tout interdite du nouveau trouble où elle voyoit la comtesse, n'avoit encore osé lui en demander la cause : Émilie, lui dit-elle, en versant un torrent de larmes, il faut partir de Carthagène, et en partir dans ce moment ; je ne puis trop tôt quitter un séjour si funeste à ma gloire et à mon repos. Allez, Émilie, continua-t-elle d'un ton absolu, allez donner les ordres

nécessaires pour m'en éloigner, s'il est possible, avant que l'on puisse être informé de mon dessein. L'air dont la comtesse parloit ne permit pas à Émilie de lui rien répliquer; elle alla porter ses ordres; ils furent exécutés avec tant de diligence, que cette princesse n'étoit pas encore remise de son premier trouble, lorsqu'on lui vint dire que tout étoit prêt pour son départ. La pensée qu'elle ne verroit plus Mendoce la fit frémir; son courage fut prêt à l'abandonner; mais enfin, sa vertu, surmontant sa foiblesse, lui donna la force d'exécuter une résolution si opposée à ses sentimens; et, sans s'embarrasser de ce que penseroit dona Isabelle d'un départ si précipité, elle la fit éveiller pour prendre congé d'elle.

Dona Isabelle s'étoit aperçue avec chagrin que son frère étoit amoureux de la comtesse; elle crut que l'absence de cette princesse le guériroit aisément d'une passion qu'elle ne pouvoit approuver. Dans cette pensée, quelqu'amitié qu'elle eût pour la comtesse, elle s'opposa foiblement à son départ; elle ne put cependant s'empêcher de s'attendrir et de verser des larmes en lui disant adieu; et la comtesse donna un libre cours aux siennes, comptant qu'elles seroient attribuées à son amitié pour dona Isabelle. En sortant de l'appartement de cette princesse, elle monta dans

son char; elle fut surprise de ce que Mendoce ne paroissoit point; mais elle n'en fut pas fâchée; sa vue dans ce moment auroit encore aigri sa douleur. Après avoir prié qu'on lui dît qu'elle lui avoit caché son départ pour lui épargner l'embarras qui accompagne ordinairement les adieux, elle prit la route de la fontaine d'Averroës.

Mendoce, qui n'avoit garde de s'imaginer le malheur dont il étoit menacé, se croyoit, dans cet instant, l'homme du monde le plus heureux. Quelque peu de penchant qu'il eût à se flatter, les paroles de la comtesse, l'air dont elle l'avoit regardé en les prononçant, et la parfaite ressemblance que, malgré son trouble et sa prévention, il s'étoit trouvé avec le portrait, ne lui laissoient aucun doute qu'il ne fût aimé d'elle. Il repassoit dans son esprit toutes les actions de cette princesse, qui lui avoient causé tant d'inquiétude et de jalousie. Trouver des marques de tendresse pour lui dans toutes celles qu'il avoit jugées être pour un autre, c'étoit un excès de bonheur qui lui faisoit goûter en un moment tous les plaisirs que les autres amans ne goûtent qu'interrompus et séparés. S'il avoit suivi ses mouvemens, il auroit couru se jeter aux pieds de la comtesse, pour lui faire connoître, par les transports de sa joie, l'excès de son amour; mais la crainte qu'une visite,

faite si matin, ne parût extraordinaire à ceux qui accompagnoient cette princesse, et ne leur donnât lieu de soupçonner ce qu'il étoit si important de leur cacher, le fit résoudre d'attendre que la journée lui fournît une occasion de lui parler sans témoins.

Il n'avoit guère moins d'impatience de parler à sa sœur, et de lui demander l'explication du portrait. Dès qu'il crut qu'on pourroit la voir, il se rendit chez elle. Il entra dans son appartement par une porte qui donnoit sur une orangerie : comme il la trouva seule dans son cabinet, il lui montra d'abord le portrait, et il lui demanda si elle connoissoit celui pour qui il avoit été fait. Dona Isabelle fut d'abord un peu interdite à cette question ; mais sa sincérité ne lui permit pas de déguiser la vérité. Elle pria son frère de lui pardonner, si, contre son intention, elle l'avoit fait peindre. Elle lui conta ensuite la manière dont la comtesse avoit gardé ce portrait. Je ne puis m'empêcher, continua dona Isabelle, de blâmer cette princesse; après ce que je lui avois dit sur ce portrait, c'est une imprudence à elle de l'avoir, en partant, remis entre vos mains. Quoi! ma sœur, s'écria Mendoce, la comtesse n'est plus ici? Dona Isabelle lui témoigna la surprise où elle étoit de ce qu'il ignoroit son départ.

Mendoce, accablé par une nouvelle si affligeante pour lui, ne fut pas maître de sa douleur et de n'en laisser voir toute la violence à sa sœur. D'abord il voulut courir sur les pas de la comtesse; mais dona Isabelle sut si bien lui représenter le tort qu'un empressement si marqué feroit à cette princesse, qu'elle arrêta ce premier transport; il demeura le reste du jour dans un état difficile à exprimer. Il se plaignoit à dom Ramir, gentilhomme qui avoit toute sa confiance, de son malheur et de la cruauté de la comtesse, qui ne lui avoit fait goûter le plaisir de se croire aimé, que pour augmenter son amour, et lui faire ressentir plus vivement le malheur de la perdre. Mais pourquoi la perdre, dom Ramir, reprenoit-il? n'ai-je pas tort de m'affliger avec tant d'excès? La comtesse doit passer trois semaines aux eaux. Il ne m'est pas défendu de la suivre; j'irai la trouver; elle sera touchée du respect qui accompagne ma passion; je l'accoutumerai à la souffrir, et à ne plus se faire un scrupule de me laisser voir qu'elle y est sensible; enfin, puisque je suis aimé d'elle, je ne suis pas entièrement malheureux.

Cette réflexion adoucit sa douleur : cependant quelqu'impatience qu'il eût de voir la comtesse, il se détermina à soutenir encore quelques jours d'absence, plutôt que de prendre le hasard de

faire soupçonner son amour à d'autres qu'à cette princesse; mais, en faisant cet effort sur lui-même, il imagina une sorte de satisfaction à s'approcher du séjour qu'elle habitoit.

Dom Ramir avoit une assez jolie maison à trois ou quatre lieues de la fontaine d'Averroës; Mendoce partit pour s'y rendre, sans avertir sa sœur; il sut en arrivant à cette maison, que le comte de Savoie étoit venu trouver la comtesse aux eaux: ce contre-temps, qui dérangeoit ses projets, le mit au désespoir; il jugeoit avec raison, qu'après le séjour que cette princesse avoit fait à Carthagène, ce seroit une imprudence dangereuse pour elle, de laisser voir à un mari, qui passoit pour l'homme du monde le plus jaloux, tant de vivacité à la suivre.

Les difficultés irritent les désirs. Mendoce sentoit augmenter celui de voir la comtesse, par ce nouvel obstacle qui s'y opposoit; il ne savoit quel parti prendre; enfin, il prit celui de lui écrire tout ce qu'une passion violente et animée par la certitude d'être aimé, peut inspirer de plus tendre, et de plus capable de persuader cette princesse de lui accorder un entretien d'où dépendoit le bonheur de sa vie. Il connoissoit l'esprit et l'adresse de dom Ramir; il lui confia sa lettre, pour la rendre en secret à la comtesse.

Dom Ramir avoit lié une assez grande amitié avec Émilie; il savoit que la comtesse ne lui cachoit rien; il jugea à propos de la prier de lui rendre la lettre dont il étoit chargé; Émilie eut d'abord de la peine à s'y résoudre; mais dom Ramir lui dépeignit le désespoir de Mendoce avec des couleurs si vives, qu'elle se rendit à ses instantes prières. Dès le même soir; elle donna la lettre à la comtesse, sans lui dire de qui elle étoit. Cette princesse, depuis qu'elle étoit partie de Carthagène, par un véritable retour sur elle-même, n'avoit été occupée qu'à combattre sa passion: la présence de son mari, le tendre attachement qu'il avoit pour elle, sa propre gloire, tout l'affermissoit dans le dessein de réparer à l'avenir par sa conduite, les fautes qu'un penchant trop violent lui avoit fait commettre. Elle étoit pénétrée de ces sentimens, lorsqu'elle reçut la lettre de Mendoce; elle ne put la lire sans beaucoup d'émotion, et sa passion dans ce moment se fit sentir dans toute sa violence; mais la résolution qu'elle avoit prise de ne jamais voir Mendoce n'en fut point ébranlée; elle ordonna à Émilie de lui mander, de sa part, qu'elle regarderoit comme une offense mortelle la moindre démarche qu'il feroit encore pour la voir ou pour lui écrire; qu'il falloit se résoudre à une absence et à un silence

éternel; que cette conduite étoit la seule qui pût le rendre digne d'avoir touché un cœur comme le sien.

Émilie ne s'acquitta que trop facilement d'un ordre si cruel pour Mendoce; il pensa expirer de douleur en lisant sa lettre; il trouvoit tant de dureté dans le procédé de la comtesse, qu'il s'imagina que son dépit lui donneroit la force d'obéir; mais son cœur se révolta bientôt contre ce premier mouvement: bien loin de se soumettre aux défenses rigoureuses qu'elle lui faisoit, il résolut d'aller secrètement lui-même à la fontaine d'Averroës; il crut cependant qu'il ne devoit rien précipiter, et qu'il devoit donner le temps à l'inclination que la comtesse avoit pour lui, d'agir en sa faveur. Cette princesse, qui craignit que Mendoce n'exécutât pas les ordres qu'elle lui avoit fait prescrire, et qui n'osoit plus s'assurer d'elle-même après l'épreuve qu'elle avoit faite de sa foiblesse, feignit que les eaux lui faisoient mal, et elle obligea le comte de Savoie à la ramener à Turin.

Mendoce, en apprenant ce départ, perdit le peu d'espérance qui lui étoit resté; il en demeura accablé: mais enfin, malgré sa douleur, il ne pouvoit s'empêcher d'admirer une vertu qui le désespéroit; il revint à Carthagène avec une affliction

et une tristesse dans le cœur, qui lui en rendirent le séjour insupportable; il ne songea plus qu'à quitter des lieux où tout lui retraçoit le souvenir d'une personne qu'il falloit oublier; son inclination naturelle le portoit à la guerre; il résolut de l'aller chercher loin de ses états : la fortune lui fournit une occasion d'exécuter ce dessein.

Un jour que ce prince étoit sur le rivage de Carthagène, il aperçut une flotte que la violence de la tempête poussoit sur cette côte. Il envoya dom Ramir au port, ordonner qu'on reçût ceux que la tempête y jetoit, et qu'on leur offrît tous les secours dont ils auroient besoin. Ils étoient dignes de l'attention de Mendoce; c'étoient ces fameux Normands, si connus dans les anciennes histoires d'Italie. Tancrède, comte d'Hauteville, d'une des premières maisons de Normandie, avoit douze fils de deux lits : comme son bien regardoit l'aîné, selon la coutume de la nation, les cadets, ne pouvant compter que sur leur courage et sur leurs épées, six de ces jeunes seigneurs prirent la résolution d'aller au delà des monts, chercher une fortune qu'ils ne pouvoient espérer dans leur patrie. Ils surent que l'empereur de Grèce vouloit entreprendre de recouvrer l'île de Sicile, où les Sarrazins, qui s'en étoient emparés, régnoient depuis deux cents ans, et que Ma-

niasse étoit chargé de cette expédition. La conquête de la Sicile leur parut propre à commencer leurs premiers exploits. Le comte d'Eu, parent du duc de Normandie, que des raisons secrètes engageoient à s'éloigner de sa patrie, partit aussi avec eux.

La flotte, où ces jeunes héros s'embarquèrent pour aller trouver Maniasse, fut long-temps sans pouvoir aborder l'île de Sicile; toujours repoussée par des vents contraires, elle fut battue d'une furieuse tempête qui l'obligea à relâcher dans le port de Carthagène. Mendoce reçut ces seigneurs avec la magnificence qui lui étoit naturelle; mais rien ne leur parut si digne de leur admiration que toute la personne de Mendoce: elle étoit faite pour plaire; ses moindres actions avoient des charmes et des agrémens qu'on n'a jamais vus qu'à lui seul; il avoit infiniment d'esprit, et il l'avoit orné de tout ce qui peut rendre un prince accompli; il parloit plusieurs langues, et sur-tout la françoise, dans laquelle il s'énonçoit avec beaucoup de grâce et de facilité. Pendant le séjour que les Tancrède firent à Carthagène pour faire radouber leurs vaisseaux, le comte d'Eu et Mendoce eurent le temps de se connoître et de prendre beaucoup d'amitié l'un pour l'autre. Comme ils ne se contraignoient

male remarquoit avec douleur : il n'étoit pas si sûr de ma tendresse qu'il ne craignît un retour pour vous, si je vous revoyois, ou que j'eusse lieu d'espérer d'être à vous. Je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir que ses inquiétudes étoient bien fondées; à peine étois-je engagée avec lui, que l'on reçut la nouvelle de la révolte de mon père. Le duc Guillaume n'en parut point alarmé; il songea seulement à en prévenir les suites. Il se rendit à la tête de ses troupes, et me laissa auprès de la duchesse, avec la même liberté que si je n'avois pas été fille d'un prince qui lui déclaroit la guerre; le comte d'Aumale se trouva obligé de le suivre; il partit outré de jalousie; il s'étoit aperçu que je n'étois occupée que de vous, et des périls où vous alliez être exposé, et que je n'avois qu'une légère attention pour ce qui le regardoit. Je répondois d'une manière si contrainte à ses plaintes, que, bien loin de le rassurer, je le confirmois dans la pensée que l'espérance de vous revoir et d'être à vous, s'étoit emparée de mon cœur, et en avoit effacé le peu d'impression qu'il pouvoit y avoir faite; il avoit raison de le croire : sa présence m'importunoit; je ne pouvois lui pardonner de m'avoir engagée à vous manquer. Son départ, au lieu de m'affliger, me donna de la joie; j'étois, en quelque façon, soula-

gée de pouvoir m'abandonner sans contrainte aux tendres sentimens que j'avois pour vous, et au repentir de ma légèreté. Je résolus de rompre entièrement avec le comte d'Aumale; il m'écrivit plusieurs lettres auxquelles je ne fis point réponse; je voulois le préparer, par ce silence, à mon changement; je me flattai de voir régner mon père; mais je n'étois sensible au plaisir que me donnoient de si grandes espérances, que par rapport à vous : je ne jouis pas long-temps d'un espoir si flatteur; je me vis réduite à pleurer les malheurs de ma famille, trop heureuse encore de n'avoir rien à craindre pour vos jours. Le duc Guillaume me fit dire que je pouvois aller trouver le comte, mon père, à Boulogne, où il s'étoit retiré. Ce fut pour moi une sorte de consolation de partir avant le retour du comte d'Aumale; le plaisir de vous revoir m'a d'abord fait oublier que j'étois coupable à votre égard; je me suis abandonnée à toute ma tendresse. Mademoiselle d'Hiesme cessa de parler, parce qu'on la vint avertir que le comte d'Arque se trouvoit très-mal.

Cette nouvelle, dont nous fûmes alarmés, nous obligea de nous rendre promptement auprès de lui; nous le trouvâmes qui sortoit d'une foiblesse dont on avoit eu peine à le tirer; une fièvre vio-

lente suivit cette foiblesse; et, deux jours après, on désespéra de sa vie. Je passai ces deux jours sans avoir aucune conversation particulière avec mademoiselle d'Hiesme; elle ne quittoit point la chambre de son père. Les sujets d'affliction que nous avions, se confondoient avec celui du péril où on le croyoit; j'étois si peu d'accord avec moi-même, que je n'étois point fâché de ne point trouver d'occasion d'entretenir mademoiselle d'Hiesme; il n'y avoit rien de décidé en moi, que l'amour et la douleur; l'aveu qu'elle m'avoit fait, en me prouvant son véritable retour pour moi, désarmoit ma colère; je sentois que, malgré tous les efforts que je faisois pour la haïr, je ne pouvois y réussir; j'étois honteux de ma foiblesse, sans la pouvoir surmonter; tout mon désir de vengeance tomba sur le comte d'Aumale. Un nouveau malheur acheva de m'attendrir pour mademoiselle d'Hiesme; son père, se voyant à l'extrémité, m'appela : Je meurs, me dit-il en me tendant la main; et je meurs avec le regret de n'avoir pu jouir de la satisfaction d'accomplir la parole que je vous ai donnée de vous faire épouser ma fille. Je connois trop votre cœur, pour craindre que la triste situation où elle se trouve, puisse changer vos desseins pour elle. Je suis tranquille sur cela, et je compte que vous

n'abandonnerez ni la mère ni la fille ; je me repose sur vous de tout ce qui les regarde ; j'espère qu'elles retrouveront en vous ce qu'elles perdent en moi. La foiblesse où il étoit, ne lui permit pas d'en dire davantage ; et, peu de momens après, il mourût. Le comte de Boulogne emmena madame la comtesse d'Arque et mademoiselle d'Hiesme dans une maison religieuse, où elles souhaitèrent qu'on les conduisît. Je fus vivement touché de la mort du comte d'Arque ; ce qu'il m'avoit dit en mourant, ne me fit plus trouver honteux le dessein d'épouser sa fille ; je sentois que je ne pouvois vivre sans elle ; mon amour me fit regarder ma foiblesse comme un devoir auquel je ne pouvois manquer avec honneur.

Après quelques jours, que je laissai passer par bienséance sans voir mademoiselle d'Hiesme, je demandai à lui parler ; elle vint seule me trouver, parce que la comtesse, sa mère, étoit dans son lit, d'où elle n'avoit pas été en état de sortir depuis la perte qu'elle avoit faite. Mademoiselle d'Hiesme me parut, malgré sa douleur, d'une beauté à éblouir ; le grand deuil où elle étoit, relevoit encore son éclat ordinaire ; toujours plus aveuglé par ce même amour, je la trouvai plus digne que jamais de ce que je voulois faire pour elle ; je me fis une loi de ne pas même lui nom-

mer le nom du comte d'Aumale : heureux si j'avois pu lui faire oublier ce qui s'étoit passé entr'elle et lui, aussi bien que je l'oubliois ! Mais, lorsque je lui proposai de l'épouser : Non, me dit-elle, c'est en me refusant à vous que je veux vous prouver que je vous aime plus que je n'ai jamais fait ; plus jalouse de votre gloire que je n'ai été de la mienne, je ne consentirai point que vous la ternissiez en épousant une personne qui s'est mise hors d'état de prétendre à ce bonheur ; ma conduite est toute tracée, parce que je sens que je ne compte plus sur rien d'heureux ; je vais, en m'enfermant dans cette maison pour toujours, ne plus songer qu'à mener une vie aussi triste que raisonnable ; je ne veux point conserver une liberté dont je ne pourrois plus vous rendre le maître. La résolution de mademoiselle d'Hiesme me fit trembler : je n'oubliai rien pour l'en détourner ; je tentai tout inutilement ; jamais douleur n'a été si vive que la mienne. Toutes les fois que je me représentois cette princesse dans une grande jeunesse, d'une beauté surprenante, qui se sacrifioit si cruellement aux regrets de m'avoir fait une offense que je lui pardonnois, j'étois prêt à perdre la raison. Elle me fit dire qu'elle ne vouloit plus me voir ; qu'elle étoit trop contente de penser que l'engagement qu'elle alloit prendre, en me prou-

vant toute sa tendresse, assuroit ma fortune; que son parti étoit pris, et que je ne devois me flatter d'aucun changement: je ne perdis cependant l'espérance que lorsqu'elle renonça publiquement au monde. Je repassai en France; je fus long-temps dans une affliction si violente, que je ne comprends pas comment j'ai pu la soutenir sans mourir. J'appris que le comte d'Aumale avoit été tué; sa mort dissipa ma haine, et ne me laissa pour lui que des sentimens de pitié. Toujours pénétré de mes chagrins, je m'imaginai qu'en changeant de climat, ils s'adouciroient. Le bruit de l'embarquement des Tancrède pour la Sicile, me détermina à quitter la France; j'obtins de Henri I.er la permission de les aller joindre: le sort m'a conduit ici; l'amitié que j'ai prise pour vous, et celle que je me flatte que vous avez pour moi, est le seul soulagement dont j'ai été capable depuis que j'ai perdu mademoiselle d'Hiesme. Les Tancrède, qui entrèrent dans la chambre de Mendoce, l'empêchèrent de répondre aux discours obligeans du comte d'Eu. Ces fameux guerriers, impatiens d'aller où la gloire et les périls les attendoient, avoient si fort pressé les réparations nécessaires à leur flotte, qu'elle étoit en état de faire voile, et qu'ils venoient prier Mendoce de trouver bon qu'ils se séparassent.

Ils furent agréablement surpris, lorsqu'il leur dit qu'il vouloit s'embarquer avec eux pour passer en Sicile. Les pleurs et les prières de dona Isabelle ne purent le détourner de ce dessein.

Pendant que Mendoce alloit chercher dans les occupations de la guerre à effacer de son cœur et de son esprit les charmes de la comtesse de Savoie, cette princesse étoit arrivée à Turin où elle s'applaudissoit d'avoir eu assez de fermeté, pour se mettre hors de portée de voir un prince qui ne lui étoit toujours que trop cher. Les règles austères du devoir qu'elle avoit suivies, satisfaisoient sa raison, sans calmer les troubles de son cœur; elle se croyoit la plus malheureuse personne du monde, et elle le devint bientôt. En effet, Édouard, son frère, depuis qu'il étoit monté sur le trône d'Angleterre avoit eu un règne assez tranquille; le comte de Godwin, dont il avoit épousé la fille, troubla cette tranquillité et jeta, par sa révolte, le royaume dans le malheur d'une guerre civile; ce seigneur assembla une armée, que l'inconstance naturelle de la nation rendit bientôt considérable; Édouard, en cette occasion, écrivit au comte de Savoie, qu'il le prioit de lui envoyer des troupes. Non seulement ce comte lui en accorda; mais il voulut, en marchant à leur tête, signaler son amitié pour son beau-frère, et satis-

faire l'humeur guerrière qui l'avoit animé toute sa vie, et que l'âge n'avoit point encore éteinte en lui. Comme il prévoyoit que son voyage pourroit être long, il jugea à propos de nommer un tuteur aux enfans qu'il avoit de son premier mariage, et un régent pour gouverner ses états en son absence. Son choix pour ces deux importans emplois tomba sur le comte de Pancallier, un des plus grands seigneurs de Savoie, digne à la vérité de ce choix par sa valeur intrépide, et sa capacité au maniement des affaires, si ses grandes qualités n'avoient été effacées par la noirceur de son âme. Son ambition lui avoit fait déguiser jusqu'àlors sa férocité, sous les dehors trompeurs d'une vertu austère; mais sa cruauté naturelle, après s'être contrainte quelque temps, n'en parut que plus funeste et plus impétueuse aussitôt qu'il cessa de la retenir. Le comte de Savoie, après lui avoir donné ses derniers ordres, partit pour passer en Angleterre; la comtesse sentit une affliction si vive de ce départ, qu'elle en étoit surprise elle-même; il sembloit que quelque chose l'avertissoit au fond du cœur que cette absence lui seroit funeste : ce pressentiment ne fut que trop vrai; le cœur du comte Pancallier, inaccessible à la pitié, ne le fut pas à l'amour.

Obligé par les ordres du comte de Savoie de

ne rien décider sans en faire part à la comtesse, il avoit souvent des entretiens particuliers avec elle, pour l'informer de ce qui se passoit; il ne fut pas moins enchanté de son esprit qu'il l'étoit déjà de sa beauté. Les sentimens que cette princesse avoit dans le cœur, répandoient un air de douceur sur son visage et dans toutes ses actions qui acheva de le perdre; il en devint passionnément amoureux. Comme il étoit né avec une hardiesse qui alloit jusqu'à l'insolence, sans aucun égard pour le rang de la comtesse, il ne balança pas à prendre le parti de lui déclarer sa passion. Cet aveu fut reçu avec tant de hauteur et de fierté, que, pour peu qu'il lui fût resté de raison, il se seroit repenti de sa témérité, et auroit cessé d'offenser une personne qu'il ne devoit regarder qu'avec respect; mais, plein d'une présomption qui le rendoit haïssable, il crut que la comtesse ne seroit pas toujours si sévère, et qu'il l'engageroit par sa persévérance à répondre à sa passion. Dans cette pensée, il continua d'importuner cette princesse d'un amour qui lui étoit odieux; il lassa un jour si fort sa patience, qu'elle le menaça d'en avertir le comte de Savoie. Éloignez-vous de mes yeux lui dit-elle, et ne me forcez pas à en venir à cette extrémité, et à vous faire servir d'exemple aux sujets insolens qui s'oublient.

Le comte de Pancallier, que ce discours rendit furieux, perdit toute considération : Les sujets comme moi, madame, lui dit-il, lorsqu'ils s'oublient, ne sont pas aisés à punir; ils font même quelquefois repentir ceux qui les menacent et qui les traitent avec tant de mépris : il quitta la princesse en finissant ce discours, si troublé et si outré de colère, qu'il fit trembler tous ceux qui le virent sortir de son appartement. Il étoit encore dans ces premiers mouvemens de fureur, lorsqu'il reçut un courrier du comte de Savoie : ce prince lui mandoit que les troubles d'Angleterre étoient sur le point d'être pacifiés, qu'il espéroit pouvoir revenir incessamment dans ses états. Cette nouvelle fit frémir le comte de Pancallier; et, suivant le génie ordinaire des méchans qui craignent encore plus qu'ils ne se font craindre, il crut qu'après la menace que lui avoit faite la comtesse il étoit perdu, s'il ne la prévenoit en la perdant elle-même. Il avoit pour héritier un neveu de même nom que lui; il avoit élevé ce neveu avec de grands soins : le jeune Pancallier étoit le seigneur de Savoie le plus beau et le mieux fait; les charmes de sa personne étoient tout son mérite; son oncle le trouva propre, par la simplicité de son esprit, à exécuter les horribles desseins que son amour méprisé lui inspiroit. Livré à ses passions

abominables, la crainte qu'il avoit des menaces de la comtesse, la frayeur qu'il avoit du comte et le dessein de vengeance qui s'étoit emparé de cette âme barbare, ne le firent pas balancer sur le choix de sa victime. Il conclut la perte de la princesse par le sacrifice de son neveu; il ne s'en fit pas même le moindre scrupule. Il le fit venir dans son cabinet, où, après lui avoir remis devant les yeux avec quel amour de père il avoit pris soin de son éducation: Je ne veux pas borner là mon amitié pour vous, lui dit-il; j'ai une proposition à vous faire, qui sans doute vous sera agréable, et qui est une marque de ma confiance: La comtesse a du goût pour vous, continua-t-il, je m'en suis aperçu; votre peu d'expérience vous a sans doute empêché de le remarquer; n'oubliez rien pour la persuader que vous êtes fort amoureux d'elle; ne craignez point de lui déplaire en vous déclarant son amant; vous ne sauriez faire de faute en suivant mes conseils; songez que votre fortune est attachée au bonheur de vous faire aimer de cette princesse; sur-tout, ajouta-t-il, que les avis que je vous donne sur cela, soient un secret impénétrable à tout le monde.

Moins on a d'esprit, plus on a d'amour propre et de confiance. Le jeune Pancallier donna dans le piége; il témoigna à son oncle combien

il étoit sensible à ses bontés, et il lui promit d'y répondre par une obéissance aveugle; et il le fit avec si peu de ménagement, que toute la cour s'aperçut qu'il étoit amoureux de la comtesse. Comme elle n'avoit nulle attention pour tout ce qui n'avoit pas rapport à Mendoce, elle n'en faisoit aucune sur les actions du jeune Pancallier; elle n'avoit garde de s'imaginer qu'il voulût paroître son amant; elle étoit si éloignée de le penser, qu'elle le traitoit avec plus de bonté que les autres seigneurs de son âge, lui sachant gré du zèle et de l'assiduité qu'il avoit à lui faire sa cour. Cette conduite de la comtesse ne fut attribuée, par ceux qui voyoient de près ce qui se passoit, qu'à l'ignorance où elle étoit des extravagances du neveu du régent; mais ceux qui n'étoient pas à portée d'approcher souvent de cette princesse, ne lui rendoient pas la même justice : s'ils ne crurent pas le jeune Pancallier heureux, ils crurent du moins qu'il étoit souffert. Les discours qu'on tenoit sur cela, eurent le sort de toutes les nouvelles qui s'augmentent à mesure que différentes personnes les racontent; et, par un effet du malheur de la comtesse, elle passa jusqu'à Mendoce de la manière du monde la plus cruelle.

Il étoit en Sicile, où il rendoit son nom aussi fameux que celui des Tancrède. Plus plein de sa

passion que jamais, il confioit un jour au comte d'Eu, en se promenant avec lui, que le désir de revoir encore une fois en sa vie la comtesse, s'étoit saisi de lui avec tant de violence, qu'il étoit résolu, quelque chose qu'il en pût arriver, dès que la campagne seroit finie, d'aller inconnu à Turin. Le comte d'Eu promit de l'accompagner. Ils parloient ensemble des moyens d'exécuter ce dessein, lorsqu'ils furent abordés par un François nouvellement arrivé. Le comte d'Eu s'informa de lui, avec empressement, des nouvelles de la cour de France : cet homme, après avoir satisfait sa curiosité sur cette cour, parla de celle de Savoie où il avoit passé; et, sans attendre qu'on lui fît aucune question, il dit que le comte de Savoie étoit en Angleterre; que jamais il n'avoit rien vu de si surprenant que la beauté de la comtesse. Cet homme, du caractère de la plupart des gens qui veulent paroître informés, aux dépens souvent de la vérité, dit qu'on ne parloit que des amours de cette princesse avec le neveu du régent. Ce discours imprudent causa à Mendoce un saisissement si violent, que le comte d'Eu en fut effrayé; il prit un prétexte pour se séparer du François; il ramena Mendoce chez lui. Que ne dit point ce prince lorsqu'il y fut arrivé! Il vouloit partir pour arracher la vie à ce rival, qui lui

ôtoit le cœur de la comtesse; un moment après, il se reprochoit, comme une foiblesse honteuse à lui, de paroître si sensible à l'infidélité de cette princesse. Je dois la mépriser, disoit-il au comte d'Eu; l'idée que j'avois de sa vertu me la faisoit aimer encore plus que sa beauté; je la croyois différente des autres femmes : mais, puisqu'elle en a les foiblesses, et que, sans aucun ménagement pour elle-même, elle me préfère un indigne rival, je n'aurai pas de peine à vaincre mon amour. Mendoce se flattoit vainement d'y trouver tant de facilité; le dépit, la douleur et la jalousie se succédoient tour à tour dans son cœur. Vous vous abandonnez à une trop grande affliction, lui disoit le comte d'Eu; je ne puis en approuver l'excès : la comtesse de Savoie vous sert en vous trahissant; elle vous donne lieu de vous guérir d'une passion qui n'a pas eu le temps de prendre de profondes racines. Vous avez raison, mon cher comte, interrompit Mendoce, et je devrois me trouver trop heureux que la comtesse de Savoie, par son ingratitude, me délivre d'un amour qui auroit fait toujours le tourment de ma vie. Mais, je l'avoue à ma honte, les charmes de cette princesse balancent encore dans mon cœur les sujets que j'ai de me plaindre d'elle; il faut cependant travailler à les oublier; ma gloire y est intéressée;

mais cet effort n'est pas l'ouvrage d'un moment; le temps seul peut effacer des impressions si vives. L'entretien de Mendoce et du comte d'Eu fut interrompu par dom Ramir; il venoit avertir Mendoce qu'on se préparoit à attaquer les ennemis: cette nouvelle suspendit en lui toute autre pensée que celles que lui inspiroit son courage; il se rendit en diligence, avec le comte d'Eu, auprès de Maniasse. Le comte d'Eu fit voir, en cette occasion, que la valeur la plus héroïque a toujours été le partage de la nation françoise. Les Tancrède, par leurs actions brillantes, parurent mériter dès lors cette prodigieuse fortune où ils parvinrent dans la suite; Mendoce seul pouvoit leur être comparé, s'il ne les surpassoit. Les Sarrazins prirent la fuite; peu des leurs échappèrent à la fureur des Grecs; le gain de cette bataille fut suivi de la prise de Messine et de presque toute la Sicile. La rapidité de cette conquête fit grand bruit en Savoie; Mendoce y avoit trop de part pour n'être pas cité dans toutes les relations qui venoient de ce pays-là à Turin. On y parloit de lui comme d'un héros: tout ce que la comtesse entendoit dire de Mendoce, redonnoit à ses sentimens la vivacité que l'absence avoit en quelque manière affoiblie; elle ne pouvoit s'empêcher de ressentir une joie secrète de la gloire qu'il s'étoit

acquise; son amour-propre étoit flatté de penser qu'elle avoit touché le cœur d'un homme qui, en toutes façons, paroissoit si fort au-dessus des autres.

Le comte de Pancallier s'intéressoit peu aux nouvelles publiques; l'esprit rempli de sa vengeance, et du désir d'en presser l'exécution avant le retour du comte de Savoie, il s'enferma un matin avec son neveu. Vous êtes trop heureux, lui dit-il; on vous aime, à n'en pouvoir douter; profitez des sentimens qu'on a pour vous; obtenez par votre hardiesse les dernières faveurs de la comtesse; forcez-la à ne rien refuser à vos désirs; on ne traite pas l'amour avec les princesses comme avec les autres femmes : il faut tout oser quand on est sûr de plaire; le respect les importune; elles y sont trop accoutumées. Comme il leur est difficile de trouver des occasions, la comtesse vous pardonnera aisément tout ce que vous entreprendrez pour lui en donner une de contenter sa passion et la vôtre. Trouvez moyen, continua-t-il, de vous cacher le soir dans sa chambre; et, lorsque les femmes de cette princesse seront retirées, vous paroîtrez à ses yeux; je laisse à votre amour, ajouta-t-il avec un ris forcé, le soin du reste de l'aventure.

Le jeune Pancallier saisit avec transport le per-

nicieux conseil de son oncle; il l'assura qu'il ne manqueroit ni d'amour ni de hardiesse pour l'exécuter; que ce seroit dès le soir même, parce qu'il avoit appris que la comtesse feroit une promenade, d'où elle ne reviendroit que fort tard, et que cette petite absence favoriseroit son dessein. Il dit ensuite à son oncle la manière dont il imaginoit de se placer pour n'être point surpris; après quoi ils se séparèrent. Le comte de Pancallier, charmé d'avoir trouvé tant de crédulité dans son malheureux neveu, attendit avec impatience la fin de la journée; il fit avertir les principaux seigneurs de la cour de se rendre auprès de lui pour une affaire importante qui regardoit le service du comte de Savoie; et, à l'heure fatale, marquée pour porter les derniers coups à la comtesse, il leur ordonna de le suivre dans l'appartement de cette princesse. Je veux que vous soyez témoins, leur dit-il, qu'il n'y a rien de sacré pour moi, lorsqu'il s'agit de venger l'honneur du comte de Savoie, notre souverain : en finissant ce discours, il fit enfoncer la porte de la chambre de la comtesse; ses femmes ne venoient que d'en sortir. Le jeune Pancallier n'avoit encore osé se montrer; il fut aussi épouvanté que cette princesse du bruit qui se faisoit et du nombre de gens qu'ils entendoient entrer dans cette chambre;

mais son cruel oncle ne lui donna pas le temps de faire réflexion sur ce qui se passoit; il alla lever la portière où il savoit qu'il devoit être caché : Meurs, traître, lui dit-il, en lui enfonçant son poignard dans le cœur, et que la juste punition de ton audace fasse trembler désormais tous ceux qui voudroient t'imiter. Pour vous, madame, ajouta-t-il, en se tournant du côté du lit de la comtesse, qui, à demi-évanouie de frayeur, avoit ouvert son rideau, souffrez que nous nous assurions de vous, en attendant que le comte de Savoie, qui seul a droit de disposer de votre sort, nous ait fait savoir ses volontés. Pendant ce discours, l'étonnement et la consternation étoient peints sur les visages de tous les spectateurs de cette sanglante tragédie; les seigneurs qui en étoient témoins avoient peine à approuver la cruauté du comte de Pancallier; ils ne pouvoient s'empêcher d'être attendris du malheur de la comtesse; mais, comme toutes les apparences la faisoient croire coupable, personne n'osa paroître s'intéresser pour elle. On transporta cette princesse dans un autre corps-de-logis du palais, où elle fut gardée avec beaucoup d'exactitude; on ne laissa auprès d'elle que ceux qui étoient absolument nécessaires à son service; Émilie fut de ce nombre.

La comtesse s'étoit laissé conduire dans ce nouvel appartement avec l'insensibilité d'une personne qui a entièrement perdu l'usage des sens et de la raison. On la mit dans son lit; elle y fut long-temps sans reprendre ses esprits : enfin, revenant un peu de ce trouble affreux, elle regarda Émilie qui, à genoux devant son lit, fondoit en larmes : Ah ! Émilie, lui dit-elle, quelle horrible aventure est la mienne ! puis-je, sans mourir, y penser? Je parois convaincue d'un commerce criminel, moi qui n'ai jamais eu le moindre dessein contraire à la vertu ! Pourquoi, continua-t-elle, le jeune Pancallier s'est-il trouvé dans ma chambre ? Pourquoi son oncle en est-il informé, et l'a-t-il fait mourir avec tant de fureur? Enfin, quel est le motif qui les a fait agir l'un et l'autre? C'est un mystère que je ne puis démêler; je comprends seulement que jamais destinée n'a été si malheureuse que la mienne. Qui pourra prouver mon innocence au comte de Savoie ? Tout ce que je dirai sera suspect; le jeune Pancallier auroit pu me justifier; sa mort, en m'ôtant cette espérance, me livre à la haine du régent que je n'ai que trop irrité. Je paroîtrai coupable aux yeux d'un mari et de toute l'Europe; et, ce qui ajoute encore à ma douleur, Mendoce pourra me soupçonner. Cette réflexion la toucha si vi-

vement qu'elle n'eut pas la force de parler davantage. Elle garda un morne silence, qui fit craindre cent fois à Émilie que cette princesse ne pût, sans expirer, soutenir l'excès de son affliction : cette fille employa inutilement son esprit et toute son adresse pour l'empêcher de s'abandonner au désespoir. Tout ce qu'Émilie disoit étoit à peine écouté de la comtesse ; elle passa plusieurs jours dans un accablement qui lui tint lieu de quelque repos. Enfin, le courrier, que le comte de Pancallier avoit envoyé en Angleterre, revint, et lui apporta une réponse telle qu'il la souhaitoit.

La douleur et la colère du roi d'Angleterre avoient été grandes en recevant sa lettre ; mais celles du comte de Savoie avoient passé les bornes de la raison. Sa jalousie naturelle, animée par un sentiment de gloire, lui fit penser qu'il ne pourroit trop promptement et avec trop de rigueur punir une personne, par qui il croyoit avoir reçu un affront si sensible. L'action du comte de Pancallier étoit une preuve contre elle, qui ne laissoit aucun doute qu'elle ne fût coupable. Il alloit mander qu'on la fît mourir, si le roi d'Angleterre, qui avoit conservé plus de sang-froid, ne lui avoit représenté qu'il ne falloit pas suivre ce premier mouvement ; que, puisque le déshonneur avoit été public, la punition devoit l'être, et qu'il de-

voit suffire à son honneur outragé d'abandonner la comtesse à la rigueur de la loi établie en Lombardie et en Savoie, qui condamnoit toutes les femmes surprises, comme l'avoit été cette princesse, à mourir, s'il ne se présentoit pas un chevalier, qui, en combattant son accusateur, la justifiât par le sort des armes. Le comte de Savoie se rendit aux raisons du roi d'Angleterre, avec d'autant plus de facilité, qu'il savoit que la valeur du comte de Pancallier étoit redoutable; qu'il étoit bien persuadé que personne n'oseroit entreprendre la défense de la comtesse, et qu'ainsi sa vengeance n'en étoit pas moins sûre pour être différée; il n'accorda que trois mois à la justification de cette princesse, quoique la loi lui en accordât davantage, et il résolut de ne quitter l'Angleterre pour retourner à Turin, que lorsque ses ordres seroient exécutés.

Le comte de Pancallier, que son crime avoit rendu encore plus farouche, se fit un barbare plaisir d'aller lui-même annoncer à la comtesse un si terrible arrêt; il n'attendit pas sa réponse; il sortit pour le rendre public. Quelque préparée que fût la comtesse au plus funeste événement, une condamnation si prompte la surprit. La tendresse que le comte de Savoie avoit paru avoir pour elle, lui avoit fait croire qu'il n'en viendroit

point à cette extrémité, sans lui avoir parlé, et sans avoir examiné par lui-même si elle étoit véritablement coupable. L'horreur de son supplice, et la honte qui y étoit attachée, la firent frémir : Émilie fit un effort sur sa propre douleur, pour adoucir celle de la comtesse, et pour lui donner des espérances qu'elle n'avoit peut-être pas elle-même. Rassurez-vous, madame, lui disoit-elle, et croyez que, malgré ceux qui veulent ternir votre réputation, votre innocence trouvera des défenseurs. Ce discours fit peu d'impression sur l'esprit de cette princesse; elle se croyoit trop malheureuse pour espérer que quelqu'un voulût s'exposer pour elle. Il y avoit cependant des momens où il ne lui paroissoit pas impossible que Mendoce vînt à son secours; mais elle s'arrêtoit peu sur cette pensée; mille raisons la détruisoient. Je ne dois point juger des sentimens de Mendoce par les miens; tout ce qui m'est revenu de lui a contribué à rendre inutiles les efforts que ma raison faisoit pour surmonter ma passion; et ce qu'il entendra dire de moi me fera paroître à ses yeux, non-seulement indigne de son attachement, mais même de son souvenir. Madame, lui répondit Émilie, dans la situation malheureuse où vous êtes, vous ne devez songer qu'à sauver votre vie et à confondre vos enne-

mis, qui osent vous accuser d'une façon si injurieuse; il ne vous est pas permis de n'en pas chercher les moyens; je n'en vois point de plus sûr que celui d'avoir recours à Mendoce; c'est le seul homme que vous connoissiez, qui ait une vertu assez noble pour une pareille entreprise; vous ne devez vous faire aucun scrupule de lui écrire, puisqu'il s'agit de votre gloire; je me charge de lui faire tenir votre lettre. La comtesse avoit bien de la peine à se résoudre de suivre le conseil d'Émilie; elle craignoit de faire une démarche inutile, et que Mendoce, déjà trop prévenu contre elle sur les bruits publics, n'ajoutât pas foi à ce qu'elle lui manderoit pour les détruire. Enfin, l'image affreuse d'une mort qui la déshonoreroit, et les persécutions d'Émilie qui augmentoient tous les jours, la déterminèrent, quoiqu'avec peu d'espérance de succès, à écrire à Mendoce. Ce prince éprouvoit de son côté d'autres revers de la fortune.

Il étoit parti de Sicile, sur la nouvelle qu'il avoit reçue que les Tolède, profitant de son absence, s'étoient emparés d'une partie de ses états, et qu'ils avoient mis le siége devant Carthagène. Mendoce, accompagné du comte d'Eu, qui n'avoit point voulu l'abandonner, étoit entré dans la place : ainsi il ignoroit les derniers malheurs

de la comtesse de Savoie. Le discours qu'on lui avoit tenu contr'elle en Sicile, étoit demeuré profondément gravé dans son âme, et y avoit jeté tout le trouble imaginable; mais le penchant naturel qui nous porte presque toujours à nous flatter dans nos malheurs, lui faisoit quelquefois soupçonner ce bruit de fausseté. Le désespoir de n'être point en liberté d'aller s'en éclaircir, lui faisoit négliger le soin de sa vie, et avoit encore augmenté sa valeur; on le regardoit comme un homme extraordinaire. Le comte d'Eu lui faisoit souvent des reproches de ce qu'il s'exposoit trop légèrement, sans le persuader de prendre à l'avenir plus de précaution. Un jour que Mendoce rentroit dans la ville, au retour d'une sortie où il avoit fait des actions surprenantes, on lui dit qu'un prisonnier demandoit à lui parler : il ordonna qu'on le fît entrer; son étonnement ne se put exprimer lorsqu'il reconnut ce prisonnier pour un écuyer de la comtesse, qui étoit frère d'Émilie. Ce jeune homme, zélé pour sa princesse, n'ayant point trouvé Mendoce en Sicile, où sa sœur l'avoit envoyé, étoit venu le chercher dans ses états; et, ayant appris que ce prince étoit dans Carthagène, il avoit eu l'adresse de se mêler avec les ennemis, et de se faire prendre prisonnier à la sortie qu'avoit faite Mendoce. Il

fit à ce prince le récit de la cruelle aventure de la comtesse; et il lui dit tout ce qu'il crut devoir le persuader de l'horrible injustice de l'accusation qu'on lui faisoit. Il lui donna ensuite la lettre de cette princesse, et il n'oublia rien pour l'engager à la secourir.

Mendoce se trouvoit agité dans ce moment de mouvemens si violens, causés par l'amour et la jalousie, qu'il n'écoutoit qu'à peine ce qu'on lui disoit, et qu'il ne daigna pas lire la lettre. Il se fit dans son esprit une confusion, qui ne lui laissa rien voir que les apparences du crime de la comtesse, et qui lui ferma les yeux sur tout ce qui le pouvoit porter à la pitié. Saisi de dépit et de colère : Allez, dit-il, au frère d'Émilie, rendez compte de la situation où vous me trouvez; elle me force à refuser ce qu'on souhaite de moi, et à vous dire qu'il faut chercher un autre défenseur. Partez, continua-t-il, ne perdez pas un moment. En finissant ce discours, sans vouloir l'écouter davantage, il le remit entre les mains d'un officier, à qui il ordonna de le conduire en sûreté hors de la ville. Mendoce étoit si transporté qu'il ne se reconnoissoit plus lui-même; son trouble étoit si grand, que le comte d'Eu étoit entré dans sa chambre, et lui en avoit déjà demandé plusieurs fois la cause, sans qu'il y eût

fait aucune attention ; il aperçut enfin ce prince, et il fit un effort sur la violence de ses passions, pour lui conter ce qu'il venoit d'apprendre de la comtesse de Savoie. En refusant de combattre pour elle, continua Mendoce, sans donner le temps au comte d'Eu de lui répondre, j'ai montré que l'amour n'a plus de pouvoir sur moi, lorsqu'il n'est plus soutenu par l'estime ; la comtesse s'est rendue indigne de celle que j'avois pour elle ; les soupçons qu'on m'avoit donnés sur sa conduite sont trop cruellement confirmés ; je ne saurois plus douter que l'ingrate n'ait oublié, pour un autre, ces raisons d'honneur et de bienséance dont elle s'est défendue contre moi. Hélas ! lorsque ses rigueurs faisoient toutes mes craintes, je ne pensois pas que j'en serois le seul objet ; et, désespérant de l'obliger jamais à prendre un engagement avec moi, je ne m'étois point imaginé qu'elle en pût prendre avec un autre.

Le comte d'Eu trouvoit que la douleur de Mendoce étoit si juste, qu'il crût en devoir laisser passer les premiers mouvemens avant que d'entreprendre de le persuader de la modérer ; il laissoit un libre cours à ses plaintes, et se contentoit de s'affliger avec lui. Dans le temps que Mendoce étoit le plus animé contre la comtesse, l'envie de savoir comment elle pourroit s'excuser auprès de

lui, et peut-être l'espérance de trouver de nouveaux sujets de la haïr, lui firent ouvrir la lettre qu'elle lui écrivoit, et il y lut ces mots :

« Le peu d'attachement que j'ai pour la vie, » m'a fait jusqu'ici négliger le soin de la conserver ; mais, quand je fais réflexion que, si je la » perds, je paroîtrai coupable d'un crime dont » le simple soupçon me fait horreur, je me reproche à moi-même cette indifférence, et je » me détermine enfin à vous faire savoir mes » malheurs : le frère d'Émilie vous en instruira ; je » m'en épargne le récit trop cruel. Malgré les » apparences qui me condamnent aux yeux de » tout le monde, j'ose me flatter que je ne le serai point par vous ; vous savez mes sentimens » les plus secrets ; l'aveu que vous m'en avez arraché, et dont je me suis punie si sévèrement, » me justifie auprès de vous. Il m'est permis de » le rappeler dans l'état où je suis ; il doit vous » engager à prendre ma défense ; mais d'affreuses idées me persuadent que, peut-être, il ne » sera plus temps, et qu'une mort indigne de » ma vie préviendra votre secours. Qui auroit » pu croire qu'une fin si funeste termineroit des » jours qui étoient si tranquilles, avant que je » vous eusse vu ? Ne refusez pas des larmes à » une destinée si peu méritée et si malheureuse,

» et n'oubliez jamais que je vous donne aujour-
» d'hui la plus forte preuve de confiance et d'es-
» time que, pendant sa vie et en mourant, pou-
» voit vous donner la comtesse de Savoie. »

Cette lettre fit sur Mendoce un effet bien différent de celui qu'il en avoit attendu; il en fut si attendri qu'il ne put s'empêcher de répandre des larmes. A peine eut-il la force d'achever de la lire; elle lui tomba des mains; si elle ne lui ôta pas entièrement sa jalousie, elle lui fit du moins regarder, avec étonnement, que cette jalousie l'eût aveuglé au point de lui faire envisager, sans frémir, la mort d'une personne qu'il avoit aimée si passionnément, et qu'il n'aimoit encore que trop pour son repos; il se reprochoit sa dureté; l'action qu'il venoit de faire lui parut blesser les lois de l'honneur. Plus il réfléchissoit sur ce que lui mandoit la comtesse, et plus il trouvoit que, quelque chose qui lui en pût coûter, il devoit la tirer du péril où elle étoit. Je serois indigne de vivre, disoit-il au comte d'Eu, si j'abandonnois une princesse qui a recours à moi; la crainte de hasarder par mon absence de perdre mes états, ne doit point me faire balancer un moment. Le comte d'Eu, non-seulement ne s'opposa point à la résolution de Mendoce, mais il en facilita même l'exécution, en lui disant qu'il pouvoit lui

confier la défense de Carthagène, et qu'il devoit être assuré que, s'il n'étoit pas assez heureux pour la lui conserver, il pouvoit compter du moins qu'il s'enseveliroit sous ses ruines avant que de la laisser passer à ses ennemis.

Mendoce, pénétré de reconnoissance, embrassa le comte d'Eu; et, après lui avoir demandé pardon de ce qu'il alloit abuser de son amitié, il prit avec lui les mesures nécessaires pour son départ. Elles furent, qu'on feroit répandre le bruit qu'il alloit s'absenter pendant quelques jours pour une négociation secrète qui pouvoit terminer la guerre, et de laisser au comte d'Eu un ordre pour commander en son absence; il ne voulut mener dans son voyage qu'un seul homme avec lui; ce ne put être dom Ramir; il avoit été blessé quelques jours auparavant.

Les assiégés firent une sortie: comme elle n'étoit que pour favoriser celle de Mendoce, elle ne fut ni difficile ni dangereuse. Ce prince fit, pour se rendre en Savoie, toute la diligence que peut faire un amant qui court assurer les jours de ce qu'il aime; il laissa l'Espagnol qu'il avoit avec lui, à cinq ou six lieues de Turin: il jugeoit à propos d'y entrer seul; son impatience lui permit à peine, lorsqu'il y fut arrivé, de descendre de cheval pour se rendre au palais; il espéroit trouver

le moyen de parler à Émilie ou à son frère, avant que de combattre le comte de Pancallier. Comme il marchoit dans le palais avec quelque sorte d'inquiétude d'être reconnu de quelqu'autre que de ceux qu'il cherchoit, en traversant une galerie, il vit paroître une foule de monde qui lui sembla venir à lui; il songeoit à l'éviter, lorsqu'il aperçut une porte à demi-ouverte; il s'y jeta, et, par un effet du hasard, c'étoit précisément le lieu où l'on amenoit la comtesse; le terme fixé pour sa justification expiroit, et elle venoit satisfaire aux devoirs que sa vertu et la religion exigeoient d'elle. Mendoce étoit placé derrière un rideau dans l'embrasure d'une fenêtre; le spectacle qui s'offrit à lui, mit sa constance à la dernière épreuve; il vit la comtesse entrer avec un air modeste et une douleur courageuse, qui sembloient faire voir l'innocence de son âme et le mépris qu'elle avoit pour la vie. Elle demeura seule avec celui qu'elle avoit choisi pour la préparer à la mort; la certitude qu'elle croyoit avoir de n'être entendue que de lui, la faisoit parler assez haut: ainsi, Mendoce, sans le vouloir, fut forcé d'apprendre les secrets les plus cachés de cette princesse, et il fut convaincu par ce qu'il entendit, qu'elle ne se reprochoit rien que la tendresse qu'elle avoit eue pour lui, et dont, malgré les sujets qu'elle croyoit

avoir de s'en plaindre, elle s'accusoit encore dans ces tristes momens. Je pardonne au comte de Savoie, ajouta-t-elle enfin à ce qu'elle venoit de dire, l'injustice de ma mort; je ne me crois pas entièrement innocente à son égard, puisque j'ai eu pour un autre des sentimens que je ne devois avoir que pour lui; et c'est à cette faute involontaire et qu'il ignore, que je sacrifie ma vie à celui de qui je la tiens.

Pendant que la comtesse parloit, Mendoce pensa vingt fois ouvrir le rideau et s'aller jeter, transporté d'amour, d'admiration et de joie, aux genoux de cette princesse. Le respect pour ce qui se passoit, et la crainte de se rendre inutile à la défense des jours de la comtesse, furent seuls capables de l'arrêter; il profita du trouble et de la confusion, lorsqu'on la ramena dans son appartement, pour sortir sans être remarqué. On avoit dressé, dans le milieu de la place qui étoit devant le palais, une colonne de marbre blanc, où étoit attaché une espèce de bouclier, sur lequel celui qui demandoit le combat devoit écrire son nom.

Mendoce, ne voulant point mettre le sien, fit seulement écrire qu'un chevalier se déclaroit défenseur de la comtesse de Savoie, et aussitôt il alla dans un endroit écarté de la ville, où il avoit

laissé ses armes. Pendant qu'il les reprend avec beaucoup de diligence, la joie publique avoit déjà annoncé au comte de Pancallier le secours imprévu qui arrivoit à la comtesse; sa fierté ne se démentit point en cette occasion; son esprit, peu susceptible des préventions de ce temps-là, ne lui fit point appréhender une preuve remise au sort des armes. Persuadé que la valeur et non la justice décidoit, il se prépara à soutenir son crime sans crainte et sans remords; il méprisa même un ennemi qui ne vouloit pas se nommer, et, sans faire sur cela les difficultés qu'il auroit pu faire, il ordonna que, selon l'usage, on demandât à la comtesse si elle remettoit ses intérêts au chevalier inconnu qui offroit de les soutenir. Cette princesse, bien loin de ressentir de la joie de ce qu'il se trouvoit un homme assez généreux pour prendre son parti, ne put s'empêcher d'en soupirer et d'hésiter sur sa réponse; mais aussitôt, se faisant un crime des raisons qui la portoient à cette incertitude et à souhaiter la mort, elle accepta un secours qu'elle eût peut-être refusé, si elle avoit osé s'abandonner aux mouvemens de la douleur et du désespoir secret que toute sa vertu avoit peine à vaincre. Voulant même par un témoignage public, réparer le peu de satisfaction qu'elle avoit laissé voir, elle tira de son doigt

une bague, et en la remettant à celui qui étoit chargé de savoir sa volonté, elle lui ordonna de la porter à son protecteur, et de le prier de sa part de la recevoir, non seulement comme un aveu qu'elle faisoit de lui, mais aussi comme le présage assuré de la victoire dont son innocence lui répondoit. Peu de momens après le consentement de la comtesse, on vint la prendre pour la conduire au lieu où, selon ce qui étoit porté par la loi, elle devoit être témoin de la décision de son sort. La honte de paroître en public d'une façon si indigne d'elle, répandoit sur son visage une rougeur qui ne servoit qu'à augmenter sa beauté, sans diminuer cet air de noblesse qui lui étoit naturel; il s'éleva un murmure d'admiration en la voyant paroître, qui ne cessa que lorsque les juges du camp eurent fait donner le signal d'un combat, où la valeur et le courage firent voir ce qu'ils ont de grand et d'admirable. La victoire demeura long-temps incertaine; enfin Mendoce, irrité de trouver tant de résistance, pressa si vivement le comte de Pancallier, qu'il le fit tomber à ses pieds mortellement blessé; tout le monde applaudit par de grands cris à la victoire de Mendoce, et aussitôt les principaux seigneurs de Savoie s'approchèrent pour entendre le comte de Pancallier, qui avoit fait si-

gne qu'il vouloit parler. Il déclara publiquement sa trahison ; à peine avoit-il justifié la comtesse par le récit de tous ses crimes, que le peuple furieux se jeta sur lui, et par toutes sortes de cruautés et d'indignités, rendit sa mort aussi terrible que devoit l'être celle d'un aussi méchant homme.

Pendant que le peuple marquoit à la comtesse, par l'ardeur de la venger, son zèle et son attachement, et que toute la cour, dont elle étoit adorée, la reconduisoit en triomphe au palais, Mendoce disparut ; et, malgré tous les soins que l'on prit par les ordres de la comtesse, pour en apprendre des nouvelles, on ne put y réussir. Elle fut véritablement fâchée de ne point connoître celui à qui elle avoit de si grandes obligations, et de ne pouvoir lui en témoigner sa reconnoissance. On fit partir un homme considérable pour porter au comte de Savoie, en Angleterre, une nouvelle qui le devoit combler de joie. La comtesse s'étoit trouvée, dans le cours de cette journée, dans des situations si violentes, qu'il étoit bien juste qu'on la laissât enfin à elle-même. Elle s'enferma avec Émilie dans son cabinet ; dès que elle se vit seule avec elle, et qu'elle fit réflexion sur le peu de joie que lui donnoit un changement si avantageux, quels reproches ne se fit-elle point ! Je suis justifiée, Émilie, disoit-elle, et je ne suis

pas contente; je dois la vie et l'honneur à un autre qu'à Mendoce; il ne m'a pas même jugée digne de sa pitié; il ne s'est fait un fantôme d'obligation et de devoir que pour m'abandonner. Je vois combien je me suis trompée, quand j'ai cru lui avoir inspiré les mêmes sentimens que j'avois pour lui; et cependant je suis dans un état où je ne puis m'en consoler ni le haïr. Ces tristes réflexions étoient suivies d'un torrent de larmes. Madame, lui dit Émilie, le ciel a permis que Mendoce, par un procédé si cruel, vous donnât lieu de vous guérir d'une passion qui vous rendoit malheureuse. Oui, Émilie, interrompit la comtesse, je surmonterai ces égaremens de mon cœur; les mépris de Mendoce et ma vertu m'en assurent; je vais du moins prendre toutes les apparences de la raison, et ne plus parler d'une foiblesse dont je sens toute la honte. Mendoce n'étoit pas dans un état plus tranquille : après l'aveu du comte de Pancallier, il s'étoit d'abord livré à la joie d'avoir assuré les jours d'une personne qu'il adoroit, et rendu à sa vertu tout son éclat; mais cette joie fut bientôt troublée par la dure nécessité de partir sans lui parler; il ne pouvoit, après sa victoire, en chercher les moyens sans être reconnu; et il ne pouvoit l'être sans exposer la comtesse à de nouveaux soupçons, qui auroient pu

être très-dangereux pour elle. Ces réflexions le déterminèrent à se faire la cruelle violence de partir sans la voir, et à saisir ces premiers momens de confusion, où on ne faisoit pas encore attention à lui, pour sortir de Turin. Lorsqu'il eut rejoint l'Espagnol au lieu où il lui avoit ordonné de l'attendre, il ne put résister à l'envie d'écrire par lui à la comtesse. Il trouvoit une sorte de consolation à ne pas laisser ignorer à cette princesse qu'elle ne devoit son triomphe qu'à ce même amour qui l'obligeoit à s'éloigner d'elle. Il instruisit l'Espagnol des précautions qu'il falloit qu'il prît, non seulement pour rendre sa lettre en secret à Émilie, mais aussi pour éviter qu'on pût penser qu'elle vînt de sa part. Pour plus de sûreté, il lui ordonna de laisser passer deux ou trois jours, et de prendre un long détour pour aller à Turin. L'espérance qu'avoit Mendoce d'y revenir un jour lui-même, et celle que sa lettre, qui apprendroit à la comtesse ce qu'il venoit de faire pour elle, effaceroit de son esprit l'impression désavantageuse que son refus y auroit pu faire, adoucirent un peu sa douleur, et lui donnèrent la force d'aller à Carthagène où son honneur l'appeloit. Cependant le comte d'Eu avoit défendu cette place avec autant de gloire que de bonheur.

Les ennemis, informés de l'absence de Men-

doce, voulurent en profiter; ils donnèrent un assaut. Dans le fort de la mêlée, le comte de Tolède fut fait prisonnier, et les ennemis obligés de se retirer avec une perte considérable; privés de leur chef, ils ne pressèrent plus le siége avec la même ardeur. Le comte d'Eu crut ne pas manquer à l'amitié qu'il avoit pour Mendoce, en cherchant à adoucir la prison du comte de Tolède, et à la lui rendre supportable; touché même des grandes qualités qu'il remarqua en lui, et de sa valeur dont il avoit été témoin, il forma le dessein de finir, par son mariage avec dona Isabelle, une guerre qui n'étoit fondée que sur une haine héréditaire qui n'avoit que trop duré; il en parla au comte de Tolède, et il lui dit qu'il emploieroit tout le crédit que son amitié lui devoit donner sur l'esprit de Mendoce, pour le porter par cette alliance à la réunion de leurs maisons. L'état où se trouvoit le comte de Tolède, et ce qu'il avoit entendu dire du mérite de dona Isabelle, rendoient cette proposition trop avantageuse pour n'être pas écoutée avec plaisir. On convint d'une suspension d'armes jusqu'au retour de Mendoce; il fut plus prompt que le comte d'Eu ne l'avoit espéré. Mendoce, pénétré des obligations qu'il avoit à ce prince, lui en témoigna, en arrivant, sa reconnoissance dans les termes les plus ten-

dres. Il lui rendit compte de l'heureux succès de son voyage, et de la façon singulière et touchante dont il avoit appris qu'il étoit toujours aimé de la comtesse de Savoie. Le comte d'Eu oublia dans ce moment ses chagrins, pour prendre part à la satisfaction de son ami. Il lui parla ensuite du comte de Tolède, et de l'envie qu'il avoit de voir finir leurs inimitiés par une paix solide. Mendoce devoit trop au comte d'Eu, pour n'être pas charmé de trouver une occasion de lui faire connoître le pouvoir qu'il avoit sur lui; il le rendit maître absolu de ses intérêts. Dona Isabelle, de son côté, sacrifia à la tendresse qu'elle avoit pour son frère, la répugnance qu'elle se sentoit pour un nouvel engagement. Le comte de Tolède et Mendoce oublièrent qu'ils avoient été ennemis; l'amitié prit facilement la place de la haine dans le cœur de deux hommes déjà si prévenus d'estime l'un pour l'autre. Le mariage de dona Isabelle, qui assuroit la paix, causa une joie générale; elle partit aussitôt après, pour suivre son mari dans ses états. Les soins importans dont Mendoce avoit dû être occupé, n'avoient pû le distraire un moment du souvenir de la comtesse de Savoie. Plus tourmenté que jamais de l'envie de la voir et des obstacles qui s'y opposoient, il s'abandonnoit au chagrin le plus vif. A ces a-

gitations se joignoit l'impatience de savoir comment elle auroit reçu sa lettre ; celui qu'il en avoit chargé ne revenoit point, et ce retardement lui donnoit des inquiétudes mortelles ; mille craintes s'emparoient de son esprit ; celle qui le frappoit le plus, étoit que cet homme n'eût fait quelqu'imprudence ; il lui paroissoit qu'il en avoit faite une lui-même d'écrire à la comtesse ; tout le désespéroit ; il ne savoit à quoi se résoudre. Le comte d'Eu, pour terminer l'incertitude où il le voyoit, lui proposa de venir avec lui à la cour de Henri Ier, où il se croyoit obligé de retourner : Vous y trouverez peut-être, lui dit-il, une occasion d'aller à celle de Savoie, sans que ce voyage puisse être suspect ; du moins vous serez plus à portée en France d'apprendre des nouvelles de la comtesse ; Mendoce se laissa d'autant plus aisément persuader par les discours de ce prince, qu'il trouvoit que ce seroit toujours un grand adoucissement à ses peines de ne point quitter un ami qu'il aimoit tendrement, et avec qui il en pouvoit parler. La veille de son départ, lorsqu'il ne l'espéroit plus, l'Espagnol qu'il avoit envoyé à Turin arriva, et lui donna un nouveau sujet de s'affliger, en lui rapportant sa lettre qu'on n'avoit pas voulu recevoir. Cet homme dit à Mendoce qu'un malheur imprévu l'avoit empêché

d'exécuter ses ordres aussi promptement qu'il l'auroit souhaité ; que, pour y satisfaire, trois jours après qu'il l'eut laissé, sans faire attention au mauvais temps, il s'étoit mis dans une barque dans le dessein de repasser le Pô ; que cette barque avoit eu le sort de plusieurs autres qui avoient péri ; qu'on l'avoit retiré de l'eau presque mort, et porté dans une maison près du rivage, où une maladie violente, causée sans doute par cet accident, l'avoit retenu pendant près d'un mois ; qu'aussitôt que ses forces lui avoient pu permettre, il s'étoit rendu à Turin ; qu'il avoit trouvé l'occasion de donner à Émilie la lettre dont il étoit chargé ; que, peu de momens après, elle la lui avoit rapportée avec un ordre exprès de la comtesse de repartir sur-le-champ : il ajouta que, lorsqu'il sortoit de la ville, le comte de Savoie y arrivoit.

Mendoce écoutoit impatiemment ce récit, et, sans faire réflexion que le refus qu'avoit fait la comtesse de recevoir sa lettre, pouvoit n'avoir point d'autre cause que l'opinion où elle étoit qu'il lui avoit refusé son secours, il se livróit aux plus cruelles pensées que puisse avoir un amant qui croit que la personne qu'il aime ne veut plus entendre parler de lui. Dans cette douloureuse situation, il partit avec le comte d'Eu, sans avoir

aucun dessein bien formé; il arrivoit en même temps des événemens si favorables pour lui, que, quand il en eût été le maître, il n'eût pas pu les disposer autrement.

Henri I.er, toujours jaloux de la puissance du duc Guillaume, et ne se trouvant pas en état de l'abaisser, songea du moins à lui ôter l'espérance de la couronne d'Angleterre, en appuyant auprès d'Édouard les intérêts d'un jeune prince de son sang, que l'empereur avoit élevé et renvoyé depuis peu auprès de lui. Le comte d'Eu, avec Mendoce qui ne se faisoit pas connoître, arriva dans cette conjoncture à la cour de Henri I.er; il parut au roi que personne n'étoit plus propre que le comte d'Eu à conduire avec succès l'importante négociation qu'il vouloit commencer en Angleterre. Le même jour que ce prince reçut les ordres du roi, et qu'il accepta l'emploi dont il le chargeoit, on apprit en France la nouvelle que le comte de Savoie étoit mort, et que la comtesse, qui n'avoit point d'enfans, avoit voulu, en retournant auprès du roi, son frère, quitter une cour où elle avoit essuyé de si sensibles déplaisirs. A cette nouvelle, tous les sentimens de Mendoce changèrent; et, sans savoir si ce qu'il souhaitoit lui seroit heureux ou funeste, il eut une impatience extrême de suivre le comte d'Eu

en Angleterre, et il ne cessa point de le presser et de le prier de partir, jusqu'au moment qu'ils s'embarquèrent ensemble à Calais ; mais plus Mendoce approchoit de Londres, plus ses craintes et ses agitations renaissoient : dès le soir même qu'il y fut arrivé, il se déroba des gens du comte d'Eu; et, habillé le plus simplement qu'il lui fut possible, il se rendit à l'appartement de la comtesse de Savoie; il lui fit dire qu'un homme de la suite de l'ambassadeur de France, prenoit la liberté de lui demander une audience particulière. La comtesse, qui ne pouvoit comprendre ce que cet homme pouvoit avoir à lui dire, envoya Émilie pour le savoir; mais Émilie n'eut pas sitôt jeté les yeux sur lui, que, sans lui parler, elle rentra brusquement dans la chambre; il la suivit avec un trouble qui ne peut être comparé qu'à celui de la comtesse, lorsqu'elle le reconnut. Quoi! dit-elle, avec un ton animé de colère et voulant entrer dans son cabinet pour le fuir, Mendoce ose se présenter devant moi? Oui, madame, lui dit-il, en se jetant à ses genoux et en l'arrêtant malgré elle; mais il ne vous importunera pas longtemps; je ne veux que remettre entre vos mains ce témoignage de votre confiance. En disant cela, il lui présenta la bague qu'il avoit reçue d'elle. La vue de cette bague fit démêler en un moment à

la comtesse toute la vérité, et la tira d'erreur; un nouveau trouble s'éleva dans son âme; elle demeura quelque temps interdite, sans songer à faire relever Mendoce qui étoit toujours à ses genoux, et sans avoir la force de lui rien dire. Rompant enfin un silence qui ne causoit pas moins d'étonnement que de crainte à ce prince: Ah! Mendoce, lui dit-elle, en le regardant avec des yeux pleins de douceur et de charmes, c'est donc à vous que je dois et ma vie et ma gloire? Non, madame, lui dit-il, vous ne devez rien qu'à vous-même; je n'ai d'autre avantage que d'avoir puni votre ennemi. A ce court éclaircissement succéda entre ces deux personnes qui s'aimoient, une de ces conversations douces et animées qu'on imagine facilement, et qu'il n'est pas aisé de rapporter; ils parlèrent de tous les événemens extraordinaires de leur vie depuis qu'ils s'étoient connus: les soupirs et les larmes interrompirent souvent leurs discours. Enfin, la comtesse, qui n'avoit plus de devoir qui combattît son inclination, et qui ne se reprochoit plus la passion qu'elle avoit pour Mendoce, la lui avoua sans scrupule. Charmés du plaisir de se voir et de se rendre compte de leurs moindres pensées, ils passèrent plusieurs jours dans l'état du monde le plus heureux. La comtesse apprit au roi, son frère, les obligations

qu'elle avoit à Mendoce ; il entra dans sa reconnoissance en approuvant le dessein où elle étoit de l'épouser, aussitôt que la bienséance le pût permettre. Ce mariage se fit avec toute la magnificence possible. La négociation que le comte d'Eu traitoit en Angleterre, fut aussi funeste à ce prince qu'elle avoit été favorable à Mendoce.

Le duc Guillaume se servit de ce prétexte, lorsqu'après la mort d'Édouard il monta sur le trône d'Angleterre, pour satisfaire sa haine en terminant les jours du comte d'Eu par une mort tragique, comme toutes les histoires le rapportent.

FIN DE LA COMTESSE DE SAVOIE.

HISTOIRE

D'AMÉNOPHIS,

PRINCE DE LIBYE.

UN historien fameux a écrit les aventures d'une reine de Libye qui, par un seul accouchement, se vit mère de sept princes.

Je ne m'étendrai pas sur cette histoire surprenante; je me contenterai d'en rapporter une seule circonstance nécessaire au sujet que j'ai entrepris de traiter. L'oracle de Jupiter-Ammon ayant déclaré qu'Adonisthus, celui de tous les fils de la reine qu'elle aimoit le plus, seroit roi avant tous ses autres frères, la reine, qui craignit que cette prédiction ne donnât de la jalousie aux frères de ce prince, aima mieux se priver de sa vue, que de le laisser exposé au malheur que cette jalousie pourroit lui attirer; elle le fit partir de Libye pour aller chercher dans les pays étrangers à avancer, par quelque grande action, l'effet de l'oracle, ou du moins à s'en rendre digne.

Le départ d'Adonisthus fut reçu diversement dans la cour du roi de Libye; les uns louèrent la

résolution courageuse de ce jeune prince ; les autres la trouvèrent indiscrète et téméraire ; quelques-uns appréhendèrent qu'il n'y eût sous cette résolution des intrigues secrètes de la reine avec les étrangers, pour lui assurer le royaume au préjudice de tous ses autres frères ; presque tous ces princes, sans faire aucune réflexion sur les suites, eurent beaucoup de joie de son éloignement ; le seul Aménophis en eut un véritable chagrin. Ce n'étoit pas qu'il eût aucune affection particulière pour Adonisthus ; mais, comme il étoit né avec les plus grandes et les plus nobles inclinations qu'un prince puisse avoir, il étoit affligé que son frère se mît sitôt dans le chemin d'acquérir de la gloire, pendant qu'il se voyoit en quelque manière éloigné de l'imiter, parce que la reine, dont toute la tendresse étoit pour Adonisthus, ne vouloit pas permettre que les autres princes, ses fils, fissent de semblables entreprises, où peut-être ils eussent effacé Adonisthus.

Aménophis passoit tristement ses jours avec le regret de languir dans une honteuse oisiveté ; il ne prenoit plus aucune part aux plaisirs de la cour ; il étoit toujours dans les forêts, où la chasse faisoit son unique occupation, moins pour se divertir, que pour se préparer et s'accoutumer à soutenir de bonne heure de plus grandes fati-

gues. Un jour qu'il se trouva seul, fort éloigné de tous ceux qui l'avoient suivi, il arriva en rêvant jusque sur le bord de la mer; elle étoit encore enflée et agitée d'une furieuse tempête : il s'arrêta, et il promenoit ses regards sur les flots, sans dessein et sans attention, lorqu'une planche du débris d'un vaisseau, poussée par une vague impétueuse, jeta presque à ses pieds un homme qu'il crut mort; la compassion le fit approcher, et il s'aperçut qu'il respiroit encore; la pâleur de son visage ne l'empêcha pas d'y remarquer je ne sais quel air de noblesse qui lui fit souhaiter de pouvoir le secourir utilement; il le fit, et l'infortuné étranger revint insensiblement à lui. Il regarda Aménophis avec des yeux où la mort étoit encore peinte, et où elle n'empêchoit pas la reconnoissance de paroître. Qui que vous soyez, dit-il au prince, vous venez de sauver la vie au plus malheureux des hommes. Je croirai que les dieux sont las de me persécuter, s'ils daignent quelque jour me mettre en état de la perdre pour vous.

Ce discours, la physionomie noble de l'étranger, ses habits mêmes qui, tout mouillés qu'ils étoient, laissoient voir la magnificence de l'étranger, augmentèrent l'attention d'Aménophis, et, voyant arriver de ses gens écartés par la chas-

se, il fit donner un cheval à l'inconnu, et l'obligea à venir avec lui à une maison de campagne où il avoit accoutumé de coucher assez souvent. Les premiers jours qu'ils passèrent ensemble leur inspirèrent de l'estime l'un pour l'autre; et cette estime fut suivie de l'envie de se connoître.

Aménophis ne lui cacha point qu'il étoit fils du roi de Libye : Prince, lui dit alors Ménécrate (c'étoit le nom de l'étranger), je ne vous laisserai pas ignorer plus long-temps que vos secours sont tombés sur un homme qui, par sa naissance, n'en est pas indigne, et qui, par ses malheurs, les mérite d'un cœur aussi généreux que le vôtre.

Je suis fils du roi de l'île du Soleil. Les infortunes de ce prince sont aussi connues que l'est celle de l'île où, de tous les côtés du monde, on vient adorer le soleil; je ne sais, ajouta-t-il, si elles sont parvenues jusqu'à vous, ou s'il est possible que vous les ignoriez. Aménophis lui avoua qu'il en avoit entendu parler fort confusément, et qu'il lui feroit plaisir de les lui apprendre. Ménécrate continua :

L'île du Soleil étoit gouvernée par deux puissances; le roi avoit le commandement des armées et la disposition des emplois et des dignités; le grand-prêtre du soleil exerçoit souverainement toutes les autres parties du gouvernement; jus-

qu'à nos derniers temps les deux puissances avoient été si bien unies que rien n'étoit comparable au repos et à la félicité dont jouissoient les peuples de cette île. La fortune s'est lassée de leur être si favorable ; elle a élevé à la dignité de grand-prêtre un homme également dangereux par ses vices et par ses vertus. Cet homme, qui s'appelle Philocoris, a beaucoup d'esprit, et autant de connoissance des sciences que s'il avoit passé toute sa vie dans l'étude : on dit que c'est un des hommes du monde les mieux faits, aussi séduisant par la beauté et par les grâces de sa personne, que par les charmes de son esprit ; il avoit à peine vingt-cinq ans, lorsqu'il fut élevé à cette haute dignité par le suffrage de tous les peuples que son éloquence avoit éblouis dans les fréquentes harangues qu'il leur faisoit. Jusqu'alors il avoit si bien imité les apparences de la vertu, qu'on ne le soupçonnoit pas même de connoître les vices ; il en avoit pourtant beaucoup ; une ambition sans bornes, un orgueil insurmontable, et un déréglement si furieux dans ses mœurs, que, quoique par les lois de notre religion il lui fût permis d'avoir trois femmes légitimes, ses passions insensées ne pouvoient pas s'y fixer ; il cherchoit tous les jours des maîtresses nouvelles. Il en étoit venu à un tel excès de désordres, qu'il faisoit enlever dans l'île

les plus belles personnes que les ministres de ses passions pouvoient découvrir, et il les tenoit enfermées dans le palais du Soleil pour servir à ses déréglemens. Le roi Zénotras, mon père, ne crut pas qu'il lui fût permis de laisser tantde vices impunis; il en parla au grand-prêtre, qui lui répondit avec tant d'insolence qu'il entreprit de le faire déposer. Il y trouva des difficultés invincibles, et les affaires s'aigrirent à tel point qu'il fut obligé de lever des troupes.

Le-grand prêtre trouva plus de scélérats pour le défendre, que le roi, mon père, n'eut de sujets fidèles pour lui obéir.

Philocoris répandit parmi le peuple un faux oracle rendu par le Soleil, à ce qu'il disoit; cet oracle déclaroit que le Soleil vouloit que son île fût libre, et que les peuples n'y reconnussent d'autre autorité que la sienne. Ce fut là le signal d'une révolte générale; le peu de troupes fidèles qui combattoient pour le roi furent massacrées avec lui; la reine, ma mère, eut le même sort, et je n'aurois pas échappé au glaive cruel du grand prêtre, quoique je n'eusse que huit ans, si un fidèle sujet ne m'eût enlevé, et s'il ne m'eût mis dans une barque qui me conduisit secrètement dans une autre île où j'ai été élevé. Aussitôt que je fus parvenu à l'âge de raison, je n'ai songé

qu'à venger le sang de mes parens, et qu'à punir leurs meurtriers; j'ai couru inutilement dans diverses îles de nos mers fort éloignées de cette contrée; j'y ai trouvé beaucoup de compassion et fort peu de secours; enfin j'arrivai au royaume de Cypre, dont le roi, généreux et sensible à la gloire, voulut bien me donner une flotte pour reconquérir l'île du Soleil. Ma navigation a été très-longue. Il a semblé que les Dieux me refusoient l'abord de cette île; je l'ai vue plusieurs fois sans en pouvoir approcher; mais, m'étant rendu maître de quelques vaisseaux qui en sortoient, j'en ai appris des nouvelles qui me font horreur.

L'indigne Philocoris, devenu souverain et maître absolu, a exigé de ses malheureux sujets un tribut jusqu'alors inoui. Il les a obligés à courir les mers comme des pirates pour lui amener des pays les plus éloignés les plus belles personnes qu'ils peuvent rencontrer, et il a autorisé cette impiété par de nouveaux mystères de religion qu'il a inventés. J'ai pourtant su que la plupart des grands et le peuple commencent à être détrompés, et qu'ils voyent avec horreur les désordres du tyran. Une tempête furieuse m'a poursuivi plusieurs jours; j'ai vu périr et submerger toute la flotte qui m'accompagnoit; j'ai été jeté sur le bord de la mer, où je crois que les dieux

veulent me protéger, puisqu'ils m'ont fait rencontrer le prince de Libye.

Aménophis rêva long-temps après avoir entendu ce récit, et Ménécrate ne savoit à quoi attribuer un silence si extraordinaire, lorsque le prince, sortant de sa rêverie, l'embrassa et le pria de vouloir bien n'apprendre à personne qu'à lui ce qu'il venoit de lui raconter. Vous m'êtes envoyé par les dieux, lui dit-il, pour me déterminer au parti qu'il y a long-temps que j'ai résolu de prendre.

La vie obscure que je mène ici dans les délices de l'oisiveté, me fait honte; je voulois aller chercher la gloire et les aventures qui peuvent donner un nom célèbre, et je ne savois de quel côté tourner mes pas. Ce sera maintenant vers l'île du Soleil. Je ne vous cache pas qu'il faut que ce soit à l'insçu du roi et de la reine; mais ne craignez pas que le secours que je veux vous donner en soit moins prompt, ni peut-être moins utile. Je ne vous promets pas des flottes et des armées, mais un nombre choisi des plus braves et des plus fidèles habitans de la Libye; ils me suivront partout où je voudrai les mener; et ce que vous venez de me dire de la disposition où sont les peuples de l'île du Soleil, me fait penser que nous réussirons mieux à détrôner le tyran, si nous ar-

rivons sans lui donner aucun sujet d'ombrage.

Ces deux princes convinrent de toutes les mesures qu'ils devoient prendre, et de garder un profond secret. Ménécrate demeura inconnu dans la maison de campagne où Aménophis le laissa; et ce prince conduisit si heureusement son entreprise, qu'au bout de quelques jours, il fut assuré de deux cents jeunes Libyens résolus à le suivre. Ayant fait préparer un vaisseau dont les pilotes ignorèrent l'usage qu'on en vouloit faire, il partit avec Ménécrate et ses braves Libyens; ils firent voile vers l'île du Soleil, où, au bout d'un mois d'une heureuse navigation, ils abordèrent tous également inconnus, et sous le prétexte de faire des sacrifices au Soleil, comme c'étoit la coutume. Ils jugèrent à propos de se disperser dans l'île en différens endroits, pour jeter en plus de lieux les bruits que dans la suite il leur seroit nécessaire de répandre; ils convinrent d'un rendez-vous pour se donner de leurs nouvelles, et d'un signal pour se rassembler lorsqu'il en seroit besoin.

Ménécrate mena Aménophis à un château qui étoit peu éloigné de la capitale de l'île. Ce château appartenoit à Crisotas, ce vertueux sujet qui avoit sauvé Ménécrate. Il avoit reçu de temps en temps des nouvelles de ce prince; et, sachant qu'il

étoit parti de Cypre avec une flotte puissante, il l'attendoit avec beaucoup d'impatience; mais il fut extrêmement surpris lorsque Ménécrate, se faisant connoître à lui, lui raconta que sa flotte étoit perdue, et qu'il n'arrivoit qu'avec deux cents hommes, que cet ami, qu'il lui montra en lui présentant Aménophis, lui avoit donnés. Crisotas versoit des larmes de joie en embrassant Ménécrate: Prince infortuné, lui dit-il, venez-vous vous livrer au meurtrier de votre maison? Qu'espérez-vous que deux cents hommes puissent faire contre un tyran qui en a plus de vingt mille toujours sous les armes. Il est vrai que les peuples commencent à se désabuser; il est vrai aussi que le palais du Soleil est devenu le séjour des plus honteuses voluptés; mais les peuples qui le savent, et qui en ont horreur, ne laissent pas d'être attachés au grand-prêtre par une infinité d'intérêts différens.

Crisotas, lui répondit Ménécrate, pourvu que vous nous donniez vos conseils, nous espérons tout de notre courage et des dieux. Puis voyant que Crisotas considéroit Aménophis avec une extrême attention, et qu'il paroissoit surpris de l'air de grandeur et des charmes qui étoient répandus sur toute sa personne, il ne crut pas devoir lui cacher la naissance de ce prince. Crisotas,

après avoir loué leur amitié, les pria l'un et l'autre de s'abandonner à sa conduite et de se tenir enfermés chez lui, jusqu'à ce qu'il eût été réveiller le courage et le zèle des anciens serviteurs de Zénotras; et, partant peu de jours après, il laissa ces deux princes dans le château.

Après son départ, Ménécrate et Aménophis passèrent les premiers jours sans ennui. La femme de Crisotas, quoiqu'avancée en âge, étoit encore aimable par ses manières et par son esprit; Célidonie, sa fille, sans avoir une beauté parfaite, plaisoit infiniment; elle étoit petite; mais sa taille étoit si proportionnée, et ses façons de penser et de s'exprimer, si vives et si piquantes, que les beautés les plus régulières ne l'effaçoient pas; ses cheveux étoient blonds; elle avoit le plus beau teint et les plus belles dents du monde. On admiroit d'autres personnes auprès d'elle; mais on n'aimoit qu'elle; les qualités de son âme étoient au-dessus des charmes de sa personne. Les deux princes passoient des jours entiers avec elle; elle les instruisoit des particularités de l'histoire de l'île. Aménophis, à son tour, lui contoit les aventures de la cour de Libye, le dessein qu'il avoit déja formé, avant que de connoître Ménécrate, de chercher à acquérir de la gloire dans les pays étrangers. De semblables entretiens n'a-

musèrent pas long-temps Aménophis; il étoit naturellement vif et ennemi du repos. Pour Ménécrate, il s'occupoit, sans s'en apercevoir, plus même qu'il ne vouloit, du plaisir de voir et d'entretenir Célidonie; mais Aménophis, ne trouvant rien qui fixât ses pensées, se remit dans le goût de la chasse. Il suivoit un jour un cerf qu'il avoit lancé aux environs du château de Crisotas, et n'étoit accompagné que d'Anaxaras, Libyen qui avoit toute sa confiance, lorsque la chasse le menant dans des campagnes où il n'avoit point encore couru, le conduisit dans un bois dont la beauté et la magnificence le surprirent. Il n'y fut pas long-temps sans être arrêté par un vaste enclos qui lui donna de la curiosité; il oublia sa chasse et suivit long-temps le tour des murailles pour voir s'il n'y découvriroit pas quelqu'entrée. Il découvrit une porte que la négligence d'un jardinier avoit laissée entr'ouverte : il mit pied à terre; et, donnant son cheval à Anaxaras, il entra dans les plus beaux jardins du monde.

La fraîcheur d'une infinité de fontaines jaillissantes, la beauté des arbres toujours verts, et la grande quantité de fleurs qui sembloient naître sous ses pas, lui causèrent un étonnement qui l'engagea à marcher toujours, sans savoir où il alloit. Il entra dans une salle d'orangers, où,

sur un gazon vert et semé de fleurs, entre quatre myrtes, qui sembloient former une espèce de lit, il vit une jeune beauté endormie. Il en approcha, avec une émotion dont il ne connoissoit pas la cause; il craignit de la réveiller; ses nouveaux sentimens le rendant timide et comme immobile, il la considéra long-temps; il s'oublioit lui-même, et ne savoit ce qu'il devoit souhaiter ou craindre; cependant, il étoit plein d'admiration et de désirs. Une esclave, qui apparemment avoit accompagné cette belle personne, et qui s'étoit éloignée, de peur de troubler son repos, revint en marchant doucement, et sans être aperçue d'Aménophis. Elle fut effrayée de voir un homme assez audacieux pour être entré dans les lieux sacrés; cependant, comme elle vit que la jeune personne n'étoit point éveillée, elle se contenta de se mettre entr'elle et Aménophis, à qui elle dit d'une voix basse : Téméraire! ignorez-vous où vous êtes, et que la mort est le prix d'une telle hardiesse? Parlant ainsi, elle le poussa hors de la salle d'orangers. Il étoit si troublé et si saisi de mouvemens inconnus, que, sans répondre à l'esclave, peut-être même sans entendre ce qu'elle lui disoit, il se laissa conduire où elle voulut. Dès qu'elle fut derrière une palissade, où elle crut lui pouvoir parler plus sûrement, elle lui deman-

da qui il étoit. Je ne sais, lui dit-il, et j'ignore où je suis. Vous êtes, lui dit l'esclave, dans le jardin du grand-prêtre. Il n'est permis à aucun mortel d'y entrer; vous vous exposez à une mort cruelle, et vous exposez en même temps à une disgrâce terrible, la beauté que vous avez vue endormie. Apprenez-moi qui vous a ouvert l'entrée de ces lieux. Je vois que vous êtes étranger, et j'ai pitié du péril où votre imprudence vous a fait tomber. Aménophis, un peu revenu à lui, raconta à l'esclave la manière dont il étoit parvenu jusque dans cet endroit, où elle l'avoit trouvé. Il lui demanda ensuite, avec empressement, si c'étoit une femme du souverain pontife qu'il venoit de voir. L'esclave lui apprit que c'étoit une étrangère, que des pirates avoient enlevée et présentée depuis peu au grand-prêtre, qui en étoit devenu éperdument amoureux. Il lui fit en même temps beaucoup de questions, auxquelles l'esclave alloit répondre, quand elle entendit du bruit, qui lui donna à peine le temps de dire à Aménophis de fuir promptement, s'il ne vouloit se perdre, et perdre la beauté qu'il venoit de voir.

La crainte d'exposer une personne qui avoit fait une si vive impression sur son cœur, lui fit prendre le parti de se retirer. Il fut assez heureux

pour retrouver la même porte par où il étoit entré. Dès qu'il eut rejoint son fidèle Libyen, il le regarda, sans lui rien dire, et sans s'informer de ce qu'étoit devenue la chasse : Anaxaras, lui dit-il, où veux-tu que nous allions? Celui-ci, étonné de ce discours, lui demanda d'où venoit le trouble où il le voyoit, et ce qui lui étoit arrivé. Mon cher Anaxaras, répondit le prince, je ne puis te le dire. Je suis le plus amoureux des hommes, et je ne me connois plus. Seigneur, dit Anaxaras, songez-vous que vous êtes venu ici pour détrôner un tyran, et non pour vous livrer à l'amour? Ah! reprit Aménophis, cet amour précipitera la perte de ce tyran. Je le hais, non-seulement comme un usurpateur, mais encore comme un rival qui possède ce que j'adore. Il s'abandonna ensuite à des rêveries, qu'Anaxaras n'osa interrompre; ils arrivèrent fort tard au château de Crisotas; on commençoit à s'inquiéter de ne point voir Aménophis. Il se montra un moment, et, sur le prétexte de sa lassitude, il se retira aussitôt dans son appartement avec Anaxaras. Il passa toute la nuit dans l'agitation que donne une nouvelle passion, et sans pouvoir parler d'autre chose que de ce qu'il avoit vu; il dépeignit à ce favori, l'air, le visage et la taille de l'esclave qu'il avoit entretenue, et il le conjura de s'informer

qui elle étoit, et de tâcher de trouver accès auprès d'elle.

Anaxaras s'acquitta de cette commission, avec tant d'adresse, qu'il lia un commerce assez particulier avec cette esclave. Peu scrupuleux dans ces sortes d'intrigues, qu'il ne craignoit pas qui eussent de trop longues suites, il y a apparence qu'il lui persuada qu'il l'aimoit. Quoi qu'il en soit, elle étoit jolie, et, se plaisant à entretenir Anaxaras, elle ne lui cacha rien de ce qu'elle savoit. Il apprit, par elle, que l'étrangère, qui donnoit à Aménophis une curiosité si vive, s'appeloit Cléorise, qu'elle étoit insensible à la passion du grand-prêtre, qu'elle ne savoit si cette insensibilité n'étoit point causée par quelqu'autre passion, dont elle pouvoit être prévenue; car, ajouta l'esclave, Philocoris est le mieux fait et le plus aimable de tous les hommes, et je n'ai vu aucune femme lui résister. On ignore qui est celle-ci; elle passe les jours à soupirer, et je suis la seule à qui elle daigne quelquefois parler; mais je n'ai encore osé lui faire aucune question, ni sur son cœur, ni sur sa fortune. Anaxaras la pria de faire en sorte qu'Aménophis pût revoir encore Cléorise. L'esclave lui répondit, que ce ne pourroit être que le jour de la fête du Soleil; que ce jour-là, elle placeroit son ami dans le temple, en un lieu d'où

il pourroit considérer l'objet de sa curiosité ; qu'il ne lui étoit pas possible de faire davantage. Anaxaras rendit compte de toute cette conversation au prince de Libye, qui attendit avec impatience le jour de la fête du Soleil.

Cependant Crisotas, qui étoit allé parcourir toute l'île et ranimer le courage des sujets fidèles, vint retrouver les deux princes ; il leur dit, qu'il avoit confié le secret de la vie de Ménécrate à plusieurs des plus considérables de l'île ; qu'il espéroit que, lorsque l'occasion s'offriroit de se déclarer, ce prince se trouveroit le plus fort ; mais qu'il croyoit qu'il ne falloit rien précipiter ; et, qu'avant d'attaquer l'usurpateur, il falloit prendre des mesures si justes et si certaines, qu'on fût assuré de le détrôner. Les deux princes ne furent pas fâchés de ce petit retard.

Ménécrate devenoit tous les jours plus amoureux, et il appréhendoit que l'embarras de l'entreprise qu'il méditoit ne lui ôtât les moyens d'achever de gagner le cœur de la fille de Crisotas, à qui il se faisoit déjà un plaisir de pouvoir offrir la moitié de son trône s'il y remontoit. Aménophis souhaitoit aussi de mieux connoître Cléorise, qu'il aimoit déjà si passionnément, et il étoit bien aise, avant de se jeter dans le tumulte des armes, de prendre quelques mesures pour

empêcher que cette étrangère ne lui fût enlevée.

Cependant le jour de la fête du Soleil arriva, et le grand-prêtre, qui espéroit que sa magnificence feroit sur le cœur de sa nouvelle maîtresse ce que ses soins et ses assiduités n'avoient pu faire encore, voulut rendre cette fête plus éclatante encore qu'elle n'avoit jamais été. Au milieu de la ville du Soleil est une grande et magnifique place, dont le temple fait une des faces; derrière ce temple est le palais du souverain pontife; les trois autres faces de la place sont ornées d'une colonnade de marbre et de jaspe; cette colonnade soutient de longues et de larges terrasses, avec des balustrades de porphyre à hauteur d'appui; les maisons qui sont derrière cette colonnade sont de marbre, avec de grandes fenêtres, toutes de symétrie, ouvertes sur les terrasses; la place sert aux jeux et aux combats qui se donnent le jour de la fête. Cette fête commence le matin par un auguste sacrifice que le grand-prêtre fait lui-même. On peut croire que le temple du Soleil où l'on arrive par une place si magnifique, est encore plus orné que la place elle-même; l'or et les pierres précieuses y éclatent de tous côtés; l'autel sur-tout en est si couvert, qu'il est impossible de le regarder sans en être ébloui. Il est élevé sur six marches de porphyre,

sous une espèce de dôme d'or, soutenu de quatre colonnes du plus beau lapis que la nature ait jamais produit. Ce dôme est chargé en dedans et en dehors d'une infinité de diamans qui jettent leurs feux sur l'autel, sur lequel il n'y a qu'un seul brasier d'un feu toujours ardent, pour représenter le Soleil.

La jeune esclave n'oublia pas la parole qu'elle avoit donnée à Anaxaras; elle le fit placer avec Aménophis vis-à-vis d'une tribune qui regardoit sur l'autel. Ils n'eurent pas de peine à croire que ce seroit là que Cléorise seroit placée. La tribune étoit ornée avec tant de soins, et elle étoit tendue d'un brocard d'or si riche, qu'ils comprirent aisément que c'étoit le lieu d'où l'amoureux grand-prêtre vouloit être regardé par sa nouvelle maîtresse. Ils virent, peu de temps après, des esclaves répandre des eaux de senteur et brûler des parfums dans cette tribune, et ils jugèrent que la véritable divinité du grand prêtre alloit bientôt arriver; mais dans le moment qu'Aménophis, inquiet et troublé par des agitations extraordinaires, tenoit ses yeux attachés sur le lieu où il l'attendoit, une grille dorée en façon de jalousie tomba, et ferma toute l'ouverture de la tribune.

Cette aventure imprévue causa au prince de

Libye un saisissement si violent qu'il en pâlit. Il s'appuya sur Anaxaras, et il attacha ses yeux sur cette fatale grille avec tant d'application qu'on eût cru qu'il perçoit à travers, et qu'il voyoit tout ce que sa seule imagination lui représentoit.

Il s'étoit paré avec tant de soins, et il avoit tâché de relever sa bonne mine naturelle par des habits si riches, que tout le monde le regardoit avec admiration, et que le grand-prêtre lui-même, lorsqu'il approcha de l'autel, ne put s'empêcher de jeter plusieurs fois les yeux sur lui. Le souverain pontif étoit beau, quoiqu'il ne fût plus dans sa première jeunesse; il avoit la taille haute et majestueuse; il portoit sur sa tête un de ces chapeaux en pointe, dont les rois de Perse se couronnoient; il avoit sur ses épaules et autour de sa poitrine une large bande de pourpre brodée d'or, sur laquelle étoient appliqués les douze signes du zodiaque, taillés chacun d'une seule pierre fine. Elles étoient toutes de couleurs différentes; rien n'étoit si beau, ni si digne d'être vu que l'habillement et que le prince qui le portoit; mais il ne fut regardé ni d'Aménophis, ni de Cléorise, de qui Aménophis et lui souhaitoient également d'être regardés. Elle s'étoit assisse derrière la jalousie de sa tribune, et le hasard avoit fait qu'elle avoit d'abord jeté les yeux sur le prince de Li-

lye. Il lui parut si bien fait qu'elle les y arrêta quelque temps sans croire qu'elle eût ni plaisir ni attention à le considérer. Elle s'aperçut, peu de temps après, qu'il ne détournoit pas les yeux de dessus la tribune; elle en rougit comme s'il eût pu voir qu'elle le regardoit. Elle voulut tourner les yeux d'un autre côté, et elle les ramena aussitôt sur le même objet. Il lui sembla que c'étoit par aversion pour le grand-prêtre, qui lui étoit odieux, et qu'elle ne vouloit point regarder. Elle se contenta de cette raison qu'elle se dit à elle-même, et, pendant tout le temps que dura le sacrifice, elle ne leva pas les yeux de dessus lui.

Heureux Aménophis, s'il eût pu s'en apercevoir! Il sortit du temple après que la cérémonie fut achevée, et il se plaignit si douloureusement à Anaxaras de son malheur, qu'Anaxaras en fut touché, et qu'après l'avoir prié d'aller l'attendre chez Crisotas, il alla conjurer l'esclave de faire en sorte qu'Aménophis pût entrer dans le palais pour y voir la beauté qui lui avoit été cachée dans le temple. L'esclave trouva long-temps que ce qu'Anaxaras proposoit étoit impossible : enfin elle se souvint qu'il y avoit sous le temple des souterrains qui communiquoient au palais du grand-prêtre; que la clef de ces souterrains étoit entre les mains d'un officier du temple, sur qui elle a-

voit beaucoup de pouvoir, parce que c'étoit elle qui avoit eu le crédit de lui faire donner son emploi.

Elle dit à Anaxaras que le souverain pontife passeroit huit jours dans son palais du temple, suivant la coutume; qu'elle verroit si, pendant ce temps-là, il étoit possible qu'elle procurât à son ami la dangereuse satisfaction qu'il souhaitoit, et que le lendemain elle lui en rendroit compte.

Anaxaras rendit presque la vie au prince de Libye, quand il lui porta cette nouvelle.

Les amans se flattent aisément; et, quoique l'esclave n'eût encore rien promis de positif, Aménophis ne voulut pas douter un moment qu'elle ne fît tout ce qu'il espéroit qu'elle feroit : Je puis donc, charmante Cléorise, disoit-il dans les transports de sa joie, me flatter du plaisir de vous voir! il ne me paroît pas même impossible que je puisse vous apprendre que je vous adore; mais, hélas! reprenoit-il aussitôt, je vous trouverai peut-être si prévenue pour un autre que je ne serai pas plus heureux que le grand-prêtre : il n'importe; que je vous voye et je mourrai sans regret.

Le lendemain l'esclave instruisit Anaxaras de tout ce qu'Aménophis et lui, dans trois ou quatre jours, auroient à faire pour entrer secrètement dans une des galeries du palais, où Cléorise

avoit accoutumé de se promener une partie de la nuit : cette galerie, qui terminoit l'appartement où le grand prêtre avoit logé cette étrangère, étoit ornée de statues qui représentoient d'un côté les héros de la Grèce, et de l'autre les grands princes qui avoient gouverné les Perses depuis Cyrus.

Les statues étoient si artistement incrustées de marbre de différentes couleurs, et revêtues de lames d'or, d'argent et d'acier, pour représenter des cuirasses, qu'on eût dit que c'étoit de véritables hommes vivans et armés.

Il manquoit d'un côté la statue de Diomède, et de l'autre celle du grand Artaxercès, que les ouvriers achevoient, et dont les places étoient préparées; l'ingénieuse esclave, devenue hardie par l'envie de plaire à Anaxaras, imagina qu'Aménophis et lui pourroient se couvrir, l'un d'armes grecques et l'autre d'armes persiques, et qu'ils se placeroient dans les deux endroits destinés aux statues qui manquoient ; qu'elle ameneroit auprès d'eux l'étrangère qu'ils vouloient voir, et avec qui elle avoit accoutumé de venir toutes les nuits se promener dans cette galerie. Elle étoit assurée de les faire entrer par le souterrain, et, après avoir donné à Anaxaras toutes les instructions qu'elle crut nécessaires, elle le pria seulement de lui répondre de la discrétion et de la sa-

gesse de son ami comme elle se répondoit de celle d'Anaxaras.

Il faut avoir aimé, il faut s'être trouvé dans des inquiétudes et dans des impatiences semblables à celles du prince de Libye, pour pouvoir dépeindre et pour concevoir la joie qu'il eut lorsqu'Anaxaras vint lui apprendre tout ce que l'esclave lui avoit dit ; il ne trouva rien de difficile dans l'entreprise ; il employa deux ou trois Libyens à faire faire en leur présence des armes sur le modèle qu'Anaxaras avoit donné : ces Libyens firent aux ouvriers des présens si considérables, et ils s'attachèrent si assidument à les voir travailler, qu'en deux jours Aménophis eut tout ce qui lui étoit nécessaire pour son dessein.

Il ne passa pas ces deux jours sans impatience et sans inquiétude ; mais, comme l'espérance, quand elle entre dans le cœur d'un amant, y fait autant d'impression que la félicité même, Aménophis, qui se croyoit assuré qu'il verroit bientôt Cléorise, avoit une joie douce qui lui avoit rendu tous les charmes de la conversation ; il y avoit plusieurs jours que Ménécrate s'étoit aperçu du changement d'humeur du prince de Libye et qu'il cherchoit l'occasion de lui en demander la cause.

Aménophis ne lui donna pas la peine d'atten-

dre long-temps cette occasion; il vint le trouver, et lui parla de tant de choses différentes, et avec une ouverture de cœur et d'esprit si parfaite, que Ménécrate crut qu'il pouvoit lui demander ce qui l'avoit obligé de paroître si rêveur depuis quelque temps. Aménophis rougit. Je vous avoue, dit-il à Ménécrate, que la honte d'être si long-temps inutile à vos intérêts, m'avoit jeté dans une espèce de tristesse et d'abattement dont je ne voulois point cependant que vous vous aperçussiez. Mais je viens d'entretenir Crisotas, et tout ce qu'il m'a dit de la disposition où sont les esprits des grands et du peuple, me donne une satisfaction que je ne puis vous exprimer. Ils attendent avec impatience le moment de se déclarer pour vous, et j'ai fait convenir Crisotas qu'il n'est plus permis de différer, et qu'il faut, avant la fin des fêtes du Soleil, accabler le tyran ou être accablé par lui. Songez, prince, continua-t-il, qu'en remontant sur un trône qui est si légitimement dû à vos vertus et à votre naissance, vous serez en état de rendre libres tant d'innocentes beautés que votre ennemi tient captives. Songez vous-même, prince, lui répondit Ménécrate, que si je règne ce sera par vous, et que ce sera vous qui disposerez de tout ce que la fortune mettra en mon pouvoir. Puis-je vous demander, continua Ménécrate, si vous êtes

mieux informé que moi de tout ce qui se passe au dedans de ces murs où Philocoris jouit tranquillement du fruit de ses crimes? J'ignore s'il y a quelque beauté qui soit digne de votre attention : on m'a parlé d'une étrangère qu'on appelle Cléorise; on dit que c'est une des plus surprenantes beautés qu'on eût jamais vues, et dont le grand-prêtre est fort amoureux : vous seroit-elle connue? Aménophis se trouva embarrassé à cette question ; il ne vouloit pas avouer qu'il étoit amoureux : il craignoit de se trahir en parlant de Cléorise, et cependant il en vouloit parler; et, quoique Ménécrate l'assurât qu'il n'en savoit rien de plus particulier que ce qu'il avoit déjà dit, il ne laissa pas de lui faire encore plusieurs questions ; et il les fit avec tant de trouble et d'agitation que Ménécrate ne douta plus qu'il n'en fût amoureux, sans pouvoir comprendre comment il avoit pu le devenir: mais, ne voulant pas augmenter l'embarras où il voyoit déjà son ami, en lui faisant apercevoir qu'il commençoit à pénétrer les secrets de son cœur, pour détourner la conversation, il parla de sa passion pour Célidonie, et du bonheur dont il se flattoit de ne lui être pas entièrement indifférent ; et, regardant Aménophis : Plût aux dieux, lui dit-il, que vous fussiez amoureux aussi bien que moi! et que le

même jour qui me mettra en état de couronner Célidonie, pût vous rendre possesseur de quelqu'autre personne aussi tendrement aimée de vous que Célidonie l'est de moi! Mon cher Ménécrate, dit Aménophis en l'embrassant, je vois que vous lisez trop dans mon cœur. Contentez-vous de savoir que je suis amoureux, et que, si mon bonheur ne dépend pas entièrement de vous, vous pourrez du moins y contribuer beaucoup, si le ciel favorise la justice de notre entreprise.

Ces deux princes, depuis cette conversation, ne se quittèrent presque plus, et Aménophis ne fit plus un mystère à son ami de l'aventure qui l'avoit rendu amoureux de Cléorise. Cependant le prince de Libye, qui ne doutoit pas qu'en entrant dans le palais du grand-prêtre de la manière dont il devoit y être introduit, il n'y eût quelque danger à courir, ne voulut pas en faire confidence à Ménécrate, de peur qu'il n'eût envie de partager le péril avec lui.

Enfin arriva cette nuit où la jeune esclave avoit promis de le faire entrer avec Anaxaras dans la galerie; les armes furent portées chez cet officier du temple, nommé Créon, que l'esclave avoit disposé à faire tout ce qu'on souhaitoit. Elle lui avoit même dit que le déguisement des deux hom-

mes qu'elle introduiroit par le souterrain, dans l'appartement de Cléorise, se faisoit par l'ordre du grand-prêtre. Ainsi le ministre du temple ne fut point étonné lorsqu'Aménophis et Anaxaras vinrent chez lui, et qu'ils se travestirent l'un en Diomède et l'autre en Artaxercès. Il admira la bonne mine du prince de Libye qui choisit le personnage de Diomède, et comme il lui sembla qu'Anaxaras, qui s'habilloit en Artaxercès, témoigna quelque déférence pour Aménophis, ce fut à Anaxaras qu'il s'adressa pour lui demander si, dans le divertissement qu'il s'imagina que le grand-prêtre vouloit donner, ils seroient les seuls acteurs.

Jamais Anaxaras ne fut si surpris et si charmé, qu'il le fut à cette question; la fortune, qui, lorsqu'elle veut se mêler des affaires humaines, contribue à leur succès bien plus que la prudence la plus éclairée, offroit à Anaxaras ce qu'il n'eût jamais osé espérer. Il avoit fait venir autour du palais, à l'insçu d'Aménophis, un grand nombre de Libyens, à qui il avoit dit d'avoir des armes cachées, et de se tenir prêts à forcer quelque porte du palais, au premier bruit qu'ils entendroient; ils ne savoient de quel avantage leur pouvoit être cette précaution, ni quels secours il pourroit tirer de ces Libyens, si Aménophis et lui étoient

découverts, et si le grand-prêtre les faisoit arrêter.

Il jugeoit même sans peine, que, s'ils étoient surpris, il pourroit les faire punir sur-le-champ de leur témérité, sans qu'il se fît dans le palais aucun mouvement, ni aucun bruit qui servît de signal aux Libyens. Cependant, comme il pouvoit arriver telle occasion où le secours de ces Libyens ne leur seroit pas inutile, il avoit jugé à propos de les faire venir.

La question que lui fit l'officier du temple, lui inspira une vue très-avantageuse, dont il se servit en homme d'esprit; il répondit à Créon qu'Aménophis n'avoit pas le secret de la fête; que lui seul en étoit chargé; il dit aussi à Créon qu'il y avoit à la porte deux ou trois hommes qu'il falloit qu'il fît entrer, sans qu'Aménophis s'en aperçût. Créon sortit avec Anaxaras, qui fit signe à deux des trois Libyens d'approcher. Il leur parla en présence de Créon, et sans que Créon comprît le véritable sens de ce qu'il leur disoit, il leur fit entendre ce qu'ils avoient à faire.

A peine Anaxaras étoit revenu joindre Aménophis, que la jeune esclave vint les trouver, et qu'elle leur dit de la suivre. Elle les conduisit par une longue voûte, où ils n'étoient éclairés que d'un flambeau qu'elle portoit, et les mena à un petit escalier dérobé, qui se trouvoit à un coin

de la galerie où elle les fit entrer. Voilà, leur dit-elle, en leur montrant les places des deux statues, le poste qu'il faut que vous occupiez. J'espère que, comme la nuit est fort avancée, et qu'il y a déjà quelque temps que le grand-prêtre s'est retiré, vous ne passerez pas encore une heure sans voir arriver Cléorise, que je vais même presser de venir ici, comme elle a accoutumé de faire toutes les nuits. L'esclave s'approcha d'Anaxaras : Vous voyez, lui dit-elle, à quoi je m'expose pour vous. Elle ne lui donna pas le temps de répondre, se hâtant d'aller le long des deux côtés de la galerie, allumer des lampes magnifiques, qui y répandirent une lumière aussi brillante que le jour.

Le prince de Libye et Anaxaras, en occupant chacun la place d'une statue, et en se regardant, sans oser se parler, n'étoient pas l'un et l'autre sans inquiétude, quoique bien différente. Aménophis, dans l'impatience de voir Cléorise, n'étoit agité que de son amour, et Anaxaras trembloit du péril où un amour indiscret exposoit ce prince, dont la vie lui étoit plus chère que la sienne. Il y avoit déjà quelque temps qu'ils étoient livrés à leurs réflexions, lorsque Cléorise, appuyée sur la jeune esclave, entra dans la galerie. Elle étoit dans un déshabillé magnifique, jaune et argent, qui

en marquant sa taille, en laissoit voir toute la beauté, aussi bien que celle de sa gorge et de ses bras. Ses cheveux, du plus beau noir, étoient relevés négligemment, et attachés sur le haut de sa tête, par un tissu brillant. La perfection de ses traits étoit accompagnée de toutes les grâces de l'enfance et des charmes de la plus brillante jeunesse; l'esclave, l'aidant à marcher, la conduisit d'abord du côté où étoit Anaxaras.

Cléorise ne s'aperçut pas qu'il y avoit une statue de plus qu'à l'ordinaire; elle passa sans attention, et s'assit sur un lit de repos qui étoit au bout de la galerie. Puis soupirant, et regardant tristement l'esclave. Ma chère Péritée, lui dit-elle, vous êtes la seule personne, dans ces horribles lieux, pour qui je n'ai point senti d'aversion; il me semble que vous êtes digne d'une fortune plus heureuse que celle que vous avez ici, et d'un séjour où il y auroit plus d'innocence. Ne pourrions-nous pas, vous et moi, sortir de notre captivité? Madame, dit Péritée, je suis née dans le palais du grand-prêtre; je ne connois d'autre bonheur que celui d'y vivre honorée des bontés du souverain. Plût au ciel que vous puissiez n'être pas insensible aux sentimens qu'il a pour vous! Vous vous feriez un destin, dont les plus grandes princesses seroient jalouses. Je sais que vos charmes ont

fait une si vive impression sur son cœur, que je ne doute pas qu'il ne renonce aux volages amours qui l'ont occupé jusqu'ici, et que vos vertus ne l'engagent à s'attacher à vous par des nœuds légitimes. Vous savez qu'il est en même temps roi et grand-prêtre. Ah! madame, pourquoi ne voulez-vous pas être reine de l'île du Soleil?

Que plutôt, s'écria Cléorise, ce divin Soleil, adoré de tant de peuples, se retire à jamais de dessus nous! Aménophis entendoit toute cette conversation. Il n'avoit pu s'empêcher de tourner sa tête toute entière du côté de Cléorise, et il avoit fait trembler Anaxaras et Péritée. Cléorise, toute occupée de ses ennuis, n'avoit pas aperçu le mouvement du prince; mais, comme elle tourna un peu après les yeux de son côté, et qu'en même temps, l'idée de l'inconnu qu'elle avoit considéré avec tant d'attention dans le temple se présenta à elle, elle cessa de parler à Péritée. Elle regarda cette nouvelle statue de Diomède, et, se tournant du côté de l'esclave, lui demanda depuis quand cette place, qui étoit vide, avoit été remplie. Péritée, un peu interdite, lui répondit que la statue n'avoit été placée que le jour même. Cléorise, par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtresse, s'approcha pour la considérer de plus près. L'amour même auroit de la

peine à décrire ce qui se passoit dans le cœur d'Aménophis. Il fut si troublé, en voyant Cléorise si près de lui, que, ne pouvant soutenir le feu de ses regards, il se jeta à ses genoux, et par ce transport, lui causa une frayeur qui lui fit faire de grands cris.

O dieux! dit-elle toute éperdue, et voulant s'éloigner; où suis-je! et que vois-je! Vous voyez, lui dit Aménophis, l'homme du monde le plus amoureux. Cléorise, alarmée du déguisement et du discours d'un inconnu, au milieu de la nuit, dans un palais où tout lui étoit suspect, arracha avec violence sa robe que tenoit Aménophis, et, sans balancer ni l'écouter d'avantage, elle courut pour gagner son appartement, d'où plusieurs esclaves, attirées par ses cris, entroient déjà dans la galerie; elles ne furent pas moins effrayées que Cléorise de voir Aménophis, qu'elles prenoient pour une statue, s'animer et marcher; elles remplirent le palais d'alarmes; le bruit en vint jusqu'au grand-prêtre, qui étoit alors dans un entretien qui lui donnoit beaucoup d'inquiétude. Un de ses favoris lui apprenoit qu'il se tramoit une conspiration contre lui; qu'on disoit qu'il y avoit dans l'île un fils du feu roi; que ses peuples, amoureux de la nouveauté, paroissoient charmés de cette fable, et que depuis le jour de la fête du Soleil, il s'é-

toit fait plusieurs assemblées secrètes chez les plus considérables de l'île.

Le grand-prêtre, interrompu par les cris qui venoient du côté de l'appartement de Cléorise, craignit que ce ne fût le commencement de la trahison dont on venoit de lui parler. Il courut, suivi de ce qu'il put ramasser de ses gardes, et trouva Cléorise dans sa chambre, où elle n'étoit pas encore remise de son premier trouble; son silence et les restes de frayeur qui paroissoient dans ses yeux, augmentèrent celle que le grand-prêtre avoit déjà. Les esclaves voulurent lui apprendre la cause de ce trouble, et ne firent que l'embarrasser et l'étonner davantage, en lui disant que l'une des statues de la galerie s'étoit animée. Il voulut entrer dans cette galerie, et, comme il traversoit un grand salon qui y conduisoit, il trouva Aménophis. La surprise fut égale entr'eux. Aménophis reconnut le grand-prêtre; et celui-ci, qui n'avoit pas ajouté foi aux discours des esclaves, ne laissa pas d'être alarmé de voir un inconnu, au milieu de la nuit, dans l'appartement de Cléorise, couvert de tous les ornemens qui l'avoient fait prendre pour une statue.

Il ordonna à ses gardes de se saisir d'Aménophis; mais ce prince que la vue du grand-prêtre enflammoit de tous les mouvemens d'indignation,

de haine et de colère que peuvent inspirer l'amour contre un rival, et l'amitié contre l'usurpateur du trône de son ami, sans considérer qu'il étoit seul, lança la javeline qu'il avoit à la main gauche : peu s'en fallut que le grand-prêtre ne fût blessé. Aménophis, tirant en même temps son sabre, s'élance au milieu des gardes qui s'avançoient pour le saisir et couvrir le grand-prêtre. A voir les coups qu'il portoit et à entendre le bruit des armes qui retentissoit dans le palais, on crut que c'étoit Diomède lui-même qui combattoit encore une fois contre le dieu Mars. Déjà le sang des soldats qu'il avoit abattus couloit à grands flots, et le grand-prêtre effrayé s'étoit retiré pour faire venir un nouveau renfort contre un seul homme. Il espéroit qu'il alloit bientôt s'en rendre maître, et que ce redoutable guerrier contre qui tous les coups sembloient inutiles, seroit bientôt accablé par sa lassitude, et par le nombre des ennemis qui l'avoient environné de tous côtés.

Cependant, Anaxaras qui avoit vu qu'Aménophis, au lieu de songer à se retirer, suivoit Cléorise, et qui ne douta pas que cette hardiesse ne le précipitât dans le plus grand des périls, étoit allé en diligence à la maison de cet officier du temple qui les avoit introduits. Il appela les Libyens, et leur ordonna d'abord de se saisir de la

maison de Créon et des gens qui s'y trouvoient, ce qui fut facile à exécuter. Puis, laissant seulement trois ou quatre hommes pour demeurer maîtres du passage, il fit entrer tous les autres Libyens qui étoient répandus au-dehors, et les conduisit dans le salon. Aménophis, entouré de corps morts, ne pouvoit presque plus soutenir ses armes, et il alloit tomber entre les mains de son ennemi, sans le secours imprévu qu'Anaxaras amena. Ce secours n'étoit pas proportionné au nombre prodigieux des soldats du grand-prêtre, qui se pressoient tous autour d'Aménophis; mais leur frayeur fut si grande, à la vue de cette troupe d'étrangers qui venoient fondre sur eux, dans un lieu où ils ne croyoient pas qu'il fût possible de trouver accès, que, s'imaginant dans cette aventure quelque chose de surnaturel, ils prirent la fuite, et la plupart se précipitèrent par les fenêtres.

Au bruit de ce qui se passoit dans le palais, les amis de Crisotas s'assemblèrent. Ménécrate, à qui un Libyen courut donner avis du danger d'Aménophis, vint avec Crisotas, non-seulement pour secourir son ami, mais pour profiter du tumulte déjà commencé, et pour faire déclarer le peuple pendant que les troupes du grand-prêtre étoient occupées au-dedans. Moins ardent pour regagner son trône que pour secourir Améno-

phis, il laissa Crisotas agir dans la ville; et, malgré les conseils et les prières de ce sage et fidèle sujet, il se jeta avec un nouveau renfort de Libyens dans le même souterrain par où les autres avoient déjà pénétré. Le grand-prêtre, malgré ce désordre affreux, n'avoit pas laissé d'être occupé de son amour et d'y donner ses premières pensées. Il étoit retourné dans la chambre de Cléorise, et, se croyant déjà maître du téméraire mortel qui avoit pu surmonter tant de barrières et d'obstacles pour entrer jusque dans les lieux les plus secrets du palais, en rassurant la belle Cléorise, il tâchoit de s'éclaircir si elle n'avoit point quelque part à la témérité de l'inconnu; mais le nouveau tumulte qui s'excita à l'arrivée de Ménécrate, interrompit bientôt cette jalouse curiosité. Les cris que poussoient au dehors les gens de Crisotas, avoient rassemblé une grande partie du peuple; le bruit répandu que le fils de leur véritable roi étoit vivant, et qu'il attaquoit les portes du palais pour en chasser l'usurpateur et pour remonter sur le trône, faisoit grossir à tout moment la foule des ennemis du grand-prêtre, et il fut obligé lui-même de prendre les armes, après avoir conduit Cléorise dans un autre appartement plus éloigné du lieu où le premier combat s'étoit donné.

Anaxaras et Ménécrate, que l'amour ne troubloit pas comme Aménophis, entendirent le bruit qui se faisoit au dehors, et ils ne doutèrent pas que Crisotas et leurs amis ne fussent aux mains avec les troupes du grand-prêtre. Ils rassemblèrent autour d'eux les Libyens qui les suivoient, et ils obligèrent Aménophis qui vouloit chercher Cléorise à venir plutôt avec eux pour tâcher de se rendre maîtres du palais, et de s'assurer aussi non-seulement de Cléorise, mais de toutes les personnes qui y étoient. Ce ne fut pas sans donner plusieurs combats qu'ils trouvèrent moyen de descendre dans les cours. Les gardes du grand-prêtre, épars de tous côtés, et s'animant les uns les autres à défendre leur souverain, disputoient aux Libyens tous les passages et toutes les avenues par où on pouvoit y pénétrer; mais, comme à chaque moment le trouble et l'épouvante augmentoient, enfin, Aménophis, Ménécrate, Anaxaras et les Libyens arrivèrent à la porte qu'attaquoit Crisotas avec ses amis, et la plus grande partie du peuple qui s'étoit joint à lui. Les princes et les braves guerriers qui les secondoient, chargèrent avec tant d'impétuosité ceux qui, au dedans, défendoient cette porte que, malgré le grand-prêtre qui y combattoit en personne, ils ne purent soutenir le nouvel effort qu'on faisoit

contr'eux. Ils crurent que le palais avoit été forcé de tous côtés; et, laissant la porte dont ils avoient long-temps défendu l'entrée, ils reculèrent pour sauver le grand-prêtre, ou du moins pour vendre chèrement leur vie; mais ils virent bientôt ce tyran, que le désespoir obligeoit à se précipiter au milieu des armes de ses ennemis, tomber mort d'un coup de sabre de la main d'Aménophis. Ceux qui, un moment auparavant, ne respiroient que la fureur et la vengeance au péril même de leur vie, ne voulurent plus la disputer, et implorèrent la miséricorde des vainqueurs.

Crisotas, qui entra en même temps avec sa troupe, et qui vit Ménécrate victorieux, s'avança pour le montrer au peuple, et pour le prier de pardonner à ceux qui se rendoient avec lui. Généreux Crisotas, lui dit le prince, c'est à votre fidélité et à la valeur d'Aménophis que je dois le succès inespéré de ce grand jour; me préservent les dieux de le souiller par une barbare sévérité! Je pardonne à tous mes sujets leur aveuglement passé. Le peuple accouroit de toute part pour se jeter aux pieds du nouveau roi, et de toute part les troupes de l'usurpateur mettoient bas les armes et tâchoient de mériter leur grâce par leur prompt retour à l'obéissance.

Le jour commençoit à paroître; Ménécrate a-

voit ordonné qu'on enlevât le corps du grand-prêtre, et que, tout indigne que ses crimes l'avoient rendu des honneurs de la sépulture, on ne laissât pas de lui en donner une telle que son ancienne dignité le méritoit. Ce grand exemple de modération et de clémence acheva de gagner tous les cœurs; Aménophis, après avoir embrassé son ami, voulut retourner dans les appartemens où il croyoit qu'il trouveroit Cléorise. Anaxaras s'aperçut que le sang couloit sur ses armes et jugea que ce prince étoit blessé. Il le pria de trouver bon qu'on le désarmât; mais Aménophis que son amour soutenoit : Non, Anaxaras, dit-il, il n'est pas encore temps de songer à moi : songeons à chercher Cléorise à qui nous avons donné une si violente frayeur. Et en même temps, il tourna ses pas vers un grand escalier qui s'avançoit au milieu du principal corps-de-logis du palais. Tout affoibli qu'il étoit et par ses blessures et par la perte de son sang, il montoit avec une telle précipitation, qu'Anaxaras avoit peine à le suivre; ils entrèrent dans l'appartement de Cléorise, traversèrent tous les autres appartemens, revinrent dans la galerie, et ne virent partout que le sang des morts, et des esclaves fugitives et tremblantes. Ils ne purent même rencontrer Péritée, et s'informèrent en vain où elle pourroit

être, et ce qu'étoit devenue Cléorise. Commençant alors à désespérer de trouver ce qu'ils cherchoient, Aménophis se sentit affoiblir, et il s'appuyoit déjà à demi évanoui sur Anaxaras, lorsque Ménécrate suivi de Crisotas arriva. Sa douleur fut extrême à la vue d'Aménophis qu'il crut mourant : O dieux, s'écria-t-il ! de quoi me servira la couronne que vous me rendez si vous me la faites acheter au prix de la vie d'un prince pour qui je voudrois sacrifier la mienne !

On désarma Aménophis ; on visita ses blessures qui, quoiqu'elles fussent profondes, ne parurent pas mortelles ; en même temps, il poussa de longs soupirs qui firent connoître qu'il vivoit. Ménécrate le fit mettre dans un lit magnifique, et qui se trouva être celui même de Cléorise. Les remèdes lui rendirent toute sa connoissance ; il vit Ménécrate triste et affligé ; et, lui tendant la main : Mon cher prince, lui dit-il, soyez heureux, et que mes malheurs n'empoisonnent pas vos prospérités. En disant ces mots, il jeta un regard sur toute la chambre ; et, croyant que ce devoit être celle de Cléorise, il appela Anaxaras à qui il ordonna de s'en informer. Anaxaras, qui avoit trouvé une esclave à qui il avoit parlé de Péritée, et qui lui avoit déjà dit que c'étoit l'appartement de Cléorise, en assura Améno-

phis, et lui fit espérer qu'on parviendroit à la trouver.

La flatteuse idée de se voir dans les lieux et dans la même chambre où Cléorise avoit passé tant de jours, ranima un peu Aménophis, et l'espérance qu'on lui donnoit, toute incertaine qu'elle étoit, le fit résoudre à souffrir qu'on le laissât seul pour prendre un peu de repos. Ménécrate, s'approchant de lui, l'assura qu'il alloit donner des ordres si précis, et employer tant de diligence à faire chercher Cléorise, qu'il osoit lui répondre qu'on la trouveroit. Ce prince exécuta sur-le-champ sa promesse, et aussitôt, se laissant conduire par les conseils de Crisotas, il se rendit au Temple où le peuple étoit assemblé. Il fit faire des sacrifices, et monta ensuite à cheval pour se faire voir à ses nouveaux sujets et pour se hâter d'aller lui-même apprendre à Célidonie les premières nouvelles du grand événement qui alloit la placer sur le trône. Il le dit à Crisotas, et voulut bien lui laisser croire que c'étoit la connoissance des grands services qu'il recevoit de lui, qui l'obligeoit à jeter les yeux sur sa fille, pour partager sa couronne avec elle.

Crisotas, comblé de joie et pénétré de reconnoissance, l'accompagna à l'appartement de Célidonie, à qui il apprit les glorieuses pensées que

ce prince avoit pour elle. Ménécrate n'eut pas le temps de faire paroître dans ses discours le tendre amour que ses actions témoignoient assez; il étoit environné d'une si grande foule de sujets avides de le regarder, qu'à peine eut-il la liberté de demander à Célidonie si l'amour lui faisoit sentir autant de joie que l'ambition pourroit lui en donner. Confuse et embarrassée devant tant de témoins, elle ne répondit que par des regards tendres et par une rougeur modeste qui parut à Ménécrate plus éloquente que les paroles les plus vives; il souhaita que Crisotas vînt, avec toute sa famille, demeurer dans le palais. Crisotas se disposa à lui obéir sur-le-champ, et le prince revint avec empressement auprès d'Aménophis.

Déjà on commençoit à voir rétablir un peu le calme dans le palais; les femmes qui avoient été au nombre des favorites du grand-prêtre, s'étoient toutes rassemblées dans une grande salle, où elles attendoient la destinée qu'il plairoit au vainqueur de leur donner. Ménécrate voulut qu'on les mît en liberté; et il ne retint que celles qui étoient esclaves et qu'il destinoit au service de la nouvelle reine qu'il alloit bientôt donner à l'île du Soleil. Déjà tout ce petit peuple de ministres et d'officiers du temple ou du grand-prêtre commençoit à se rassurer et à rentrer cha-

cun dans leur emploi; déjà Anaxaras avoit parcouru tous les endroits les plus écartés du palais, pour chercher Cléorise ou Péritée; déjà, après s'en être informé à mille personnes différentes, il désespéroit d'en apprendre des nouvelles, lorsque Péritée elle-même, tout en pleurs et rentrant dans le palais par une fausse porte qui donnoit sur le rivage de la mer, vint se présenter à lui. Ah! vous vivez, lui dit-elle, et, au moins, dans cet affreux désordre, les dieux vous ont conservé, et je ne craindrai plus pour ma vie, que je remets entre vos mains. Anaxaras, lui promettant non-seulement toute la protection qu'elle pouvoit désirer, mais lui faisant même envisager une fortune considérable dans le grand changement qui venoit d'arriver, lui demanda où étoit Cléorise, qui alloit être plus considérée dans l'île du Soleil qu'elle ne l'avoit jamais été. Péritée lui répondit qu'elle avoit beaucoup de choses à lui dire sur Cléorise, mais que le lieu où elle étoit ne lui permettoit pas de commencer une couversation qui demandoit beaucoup de temps, et plus encore de secret. En effet, Péritée vit arriver Ménécrate environné de toute la pompe qui le faisoit connoître pour roi. Anaxaras s'approcha de lui, et le pria de donner quelque marque de bonté à Péritée, et

de la faire conduire à l'appartement d'Aménophis. Il en expliqua tout bas les raisons au roi, qui, après avoir rassuré la jeune esclave que sa présence faisoit trembler, lui dit d'aller l'attendre dans un des cabinets de l'appartement d'Aménophis, où il pria Crisotas de vouloir bien la conduire lui-même; et, ayant encore des ordres à donner, il dit à Anaxaras de demeurer avec lui, jusqu'à ce qu'ils pussent retourner ensemble auprès du prince de Libye. L'espérance qu'on avoit donnée à ce prince, et sa foiblesse causée par la perte de son sang, ayant suspendu quelque temps la violence de ses agitations, il commençoit à s'éveiller après un sommeil assez tranquille, lorsqu'il entendit un peu de bruit dans le cabinet où Crisotas avoit conduit Péritée. L'esprit rempli de Cléorise, il s'imagina que peut-être venoit-on lui en donner des nouvelles, et ordonna à un des Libyens qui étoit auprès de lui, d'aller savoir ce qui se faisoit dans le cabinet. Crisotas, apprenant que ce prince étoit éveillé, vint lui-même pour lui rendre compte de ce qu'il vouloit savoir. Il lui dit que Ménécrate avoit trouvé Anaxaras avec une jeune personne qu'il avoit voulu qu'on amenât dans cet appartement.

Aménophis sentit une grande émotion, et pria

Crisotas de la faire entrer; il reconnut Péritée aussitôt qu'il la vit, et lui demanda avec empressement des nouvelles de Cléorise. Péritée, qui commençoit à connoître qu'Aménophis étoit d'un rang et d'une naissance plus illustre qu'elle ne se l'étoit imaginé, lorsqu'elle lui avoit procuré les moyens d'entrer dans le palais, s'approcha de lui avec respect. Seigneur, lui dit-elle, quoique j'ignore encore qui vous êtes, je crois qu'avant de vous rien dire, je devrois vous demander pardon de vous avoir méconnu si long-temps, et de ne vous avoir pas rendu tous les respects que je vous devois; mais si vous voulez que, par mon obéissance, j'efface toutes mes fautes, ordonnez que je ne sois entendue que de vous; je pense que ce que j'ai à vous dire doit être tenu secret.

Aménophis pria Crisotas de le laisser avec Péritée, qui, se voyant seule : Je crois, dit-elle au prince, que vous savez que Cléorise, livrée au grand-prêtre par des pirates, étoit dans ce palais depuis trois ou quatre mois. Le grand-prêtre m'avoit attachée à elle; et, dans les commencemens, j'avois tâché de persuader à Cléorise d'aimer le grand-prêtre, qui étoit éperdument amoureux d'elle; mais il y avoit déjà quelque temps que, n'ayant pu me défendre de

prendre beaucoup d'amitié pour Cléorise, je ne la pressois plus avec la même vivacité que j'avois fait autrefois ; je pensois plutôt à me faire aimer d'elle, qu'à en faire aimer le grand-prêtre. Je puis dire, seigneur, que j'avois gagné une partie de la confiance de cette belle étrangère ; elle ne m'avoit point appris le lieu de sa naissance, ni le nom de sa famille ; mais elle ne me cachoit rien de ce qu'elle pensoit; elle ne dissimuloit point avec moi l'horreur et l'aversion qu'elle avoit pour le grand-prêtre; je croyois que cette horreur étoit causée par quelque tendresse secrète qu'elle pouvoit avoir eue dans le pays dont les pirates l'avoient tirée ; mais je n'eus pas long-temps cette pensée.

En effet, son cœur étoit libre ; et elle ne haïssoit le grand-prêtre que parce que ses mœurs et sa réputation lui paroissoient indignes du rang qu'il tenoit. Je puis dire, seigneur, qu'il n'y avoit dans le cœur de Cléorise que de la haine et de la tristesse, jusqu'au jour de la fête du Soleil, où, à la prière d'Anaxaras, je fis ce qui dépendoit de moi pour vous donner le moyen de voir et de considérer Cléorise. Dès le soir de ce jour-là même, je la trouvai rêveuse d'une autre façon qu'elle n'avoit accoutumé de l'être. Ce n'étoit plus cet abattement morne qui paroissoit dans

ses yeux, quand l'ennui et la haine seule l'occupoient; il me sembloit y démêler je ne sais quelle inquiétude, qui, dans sa tristesse, laissoit voir un plaisir doux qu'elle trouvoit dans ses rêveries. Vous savez ce qu'Anaxaras obtint de moi pour vous; et je pense que vous n'avez point oublié les discours que vous m'entendîtes tenir à Cléorise pendant que vous représentiez la statue de Diomède. J'avoue que, me confirmant à tout moment dans l'opinion que j'avois qu'il se passoit quelque chose de nouveau dans son cœur, je voulois l'obliger à m'en faire un aveu, et je ne la pressois de répondre à la passion du souverain pontife, que pour l'engager à m'en découvrir une autre, que je croyois voir naître dans son âme.

Aussitôt qu'elle eut connu le péril où les cris qu'elle avoit faits sans réflexion vous avoient jeté, elle fut prête, deux ou trois fois, à revenir sur ses pas pour vous sauver, me dit-elle, par la seule pitié qu'elle avoit de votre indiscrétion. Le tumulte et le désordre devinrent si affreux, que nous ne sûmes plus, ni elle ni moi, quel parti nous devions prendre; nous apprîmes que le grand-prêtre avoit été tué, et qu'on avoit proclamé un nouveau roi de l'île. Je me souviens, seigneur, qu'elle me dit, en rougissant, que c'étoit peut-

être vous, et qu'elle ne savoit si vous lui pardonneriez le danger où elle vous avoit précipité. Comme elle achevoit de me parler, nous voyons entrer dans la chambre deux ou trois hommes, que leurs habillemens nous font connoître pour des étrangers. Un d'entr'eux, déjà avancé en âge, s'approche d'elle, et aussitôt elle le reconnoît pour son père. Venez, ma fille, lui dit-il, profitons des momens que la révolution qui arrive ici nous donne, pour sortir de cet infâme palais. Les dieux, qui m'ont inspiré le dessein de venir dans cette île, où je ne doutois pas que les pirates ne vous eussent amenée, ont eux-mêmes fait naître cette occasion pour vous rendre votre liberté. J'ai un vaisseau tout prêt à partir sur le rivage; suivez-moi; il faut nous échapper d'ici, pendant que le désordre qui y règne empêchera qu'on ne s'aperçoive de votre fuite.

Cléorise, en se disposant à le suivre, me pria de l'accompagner jusqu'au bord de la mer; je voyois bien que la joie d'avoir retrouvé son père étoit balancée par la peine de s'éloigner si promptement de ce palais. Ma chère Péritée, me dit-elle assez bas pour n'être entendue que de moi, je voudrois, de tout mon cœur, que tu voulusses me suivre dans ma patrie, où je partagerois avec toi une fortune assez heureuse que les dieux

m'ont donnée; mais je t'avoue que je n'ose t'en prier; je te conjure, au contraire, de demeurer ici; je serois trop ingrate, si je partois sans m'assurer un moyen d'être informée de la destinée de cet étranger, que tu m'as dit ne s'être exposé au péril où nous l'avons laissé, que pour me voir. Ma chère Péritée, fais-moi savoir, le plutôt que tu pourras, s'il est vivant, et si c'est lui qui s'est fait reconnoître roi de cette île. Je ne sais si je dois lui souhaiter une si haute fortune; je veux croire qu'il la mérite, mais pour tant j'aimerois mieux qu'avec toutes les vertus dignes du trône, il ne fût point né pour y monter. Peut-être, s'il n'étoit pas roi, et s'il connoissoit qui je suis, ne me trouveroit-il pas indigne de son souvenir. Dis-lui, si tu peux le revoir, que ses périls m'ont fait frémir, et que son bonheur ne me sera jamais indifférent. C'est l'île de Crète qui est ma patrie, où mon père me mène, et c'est là que je souhaite que tu fasses tout ton possible pour me donner incessamment de tes nouvelles; mon père s'appelle Arimante; il est un des premiers d'une des républiques de notre île.

Voilà, seigneur, ce que me disoit Cléorise, lorsque nous nous sommes trouvés au bord de la mer, où Arimante, nous donnant à peine le temps de nous embrasser, l'a obligée de monter sur son

vaisseau, que j'ai vu partir aussitôt, et que j'ai accompagné de mes regards aussi long-temps que j'ai pu, en versant beaucoup de larmes. Ah! Péritée, dit Aménophis, que de sujets de joie et de tristesse vous me donnez en même-temps! Grands dieux! il est donc possible que Cléorise ait eu quelqu'attention pour moi! mais vous me l'enlevez dans le moment même que vous me donnez le plaisir de le savoir; et vous me mettez hors d'état de la suivre! Aménophis alloit continuer, lorsque le roi entra dans sa chambre; et, voyant Péritée, de qui Anaxaras avoit eu le temps de lui parler assez au long, il se hâta de lui demander si Cléorise étoit dans le palais. Aménophis, ne voyant qu'Anaxaras auprès du roi, leur dit tout ce que Péritée venoit de lui apprendre. Au nom des dieux, ajouta-t-il, en regardant Ménécrate, daignez, prince, avoir pitié de mon impatience, et faites partir un vaisseau pour l'île de Crète, en attendant que mes blessures me permettent de m'y rendre moi-même. Ma chère Péritée, oserois-je vous prier de monter sur ce vaisseau, et d'aller porter à Cléorise les nouvelles qu'elle vous a demandées? Je me flatte qu'Anaxaras voudra bien vous suivre, et que le roi vous fera accompagner par autant de femmes que vous le souhaiterez, afin que ce voyage vous devienne moins ennuyeux;

quand vous aurez avec vous les personnes avec qui vous avez accoutumé de vivre.

Péritée et Anaxaras répondirent presqu'en même-temps qu'ils étoient prêts à obéir. Le roi donna les ordres nécessaires au départ du vaisseau qu'Aménophis demandoit; et en même temps il eut soin d'en faire préparer d'autres, pour transporter le prince de Libye, aussitôt qu'il seroit en état de supporter les fatigues d'un voyage. Tous ces préparatifs, et les mouvemens qu'ils occasionnoient auroient été capables de nuire beaucoup aux blessures d'Aménophis, si son amour ne lui avoit fait trouver dans ces mouvemens mêmes une joie qui avança plus sa guérison que n'eût fait une tranquillité plus indolente. Anaxaras, impatient de rendre au prince de Libye un service qu'il regardoit comme le plus important qu'il pût lui rendre, se hâta de partir avec Péritée, quoique la mer émue et les vents contraires fissent craindre au pilote quelque tempête prochaine; il espéra que les dieux favoriseroient son voyage, et que son départ procureroit à Aménophis un repos qu'il croyoit nécessaire pour assurer les jours de ce prince.

Cependant Ménécrate voulut être uni à Célidonie, comme son amour l'en pressoit, et comme il l'avoit promis à Crisotas. Il se servit du prétexte

de l'état où étoit le prince de Libye, pour retrancher toutes les cérémonies dont la pompe auroit retardé son bonheur. Il épousa Célidonie, et la possession de cette aimable personne augmenta encore sa passion. Les nouveaux époux, aussi charmés l'un de l'autre qu'ils pouvoient l'être, passoient dans la chambre d'Aménophis tout le temps qu'ils pouvoient dérober aux affaires et aux devoirs de leur rang.

Le prince de Libye se trouva en état de marcher beaucoup plutôt qu'on n'avoit espéré, et, tout languissant qu'il étoit encore, il pressa Ménécrate de consentir à son départ. Le roi, devenu heureux, ne vouloit pas retarder le bonheur d'un prince à qui il croyoit devoir sa couronne. Il fit faire tant de diligence, qu'Aménophis, lorsqu'il voulut partir, trouva une flotte toute prête pour l'accompagner. Tous les Libyens qui étoient venus avec lui se rassemblèrent, et la plus grande partie des jeunes gens de la cour de Ménécrate se joignit à lui, pour le suivre à l'île de Crète. On ne savoit pas le dessein qui l'y menoit; on croyoit qu'il alloit entreprendre la conquête de cette île, et que, comme il étoit venu ramener Ménécrate dans l'île du Soleil, et lui rendre son royaume, il alloit en chercher un autre pour lui-même.

Ménécrate, l'accompagnant sur le port le jour

de son départ, lui témoigna qu'il avoit beaucoup de regret de le voir partir. Mais vous me promettez, lui dit-il, qu'aussitôt que vous aurez obtenu Cléorise, que sans doute Arimante ne vous refusera pas, et que je lui fais demander par mes ambassadeurs qui vous accompagnent, vous reviendrez ici avec elle partager avec Célidonie et moi le trône que nous vous devons. Vous régnerez avec nous, jusqu'à ce qu'il plaise aux dieux de vous donner le royaume de vos pères, ou d'accorder à votre valeur une occasion d'en conquérir un autre. Aménophis répondit à Ménécrate avec tous les témoignages de tendresse et de reconnoissance dignes de deux princes aussi vertueux, et lui promit, qu'à moins que la mort ne rompît ses desseins, il reviendroit, ou possesseur de Cléorise, jouir auprès de lui de son bonheur pendant quelque temps, ou mourir désespéré dans les bras de son meilleur ami.

Il partit, et il prit la route de l'île de Crète. La mer paroissoit assez calme, et durant plusieurs jours il eut les vents aussi favorables qu'il pouvoit le souhaiter ; mais lorsqu'on l'assuroit qu'on alloit bientôt découvrir l'île de Crète, la mer s'enfla tout à coup, le ciel se crouvrit d'une épaisse nuit, le tonnerre gronda avec des bruits terribles, et il s'éleva une des plus furieuses tempêtes que

les pilotes eussent jamais vues sur cette mer. Les vaisseaux du prince de Libye se choquèrent et s'écartèrent plusieurs fois les uns des autres; l'art des matelots fut inutile; la tempête dura pendant deux jours, et on n'espéroit plus de pouvoir se sauver, lorsque, vers le soir, le vaisseau du prince de Libye fut jeté contre un écueil, où la mer le laissa renversé sur un banc de sable. Cet écueil, inconnu à tous les matelots, étoit comme une espèce d'île élevée sur un rocher, et inhabitée, quoiqu'on y vît quelques arbres assez verts; autour de ce rocher il s'étoit formé un petit rivage de sable que la mer y avoit jeté. Aménophis et les Libyens qui étoient avec lui, descendirent sur ce sable; et, après avoir relevé leur vaisseau qu'ils amarrèrent le mieux qu'il leur fut possible, ils prirent la résolution de camper sur le gravier où ils étoient descendus, et d'y faire des signaux pour rassembler les autres vaisseaux de leur flotte, s'ils n'avoient pas été engloutis par les flots. Une nuit tranquille succéda à la tempête des deux jours précédens; le ciel fut clair et serein, et la lune brillante qui éclairoit la mer et l'écueil, donna envie à Aménophis de chercher quelque chemin qui pût le conduire au sommet de cet écueil, pour aller dans un lieu plus solitaire, passer dans les douces rêveries que son amour lui inspiroit, le

temps que les Libyens fatigués employoient à dormir; il trouva un sentier étroit et escarpé qui le mena à une petite plaine qui faisoit comme une plate-forme sur le rocher; il la traversa toute entière, et il vit au bas, de l'autre côté de l'écueil, un vaisseau qui apparemment avoit couru la même fortune que le sien. Il ne put pas démêler si c'étoit un de ceux de sa flotte, et il chercha inutilement quelque sentier pour descendre de ce côté-là jusqu'à la mer.

Comme il retournoit sur ses pas, il aperçut, entre cinq ou six gros arbres, une lumière qui sembloit sortir de la terre; il y alla, et, en approchant des arbres, il vit quelques hommes étendus sur l'herbe et accablés de sommeil et de fatigue; il ne voulut pas troubler leur repos; il s'avança jusqu'à une pointe de rocher qui s'élevoit au milieu des arbres et d'où, par une manière d'embouchure assez étroite et basse, sortoit la clarté qui l'avoit attiré jusque-là. Il avança la tête dans l'ouverture de cette grotte, et aussitôt il eut envie d'y entrer. Il y avoit, vers une des extrémités de la grotte, une lampe placée à terre; elle étoit faite avec tant d'art, qu'elle jetoit beaucoup de lumière dans une partie de l'endroit où elle étoit, et l'autre partie n'étoit point éclairée; en sorte que, lorsqu'on étoit derrière la lampe,

on voyoit parfaitement ce qui se passoit au delà, et on n'étoit point vu.

Aménophis, en marchant doucement vers cette lampe, ne laissa pas d'apercevoir qu'il y avoit deux personnes qui étoient couchées dans l'endroit obscur sur des tapis, dont il y avoit apparence qu'on leur avoit fait comme une espèce de lit; il tâchoit de regarder et de démêler qui pouvoient être ces personnes, sans les éveiller, lorsqu'il entendit que l'une d'elles, appelant l'autre d'une voix basse et tremblante, et néanmoins fort distincte, dit: O dieux! ma chère Éridice, éveille-toi! Aménophis, à ces mots, s'arrêta dans l'endroit obscur de la grotte, sans faire aucun mouvement et sans être aperçu davantage. Hélas! continua la même personne, je crois que l'ombre de ce malheureux étranger, dont je t'ai parlé, vient de se présenter à moi; je me flattois vainement que ce pouvoit être lui qui s'étoit fait roi de l'île du Soleil, par la grande révolution que je t'ai racontée; il me sembloit qu'il n'y avoit rien de si grand, ni de si élevé à quoi il ne pût prétendre; j'ignore encore quel il est, et je ne lui ai jamais parlé qu'un seul instant dans ce jour malheureux, qui sans doute a été le dernier de sa vie.

Cette Éridice, à qui Aménophis entendoit a-

dresser ces paroles, où il lui paroissoit qu'il avoit beaucoup de part, ne répondit rien; elle étoit si troublée de la prétendue apparition, que, sans écouter, elle se couvroit la tête d'un de ses bras, et de l'autre, elle tiroit le tapis qui étoit étendu sur elle pour se garantir contre le fantôme. Hélas! reprit l'autre personne, je sentois pour cet inconnu des mouvemens que je ne crains plus de t'avouer et de m'avouer à moi-même. C'est moi, Éridice, qui suis cause de son malheur; je n'en puis plus douter. Qu'il me parut d'amour dans ses regards, lorsque, vêtu en Diomède, il se jeta à mes pieds! Aménophis trouvoit tant de plaisir dans les discours que la fausse idée de sa mort faisoit tenir à cette personne que, quoiqu'il ne lui fût plus possible de ne pas reconnoître Cléorise, et quoiqu'il eût une envie extrême de la rassurer en la tirant d'erreur, il trouvoit quelque chose de si flatteur pour lui à entendre dire par elle-même qu'il en étoit aimé, qu'il avoit peine à interrompre les plaintes qui l'assuroient de son bonheur.

Mais enfin, les larmes que répandoit Cléorise, le firent sortir de ce ravissement; et, transporté d'amour et de joie, il fit quelques pas, et, se jetant à genoux auprès d'elle: Je ne suis point mort, dit-il, belle Cléorise; je m'étois embarqué

pour vous aller trouver dans l'île de Crète, où votre père vous conduisoit : la même tempête qui vous a jetée ici, m'y a amené ; ce sont les dieux qui veulent favoriser le plus tendre et le plus respectueux amant du monde. Divine Cléorise, ne direz-vous rien à cet amant même à qui vous venez de faire entendre des choses si glorieuses pour lui, quand vous avez cru qu'il ne vivoit plus ? Cléorise, étonnée, confuse, et se reprochant comme un crime ce qu'elle venoit de faire connoître si innocemment, n'avoit pas la force de regarder Aménophis qui avoit tourné la lampe sur elle afin d'avoir le plaisir de la considérer. Elle détournoit les yeux ; elle soupiroit ; elle versoit des larmes, et son silence accabloit Aménophis de crainte et de tristesse. Cruelle ! lui dit-il, pourquoi refusez-vous même de me regarder ? Craignez-vous que, par ma naissance, je ne sois indigne de vous ? Je ne suis pas roi de l'île du Soleil ; mais je suis fils du roi de Libye, et c'est l'amour que vous m'avez inspiré qui m'a donné occasion, en punissant votre ravisseur, de faire remonter le prince Ménécrate sur le trône de son père. Qu'il est heureux ! il aime, il est aimé ; pour moi, je renonce à la vie, puisqu'elle me fait perdre cette tendresse que l'opinion de ma mort vous avoit inspirée ; et je vais vous sacrifier le reste

de mes jours que votre indifférence rendroit trop infortunés.

Il se leva, et Cléorise, alarmée de son désespoir, l'arrêta avec une vivacité qui ne permit pas à ce prince de douter de l'intérêt qu'elle prenoit à sa vie. Ah! prince, lui dit-elle, n'êtes-vous pas satisfait de la honte que vous m'inspirez? voulez-vous en un moment me faire mourir de confusion et de désespoir? vivez, si vous m'aimez, et oubliez ce que j'ai dit, si vous m'estimez; du moins ne me demandez pas de vous le dire. Éridice qui, tantôt effrayée quand elle avoit cru voir une ombre, et tantôt agitée d'inquiétude et de crainte quand elle connoissoit que cette ombre étoit un homme vivant, amoureux de Cléorise, commença à reprendre ses esprits, et voulut aider Cléorise dans l'embarras où elle la voyoit. Cléorise, qui n'avoit jamais vu sa mère, avoit pour Éridice qui l'avoit élevée, la même affection qu'elle eût eue pour une mère véritable. Ma fille, lui dit Éridice, vous ne pouvez plus rétracter ce que vous avez dit; il n'est plus possible que ce prince, qui l'a entendu, l'ignore; songez seulement au lieu où vous êtes; songez qu'il est à craindre qu'Arimante, s'il entroit ici pendant qu'un étranger vous parle, ne soupçonnât votre vertu. Ah! dit alors Améno-

phis, je n'ai point pour Cléorise des sentimens que je doive craindre de faire connoître à un père. Il n'importe, répondit Cléorise; au nom des dieux! prince, éloignez-vous; et, s'il est vrai que vous ayez pour moi des pensées que vous n'appréhendiez pas que mon père désapprouve, attendez un autre temps pour les lui faire connoître, et gardez-en le secret, jusqu'à ce qu'Arimante soit retourné dans l'île de Crète, où votre dessein est de vous rendre. Si vous m'aimez, ma gloire doit vous être chère; et que penseroit-on de cette entrevue, si elle étoit connue?

Aménophis voulut lui répondre; mais elle le conjura avec tant d'instance et d'autorité de sortir, qu'il fallut obéir; elle lui ordonna même de ne chercher à la revoir que dans l'île de Crète, dont elle lui dit que son père devoit reprendre la route le lendemain. Les vents qui les en avoit éloignés, n'étant plus contraires, Aménophis se contentant de l'assurer qu'il y seroit aussitôt qu'elle, sortit de la grotte avec le moins de bruit qu'il lui fut possible, et il ne fut pas plus aperçu qu'il ne l'avoit été en entrant. Plus amoureux que jamais, et plus heureux qu'il n'eût osé l'espérer, il arriva au bord de la mer, où ses gens lui avoient préparé une espèce de tente qu'ils avoient faite avec une partie des voiles de leur vaisseau; il y

entra, et se coucha sur un lit qu'on lui avoit dressé ; mais l'image de ce qui venoit de se passer, la joie et l'amour agitèrent son sommeil de tant de pensées différentes, qu'il ne put pas être long, et qu'il acheva la nuit en s'entretenant des plus douces idées qu'une passion violente et satisfaite puisse donner aux âmes qui en sont véritablement occupées.

Aussitôt que le jour parut, ce prince vint sur le bord de la mer, où, comme si le ciel se fût intéressé à favoriser ses désirs, il vit sa flotte, que les signaux qu'il avoit fait faire pendant la nuit, avoient déjà toute rassemblée autour du rocher où son vaisseau avoit échoué. La plupart des officiers, qui reconnurent le vaisseau du prince, et qui apprirent qu'il étoit lui-même sur ce rocher, descendirent dans des esquifs pour recevoir ses ordres. Dans un de ces esquifs, il vit son fidèle Anaxaras, qui lui apprit que le vaisseau dans lequel Péritée et lui s'étoient embarqués, s'étoit ouvert dans le fort de la tempête ; que l'infortunée Péritée et tous ceux qui se trouvoient dans le vaisseau avoient été submergés ; que lui seul, s'étant abandonné aux flots, avoit été reçu dans un des autres vaisseaux de la flotte que la tempête avoit battue et submergée. Je ne sais, ajouta-t-il, quel présage il faut tirer des obstacles que les

dieux mettoient à mon arrivée dans l'île de Crète; mais je la voyois, et j'étois prêt à y entrer, lorsque les vents furieux qui m'en ont chassé, m'ont porté dans des mers inconnues, où je me suis vu attaqué par la même tempête dont vous avez été battu. J'ai vu périr l'aimable Péritée, et je vous avoue, seigneur, que sa perte m'a empêché de goûter le plaisir d'être sauvé moi-même. Aménophis embrassa Anaxaras, donna quelques larmes à Péritée, et apprit à Anaxaras l'aventure inespérée qui lui avoit fait revoir Cléorise; il n'est pas juste, lui dit-il, que les dieux nous donnent un bonheur sans aucun mélange d'adversité; ensuite il lui ordonna de faire appareiller ses vaisseaux le mieux qu'il lui fût possible, afin de reprendre la route de l'île de Crète. Pendant que chacun travailloit avec beaucoup de diligence à réparer ce que la tempête avoit gâté, Aménophis, tournant toujours les yeux du côté de l'endroit fortuné où il avoit vu Cléorise, se laissa insensiblement conduire par sa rêverie dans le sentier qui menoit au haut du rocher; il y remonta; il jeta les yeux sur cette touffe d'arbres et sur la grotte où Cléorise avoit passé la nuit; il n'osoit en approcher, de peur de lui déplaire. Ce ne fut que lorsqu'il crut apercevoir qu'il n'y avoit plus personne dans la grotte, qu'il y entra; il sembloit y chercher

encore Cléorise; de là il voulut revoir l'autre extrémité de la petite plaine, et il apperçut un vaisseau qui voguoit déjà en pleine mer; il ne douta pas que ce ne fût celui d'Arimante, et il revint promptement à sa flotte pour en presser le départ.

Au bout de quelques jours, il arriva à l'île de Crète avec les ambassadeurs de Ménécrate. Il est aisé de penser que la première chose qu'il fit, fut de demander des nouvelles d'Arimante. On lui dit qu'il étoit attendu avec sa fille, qu'il avoit retrouvée dans l'île du Soleil. Quelqu'espérance qu'on lui donnât du prompt retour d'Arimante, il ne laissoit pas d'être inquiet et de s'abandonner à une tristesse, qu'Anaxaras ne pouvoit s'empêcher de condamner. Anaxaras étoit de quelques années plus jeune qu'Aménophis; il aimoit la gloire d'Aménophis, comme il seroit à souhaiter que tous les favoris aimassent celle des princes qui les honorent de leur confidence. De quoi vous affligez-vous, lui dit-il un jour? Qu'attendez vous de cette passion qui vous a fait courir de si grands dangers, depuis le peu de temps que vous êtes sorti de Libye? Je prétends, mon cher Anaxaras, ajouta le prince, me faire connoître à Arimante par les ambassadeurs de Ménécrate qui m'accompagnent, et j'espère qu'il ne

me refusera pas Cléorise, avec qui je veux qu'un nœud éternel m'unisse. Je vois que cette résolution t'étonne ; mais ne t'y opposes pas, tu le ferois inutilement. Anaxaras, n'osant contredire trop ouvertement le prince de Libye, et voulant néanmoins le ramener à des sentimens plus dignes de lui, feignit d'applaudir à sa résolution. Le lendemain de cette conversation, il alla passer presque tout le jour à Gortine, l'une des principales villes de l'île de Crète.

La passion n'avoit jamais été si tendre et si violente qu'elle l'étoit alors dans le cœur d'Aménophis. Il se promenoit seul sur le bord de la mer, où, s'abandonnant aux transports de son amour, son cœur se trouva si pressé qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes. Elles n'étoient pas de celles que la douleur seule fait répandre ; elles étoient mêlées de douceur et de charmes, qui ne se trouvent que dans l'amour. Anaxaras qui arrivoit de Gortine, interrompit sa rêverie : Seigneur, lui dit-il, comme je crois que votre amour n'a pas éteint en vous la noble impatience que vous avez toujours eue d'acquérir de la gloire, je viens vous rendre compte de ce que j'ai appris, et vous montrer l'occasion la plus favorable qui puisse jamais s'offrir à vous pour faire voler d'ici jusqu'en Libye le bruit de vos exploits. Je pense que

si Cléorise elle-même étoit en Crète, elle vous donneroit les mêmes conseils que je prends la liberté de vous donner. Il est arrivé des ambassadeurs du roi de Cypre pour implorer en faveur de leur maître la pitié et la générosité des Crétois. L'infortuné roi de Cypre est prêt à être détrôné par un prince, son sujet, qui s'est révolté, et qui a engagé dans son crime la plus grande partie des Cypriotes. Le roi de Cypre s'étoit marié dans un âge fort avancé, quoique d'un autre mariage il eût déjà un fils. La princesse qu'il épousa, lui donna une fille un an après son mariage; il eut l'indiscrète curiosité de consulter un astrologue sur la destinée de cette fille. L'astrologue lui dit qu'elle feroit passer le royaume dans une famille étrangère. Le roi, quoiqu'il aimât tendrement la reine sa femme, ne put néanmoins s'empêcher de se souvenir qu'il avoit un fils qu'il avoit élevé pour être son successeur; il fit mourir la fille infortunée dont il étoit père, et qui n'avoit encore vécu que huit jours. La reine, en apprenant cette mort, fut si saisie de douleur qu'elle mourut peu de jours après. Il ne songea plus qu'à conserver le seul héritier qu'il avoit, et qui lui étoit devenu encore plus cher par les deux pertes que l'envie de le faire régner lui avoit causées.

Les dieux l'ont puni de l'affection barbare qu'il avoit témoignée pour son fils en sacrifiant sa fille. Il y a quelques mois que ce fils est mort, par un accident que les peuples ont regardé comme un châtiment des dieux sur le père. Aussitôt qu'il s'est trouvé sans héritier, un prince, son sujet, s'est élevé contre lui, et a voulu se faire reconnoître légitime successeur de la couronne, prétendant y avoir droit comme étant descendu de la race royale. Le roi, pour prévenir les suites d'une prétention chimérique, a dit que sa fille étoit vivante; mais, comme il n'a pu la faire paroître, et comme tout le monde s'est souvenu de l'avoir vue morte, les déclarations du roi n'ont fait qu'irriter ses ennemis, et qu'en augmenter le nombre. Il a voulu faire arrêter prisonnier le prince rebelle, et cette entreprise a achevé de le perdre. Le prince a pris les armes; il a trouvé plus de faveur dans l'esprit des sujets que le roi même, qui a été obligé de se renfermer dans Macarie, d'où il a envoyé ici pour demander du secours; la république lui en a accordé; mais il n'y a pas d'apparence que ce secours puisse être prêt assez tôt.

Qu'il seroit glorieux pour vous, seigneur, si vous pouviez vous résoudre à partir dès aujourd'hui pour aller vous rendre l'arbitre de la cou-

ronne de Cypre ! Et pourquoi, ajouta Anaxaras, ne vous y résoudriez-vous pas? En peu de jours vous aurez fini cette expédition, et vous reviendrez ici mettre aux pieds de Cléorise les lauriers dont vous serez chargé. Elle arrivera pendant que vous serez en Cypre. Vous pouvez laisser les ambassadeurs de Ménécrate pour attendre cet heureux objet de votre tendresse, et pour la préparer à vous recevoir après votre victoire. Aménophis rêva long-temps avant que de répondre à Anaxaras. Ce dernier espéroit de trouver dans la guerre de Cypre de quoi occuper le prince de Libye, et le guérir d'une passion qu'il croyoit devoir faire tort à sa gloire. Ce vertueux favori, à qui on ne pouvoit reprocher qu'un peu trop de sévérité dans l'amour de la gloire, et qu'une espèce de dureté noble qui ne lui permettoit jamais de dissimuler la vérité, étoit inquiet du trop long silence d'Aménophis, lorsque ce prince l'embrassa, et, comme s'il se fût éveillé d'un profond sommeil : Oui, mon cher Anaxaras, lui dit-il, je suivrai la gloire comme vous le voulez, quoique je ne puisse renoncer à l'amour. Je me souviens que Ménécrate m'a dit que le roi de Cypre lui avoit donné une flotte pour le rétablir dans son royaume. J'entre dans les obligations de mon ami, et je veux, avec les vaisseaux

qu'il m'a confiés, voler au secours du prince généreux qui avoit été touché de ses malheurs. Je vous charge de tous les soins du glorieux dessein que vous m'avez proposé, pendant que je vais donner mes instructions aux ambassadeurs, que je laisserai ici avec une lettre pour Cléorise.

Anaxaras fit tant de diligence, et le ciel fut si favorable à ses bonnes intentions, qu'à l'entrée de la nuit toute la flotte d'Aménophis fut en état de partir. Ce prince, comme s'il eût repris de nouvelles forces en écrivant à Cléorise, monta sur un vaisseau avec une joie qui sembloit promettre la victoire à ses troupes.

Les ambassadeurs de Cypre partirent avec lui, et au bout de trois ou quatre jours ils lui firent prendre terre à la rade de leur île, où il fit paisiblement sa descente sans que les révoltés en eussent aucune connoissance. Ils furent épouvantés au bruit de la marche de son armée, vinrent en grand nombre pour lui livrer bataille, et se campèrent devant lui dans un poste très-avantageux; cependant les ambassadeurs du roi de Cypre trouvèrent moyen de retourner auprès de leur maître à Macarie, et lui apprirent le prompt et puissant secours que le prince de Libye lui amenoit. Le vieux roi sentit ranimer son courage et

ses espérances, et malgré les oppositions de ses plus fidèles serviteurs, il exécuta la généreuse résolution qu'il prit de marcher avec le peu de troupes qu'il put ramasser pour se joindre à Aménophis. Il arriva précisément lorsque les deux armées étoient déjà aux mains. Les révoltés étoient en si grand nombre, que toute la prudence d'Anaxaras et la valeur d'Aménophis avoient beaucoup de peine à empêcher que leurs troupes, quoique mieux aguerries, ne fussent enveloppées. Elles l'auroient été, si l'armée du roi, quoiqu'à peine conduisît-il avec lui deux ou trois mille hommes, n'eût fait faire aux révoltés un mouvement dont Aménophis profita; le combat devint sanglant de toute part; les révoltés, ayant connu que le roi étoit en personne à la tête de ses troupes, tournèrent leurs plus grands efforts contre lui; ils étoient persuadés que, s'ils pouvoient le faire périr, il n'y auroit plus personne dans le royaume qui osât s'opposer à eux.

Ce prince, avec un courage de jeune homme, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, s'étoit engagé au milieu de la troupe où le chef des révoltés combattoit; ils s'attachèrent l'un à l'autre, et le vieux roi, dont les forces commençoient à s'épuiser, alloit tomber vivant entre les mains de ses ennemis; déjà même il étoit sans armes, lors-

qu'Aménophis arriva, et qu'il opposa au prince révolté une valeur à laquelle rien n'étoit capable de résister. Il écarta tous ceux qui s'étoient avancés pour se saisir du roi, se mit au-devant de lui, et ordonna à Anaxaras d'en avoir soin. Alors, ne songeant plus qu'à vaincre ou mourir, il jeta tant de terreur parmi les révoltés, qu'aucun n'osoit plus tenir devant lui. Le prince, qui étoit à leur tête, évita long-temps le combat contre un si redoutable ennemi; mais il ne lui fut pas possible de fuir sa destinée : Aménophis le poursuivit, et, après lui avoir porté plusieurs coups, le fit tomber demi-mort à ses pieds. Quelques Libyens, qui avoient toujours suivi Aménophis, voyant le général des ennemis abattu, se jetèrent sur lui, et, comme il mourut dans leurs bras, ils lui coupèrent la tête pour la faire voir à ses soldats, et les obliger à se rendre. Ce spectacle fit l'effet qu'ils avoient attendu; toute l'armée rebelle se dissipa, et jeta les armes aux pieds du vainqueur. Aménophis revint fort tard dans son camp, où Anaxaras avoit conduit le roi de Cypre.

Ce roi, délivré et raffermi sur son trône d'une façon si miraculeuse, fut sur le point d'embrasser les genoux d'Aménophis : Je vous dois, lui dit-il, la vie et la couronne; je ne vous offre point les restes de cette vie que les dieux finiront peut-

être demain ; mais recevez dès aujourd'hui cette couronne que je ne dois pas espérer de conserver encore long-temps dans l'âge où je suis. Prenez la place de ce fils infortuné que les dieux m'ont ôté, et souffrez que demain je vous conduise à Macarie pour vous faire reconnoître par vos nouveaux sujets. Je veux moi-même en être le premier, et désormais, abandonnant les soins de la royauté, je ne songerai plus qu'à attendre tranquillement la mort. Quelque résistance que fît Aménophis à des offres si généreuses, il ne détourna point le roi de Cypre de son dessein. Plus Aménophis témoignoit de modestie et de désintéressement, plus le roi se confirma dans sa résolution. Pendant que le prince de Libye, se laissant persuader et se promettant qu'au moins Anaxaras ne condamneroit pas l'envie qu'il avoit de partager avec Cléorise une couronne qu'il ne tenoit que des dieux et de sa valeur, marchoit avec le roi de Cypre, et se trouvoit déjà à la hauteur de Macarie ; ce roi reçut un courrier qui lui apporta des nouvelles dont il ne fit part à personne ; mais on vit sur son visage une joie nouvelle et extraordinaire ; il pressa davantage sa marche, et arriva dans son palais plutôt qu'on ne l'attendoit.

Peu de momens après qu'il eut laissé Améno-

phis dans l'appartement royal qu'il lui fit occuper, il revint et le pria de le suivre dans les jardins, accompagné du seul Anaxaras : Prince, lui dit-il alors, je n'ai point encore voulu vous dire à quelle condition je vous donne ma couronne; je craignois que cette condition ne vous parût difficile à exécuter; je suis délivré de cette crainte, et je vais m'expliquer librement avec vous : vous ne pouvez être mon fils; soyez mon gendre. Ma fille n'étoit pas morte; je l'avois confiée à un ami fidèle; il vient de me la ramener; j'ai voulu la voir avant de vous l'offrir; j'ose croire, prince, que vous ne la trouverez pas indigne de vous; venez que je vous la présente, afin que je vous fasse voir ensuite l'un et l'autre à mes peuples. Aménophis, à ces mots, demeura immobile; il pâlit; il voulut répondre au roi; mais ne trouva point de paroles; enfin, se reprochant à lui-même un silence qui lui faisoit honte, et qui jetoit le roi dans un étonnement facile à remarquer : Seigneur, lui dit-il, les dieux ne m'ont point fait pour régner; choisissez, pour votre fille, un prince digne de vous et digne d'elle, et souffrez que demain je remonte sur ma flotte pour retourner en des lieux où je vois bien que le ciel veut que je passe ma vie sans ambition; le bonheur que j'ai eu de vous rendre quelque service, me comblera pour tou-

jours d'une gloire que j'estime plus qu'une couronne. Ah ! prince, reprit le roi, quel mortel déplaisir me donnez-vous ! voyez du moins ma fille avant de vous déterminer. Si le royaume de Cypre est trop peu considérable pour votre valeur, il est peut-être assez grand pour une ambition qui ne seroit pas démesurée.

Anaxaras pria le roi de lui permettre d'entrenir Aménophis, et de vouloir bien le laisser en liberté avec lui : Je vois bien ce que tu penses, dit Aménophis, aussitôt qu'ils furent seuls ; mais n'espère pas que je me rende à tes conseils ; j'ai acquis assez de gloire ; j'ai assez sacrifié à l'honneur ; il est temps que j'accorde quelque chose à l'amour ; tu n'as plus rien à me reprocher. Anaxaras lui représenta tout ce que sa prudence et son affection lui purent faire imaginer de plus fort pour le détourner d'une passion qui lui faisoit mépriser un royaume offert si généreusement. C'est régner, disoit Aménophis, que de refuser ainsi de monter sur un trône que la victoire semble avoir élevé pour moi. Après tout, je suis jeune encore ; et pourquoi, quand je me serai assuré la possession de Cléorise, ne pourrai-je pas chercher d'autres royaumes et une nouvelle gloire, avec d'autant plus d'ardeur que je partagerai avec Cléorise tout ce que la fortune me donnera ?

En parlant ainsi, il marchoit à grands pas, et il se trouva au bout d'une allée qui le conduisit à un superbe appartement que l'on appeloit les bains de Vénus. En effet, la fontaine où l'on disoit que Vénus s'étoit baignée, étoit au milieu d'un grand salon où aboutissoient les appartemens de ce petit palais, joints d'un autre côté par un très-beau péristyle.

Aménophis et son confident, occupés de ce qu'ils se disoient l'un à l'autre, arrivèrent jusqu'au péristyle, sans avoir remarqué le bâtiment et sans avoir aucune curiosité de le considérer. Ils étoient près de retourner sur leurs pas, lorsqu'Aménophis aperçut deux personnes qui traversoient le péristyle; l'une magnifiquement vêtue s'appuyoit sur l'autre, qui paroissoit déjà avancée en âge. Aménophis jeta les yeux sur elle; et, n'écoutant plus Anaxaras, il fit un grand cri, et il courut au-devant de ces personnes qu'Anaxaras n'avoit qu'à peine aperçues. Ah! s'écria-t-il en les abordant, quel nouvel enchantement, divine Cléorise, vous a amenée en ces lieux, quand je suis prêt à en partir, et quand je viens de refuser la couronne et la fille du roi pour me conserver à vous? Cléorise, à ce discours, regarda tendrement Aménophis, et elle lui demanda s'il connoissoit cette princesse qu'il refusoit. Je ne la verrai mê-

me pas, reprit-il; mais ne m'est-il pas permis de voir Arimante? Où le trouverai-je? et ne me permettrez-vous pas d'aller me jeter à ses pieds pour vous obtenir de lui? Seigneur, répondit Cléorise, Arimante n'est plus mon père, et c'est le roi qui m'a donné la vie et de qui vous devez m'obtenir. Souffrez, dit Anaxaras, que je sois le premier qui aille porter au roi la plus heureuse nouvelle qu'il puisse recevoir: il dit, et partit sans attendre leur réponse.

Aménophis étoit si transporté de joie et d'amour, qu'il ne pouvoit faire aucun discours suivi: Cléorise, ayant appelé Arimante, lui dit d'apprendre au prince de Libye par quelle étonnante aventure elle se trouvoit fille d'un roi de qui elle n'avoit jamais entendu parler jusqu'alors. Aménophis dit à Arimante qu'il avoit ouï dire que le roi avoit fait mourir sa fille, parce qu'on lui avoit prédit qu'elle feroit régner un étranger. Seigneur, dit Arimante, le roi n'eut pas cette cruauté; il fit courir le bruit de la mort de sa fille; les cérémonies funèbres qu'il fit faire persuadèrent que cette mort étoit véritable. Le roi, en me confiant ce précieux dépôt, me pria de l'adopter. C'est cette aimable Cléorise que vous voyez. Jusqu'aujourd'hui, elle s'est crue ma fille; le roi, ayant perdu son fils, et se voyant réduit aux

cruelles extrémités où vous l'avez trouvé, m'avoit mandé de ramener secrètement la princesse, sa fille. Je l'ai fait, seigneur, avec un secours continuel des dieux. J'ai traversé tout le pays des révoltés, et il n'y a que deux jours que je suis arrivé ici, d'où j'envoyai en donner avis au roi. Comme Arimante achevoit ce discours, le roi arriva avec Anaxaras. Il embrassa Cléorise et Aménophis, et leur dit que son grand âge ne lui permettoit pas d'attendre, pour les rendre heureux, le consentement du roi et de la reine de Libye, et qu'il alloit tout ordonner pour cet auguste mariage qui combleroit sa vieillesse d'une satisfaction parfaite. Pendant les préparatifs qui se faisoient, Aménophis, impatient de faire savoir à Ménécrate ce qui lui étoit arrivé, lui renvoya sa flotte avec des ambassadeurs pour l'assurer qu'il ne manquoit à son bonheur que la présence d'un ami qui lui étoit infiniment cher. Il envoya d'autres ambassadeurs en Libye, au roi et à la reine, et permit aux Libyens qui l'avoient suivi de retourner, s'ils le souhaitoient, dans leur patrie. Le bonheur de ce prince ne fut pas différé : le roi, après l'avoir fait couronner roi de Cypre, le conduisit au temple de Vénus, où on l'unit pour toujours à Cléorise. Ce mariage fut encore plus célèbre par la joie et par les applaudissemens

des peuples que par la pompe des fêtes et des cérémonies, bien qu'elles fussent plus superbes et plus éclatantes que n'avoient jamais été celles d'aucun roi de Cypre. Aménophis a été un des plus illustres entre ceux qui y ont régné.

FIN DE L'HISTOIRE D'AMÉNOPHIS,

ET DU TROISIÈME VOLUME.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Au moment où j'allois terminer l'édition des *Œuvres de madame de La Fayette*, et commencer celle des *Œuvres de madame de Tencin*, il m'est tombé sous la main un petit roman que quelques lignes de Laharpe, et des vers de Voltaire, adressés à l'auteur, m'avoient souvent fait désirer de rencontrer. Ce roman, assez rare, imprimé en 1722 et en 17...., avec la plus grande négligence typographique, et enterré depuis dans la ridicule et volumineuse compilation, intitulée : *Bibliothéque de Campagne*, ou *Amusemens de l'esprit et du cœur;* ce roman est *la Comtesse de Savoie*, par madame de Fontaines. La lecture de ce charmant ouvrage m'a procuré un vif plaisir, et j'ai eu assez bonne opinion de mon goût pour croire que ce qui m'avoit fort amusé pourroit bien ne pas déplaire au public. Une chose m'a particulièrement frappé dans *la Comtesse de Savoie;* c'est un rapport très-marqué, pour la nature des événemens et la façon de les présenter avec les romans de madame de La Fayette, dont l'impression étoit toute récente

dans ma mémoire; en un mot, j'ai vu dans madame de Fontaines une très-heureuse imitatrice de madame de la Fayette. J'ai pensé que, s'il étoit glorieux pour celle-là d'avoir habilement saisi la manière d'un écrivain aussi parfait dans son genre que madame de La Fayette, il ne l'étoit pas moins pour celle-ci, d'avoir été prise pour modèle par une femme qui auroit pu aspirer à en servir elle-même. J'ai donc cru qu'en rapprochant leurs ouvrages, je ferois d'autant plus ressortir le mérite de l'une et de l'autre, et qu'en même temps, je ferois une chose agréable au public, qui, par là, seroit à même de comparer plus facilement des productions de la même espèce, sorties de la plume de deux femmes. Voilà ce qui m'a engagé à placer à la suite des *Œuvres de madame de La Fayette* un joli roman, qu'il devenoit difficile de trouver séparé, et qu'on ne s'avisoit point d'aller chercher dans l'énorme recueil dont j'ai parlé.

On n'a que fort peu de détails sur madame de Fontaines. Je n'ai pu même parvenir à connoître l'époque et le lieu de sa naissance. Elle se nommoit Marie-Louise-Charlotte de Pelard de Givri, et elle étoit fille du marquis de Givri, ancien commandant de Metz, qui avoit favorisé l'établissement des Juifs dans cette ville, et à qui

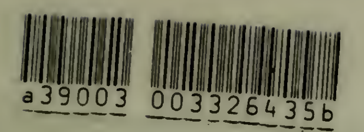
de la Fayette avoit déjà tracées dans la *Princesse de Clèves*.

Le onzième siècle est l'époque que madame de Fontaines a choisie pour y placer l'action de son roman. Elle y raconte, presqu'historiquement, les événemens qui ont conduit Guillaume-le-Conquérant au trône d'Angleterre. Les autres personnages qu'elle introduit sont, ou d'invention ou si peu connus, qu'elle a pu, sans inconvénient, leur prêter des aventures imaginaires. Elle a suivi, en cela, l'exemple que lui avoit donné madame de La Fayette.

Elle ne l'a pas moins heureusement imitée dans tout le reste. Comme cet aimable écrivain, elle a dans le style et dans les idées beaucoup de clarté, de grâce et de naturel. Sa diction est même généralement plus pure, ce qui tient à l'époque où elle écrivoit; notre langue étoit fixée depuis assez long-temps par des hommes de génie, et l'envie de montrer plus de génie qu'eux ne l'avoit point encore fait dénaturer.

Outre la *Comtesse de Savoie*, madame de Fontaines a fait un autre roman, intitulé *Aménophis*. Il eut, et avec raison, moins de succès que le premier. Les aventures y sont entassées les unes sur les autres, et quelquefois amenées par des moyens peu naturels; mais il y a du mou-

vement, de l'intérêt, des descriptions agréables, des situations neuves et touchantes. Quoique le nombre et la rapidité des événemens n'y laissent pas beaucoup de place aux développemens de la passion et du cœur humain, on y rencontre des traits de sentiment et d'observation qui décèlent le talent de l'auteur en ce genre. Comme ce roman est très-court, que les deux éditions qu'on en a données sont devenues fort rares, que c'est avec la *Comtesse de Savoie* tout ce qui est sorti de la plume de madame de Fontaines, et qu'enfin l'intérêt qu'un bon ouvrage inspire pour son auteur, fait toujours désirer de connoître même ce qu'il peut avoir fait d'inférieur, je prends le parti de placer *Aménophis* à la suite de la *Comtesse de Savoie* et à la fin de ce volume.


a39003 003326435b

